



N O U V E L L E S
À
S U I V R E

...

— P R I X —

P R I X C O L L É G I E N S L E C T E U R S

D E G I R O N D E

Edition 2020 / 2021

**PRIX
COLLÉGIEN.NE.S
LECTEUR.TRICE.S DE
GIRONDE
2020/2021**



PRÉSENTATION

Les collégiennes et les collégiens girondins, constitué.e.s en clubs de lecture ou en groupes classe et accompagné.e.s par un.e enseignant.e ou un.e professeur.e documentaliste, lisent chaque année une sélection d'ouvrages offerts par le Département. Ces ouvrages sont proposés par le réseau "Librairies indépendantes en Nouvelle-Aquitaine".

Au printemps, les collégiennes et collégiens échangent et votent pour leur ouvrage préféré ; l'auteur.e lauréat.e se voit ensuite attribuer le prix « Collégien.ne.s lecteur.trice.s de Gironde ». La lauréate de cette édition 2020-2021 est **Lisa Balavoine**, avec « *Un garçon c'est presque rien* ».

Une rencontre entre la lauréate et les jeunes est habituellement organisée en juin et cette année en raison du contexte sanitaire, cette rencontre, prévue avec Lisa Balavoine, se déroulera en visioconférence.

Désireux de lancer un nouveau défi aux collégiens et soucieux de promouvoir le goût de l'écriture et de la fiction, le Département organise concomitamment un concours d'écriture de nouvelles, le concours "*Nouvelles à suivre*".

Ainsi, le-la lauréat.e du Prix « Collégien.ne.s lecteur.trice.s de Gironde » de l'année précédente propose un incipit pour les collégiennes et collégiens désireux d'écrire la suite.

C'est Stéphane Servant, récompensé pour son roman « Félines » en 2020, qui s'est livré cette année à l'exercice.

Nous vous invitons à découvrir dans ce recueil, les nouvelles saluées par le jury départemental. Les textes sont volontairement publiés en l'état, afin de ne pas dénaturer les écrits.

Au gré de leur imagination, les jeunes écrivains ont proposé de placer le texte de Stéphane Servant au début, à la fin ou au milieu de leur écrit ; vous trouverez la mention « INCIPIT » en guise de repère.

Bonne lecture !

PRIX COLLÉGIEN.NE.S
LECTEUR.TRICE.S DE GIRONDE
2020/2021

SOMMAIRE

PRÉSENTATION p.3

SOMMAIRE p.4

INCIPIT de Stéphane Servant p.7

PALMARES Grand prix "Nouvelles à suivre..." p.11
Antonin CLEMENT Histoire imminente

Catégorie 6ème p.15

Premier prix Keira RECHOU « Pour notre liberté ! »

Deuxième prix Arièle POUPI « L'enfant des rêves »

*Troisième prix Tristan
HELLARD-AVALOS « Rêve du futur »*

Catégorie 5ème p.35

Premier prix Nelle BOST « Obsèques »

Deuxième prix Sofia ABDELHADI « Absence paternelle »

Troisième prix Claudia DUTOUR « Le garçon immobile »

Catégorie 4ème**p.44**

Premier prix	Louise BERGER	« Stockholm »
Deuxième prix	Liana BALOUP	« Atteindre le sommet »
Troisième prix	Emma DEFAYE MOONS	« Le remède »

Catégorie 3ème**p.58**

Premier prix	Maïssa EL-HANTLAOUI NAJID	« Autant en emporte le printemps »
Deuxième prix	Romane VIGOUREUX	« Le rêve significatif »
Troisième prix	Raphaëlle BRISSE-DELCLAUX	« Araña »

PRIX SPÉCIAUX**p.69**

Toile inachevée	Léonie FLEURY
Catastrophes	Anarose DUCLOS
Fin de partie	Jules PEREIRA
Le violon	Juliette GRILLOT

PRIX SPÉCIAUX

<i>Espions</i>	<i>Manon COLLIN</i>
<i>Poids paternel</i>	<i>Margaux LAURENT</i>
<i>Cendrillon</i>	<i>Iris BARTHEROTTE</i>
<i>Mains du destin</i>	<i>Nathan CHAUR</i> <i>Sofiane LAGRAND-BOUNCETTA</i>
<i>Hunger Games</i>	<i>Madeleine DALMASSO</i>
<i>Célébrité</i>	<i>Tristan BOUGRIER</i>
<i>Les moldus</i>	<i>Maylis AUGARDE</i>
<i>Maladie mystérieuse</i>	<i>Claire CHANCELLIER</i>
<i>Avengers</i>	<i>Macsvén DONATO-DEROUEN</i>
<i>La clé</i>	<i>Agathe GERBAULT</i>
<i>Entre deux rives</i>	<i>Solène BRILLET</i>
<i>Dernière danse</i>	<i>Hélène RAMBEAUT-MILLET</i>
<i>L'épreuve</i>	<i>Arthur BARRIERE</i>

INCIPIIT

 Stéphane Servant - septembre 2020

Lauréat du "Prix collégiens lecteurs de Gironde" 2019/2020

Le garçon ouvrit difficilement les yeux, les paupières encore collées par les débris de ce qui ressemblait à un rêve.

Si un spectateur s'était penché au-dessus de lui, il aurait peut-être pu apercevoir la forme élancée d'un arbre encore imprimée sur ses rétines. Mais il n'y avait personne, et, autour de lui, tout était noir.

Le garçon essaya de bouger une main. Mais il ne se passa rien. Ses doigts, inertes sur les draps blancs.

« Des doigts », pensa-t-il. « Mes doigts ».

Le garçon se sentait nauséeux. Il avait du mal à respirer, comme écrasé par un poids énorme. Comme si quelque chose se tenait là, immobile, sur sa poitrine.

Le garçon tenta de faire pivoter sa tête. Impossible.

Difficilement, il ferma les yeux, les rouvrit et le monde lui apparut avec plus de netteté.

Il était couché sur un lit. Le rectangle d'une fenêtre laissait couler la lumière orangée d'un réverbère. Sur les murs, des étagères. Des livres. Dans la pièce, un bureau. Une chaise. Des vêtements jetés sur le dossier.

« Une chambre. Ma chambre ? » pensa-t-il.

Il écouta les bruits. Les bruits de la maison. Tout était calme. Aucun bruit. Alors il tenta de percevoir des bruits au-delà de la fenêtre.

INCIPIIT SUITE

Mais aucun son ne filtrait. La nuit était parfaitement calme. Mis à part. Mis à part ce gémissement. Le gémissement de cette branche qui se découpait en ombre chinoise sur la toile de la fenêtre.

« Un arbre » pensa-t-il.

Il fronça les sourcils. Oui, il se souvenait maintenant du rêve. De rien d'autre. Juste du rêve.

Dans ce rêve, un garçon escaladait un arbre immense, sans fin. Les branches étaient épaisses, noueuses, les feuilles larges comme des voiles. Il grimpait, lourd de fatigue, plein d'excitation. Car tout en haut de l'arbre, il le savait, il y avait ce qu'il cherchait depuis toujours.

Mais ses lèvres refusèrent de bouger.

Les silhouettes ne disaient rien.

Elles restaient là, silencieuses, immobiles, tout autour du lit, tout autour de lui. Comme si elles attendaient quelque chose de sa part. Une parole. Un signe.

Malgré tous ses efforts, il était incapable du moindre mouvement.

Une des silhouettes fit un pas et se pencha au-dessus de lui. Il ne distingua qu'un masque blanc et une paire de lunettes de protection. Impossible de voir le visage. Une paire de doigts claqua devant ses yeux, comme pour tester ses réflexes. Mais il ne put rien faire. Pas même cligner des yeux. La personne disparut de son champ de vision. L'arbre se balançait toujours de l'autre côté de la fenêtre.

INCIPIIT SUITE

Il sentit que des mains glissaient sur son corps. On le soulevait. Et ceux ou celles qui le soulevaient étaient tous masqués et revêtus d'une combinaison blanche. Ils étaient six autour de lui. Son corps reposait entre leurs mains. Silencieusement, ils l'emportèrent vers l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Il n'essaya pas de résister. D'ailleurs, même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu bouger. Mais pourquoi aurait-il essayé de leur échapper ?

Une porte s'ouvrit et il sentit la fraîcheur de la nuit envelopper son corps et il perçut le chant des minuscules insectes nocturnes qui bruissaient dans les jardins des maisons de la rue et il laissa couler sur lui les millions d'étoiles qui ensemençaient le ciel au-dessus. S'il en avait eu la force, il aurait laissé échapper de sa bouche un soupir de surprise et de ravissement mais son visage resta lisse et figé.

Les six personnes en combinaison blanche le transportèrent jusqu'à un van sombre.

Ils le déposèrent délicatement sur une large banquette.

La portière se referma avec un claquement sec.

Il eut un dernier regard pour l'arbre qui se balançait sur le trottoir puis le véhicule démarra.



PALMARÈS



GRAND PRIX "NOUVELLES À SUIVRE..." ÉDITION 2020-2021

 Antonin CLEMENT

3ème, Collège Alain Fournier à Bordeaux

« Histoire imminente »

Une semaine. Plus ? Moins ? Peut-être.

Cela faisait une semaine qu'il devait endurer ça, ce mal, le rongement de l'intérieur, ce flou rendant la vie plus claire qu'elle ne devrait l'être, d'une luminosité saturée.

Les distorsions lui étant devenues communes, la fatigue cérébrale aussi, autant de choses qui n'auraient pas du être. Le commun changeait, remplacé par l'inimaginable.

Tout se fondait dans une mélasse qui lui emplissait le cerveau. Son esprit décousu, fragmenté, morcelé puis recomposé sans aucune logique, tel un puzzle mal fait, et ce plusieurs fois par jour.

Le ciel devenant terre, la brume emplissant le tout. Des vagues psychiques lui amenant des éclairs de lucidité, lui faisant comprendre la gravité de sa situation catastrophique.

Il se noyait à deux pas de la rive, gelait à trois pas du feu. La porte, parfois ouverte était refermée avant qu'il ne puisse s'y engager, la main retirée avant qu'il ne puisse l'attraper.

Eh oui, le monde des vivants continuait sa course alors que lui s'était arrêté, usé avant l'heure.

Il se sentait rongé par le mal, ce mal, venant à la fois des autres et de lui.

Ce mal intérieur et extérieur.

Il ne pouvait leur en vouloir, aux autres, au monde.

Il fallait avancer, ceux qui s'arrêtaient étaient abandonnés, même au cœur de la civilité.

On le maintenait sous l'eau pour mieux pouvoir s'élever.

Certes il aurait dû protester, s'organiser, se révolter, peu importe ce que l'on penserait.

Il devrait se manifester, courroucé, indigné de sa place dans la société, tout en bas, à devoir tout supporter.

Mais en avait-il le courage ? En avait-il la force ? Se mettre en colère demande plus d'énergie que de pleurer, voilà pourquoi on pleure souvent en dernier.

Lui, il n'était ni triste ni mécontent. Il n'était rien, c'était déjà ça !

Le jour se couchait, fin de la soirée, il était temps d'évoquer la question éternellement reposée : Y aurait-il un matin ?

Face à la déchéance, l'oppression, n'y a-t-il pas que deux solutions ? La troisième devenant vite invivable.

Se relever, se laisser couler, vous pouvez imaginer la dernière.

Tout abandonner en conservant sa dernière fierté, se donnant l'impression de ne pas avoir rien fait.

Ah oui, la dernière, si souvent envisagée...

Pendant qu'il pensait à tout ça il sombra dans le néant, bref repos tourmenté avant que le sol ne cède sous nos pieds.

INCIPIIT

Il se réveilla dans un lit blanc. Des draps blancs, une pièce blanche, tout était blanc. Tout était blanc, lumineux et d'une propreté impeccable.

Le garçon essaya de bouger, n'y arriva pas. Cette fois il était attaché par des sangles. Elles étaient suffisamment lâches pour qu'il puisse remuer mais suffisamment serrées pour l'empêcher de faire des gestes.

Mais pourquoi ? Pourquoi était-il prisonnier ? Prisonnier de qui ? La porte de la chambre devait être fermée à clef. Voulait-on l'empêcher d'aller quelque part ? De faire quelque chose ? Et si on voulait l'empêcher d'aller au sommet de son arbre ? pensa-t-il.

La porte s'ouvrit et des silhouettes en blouses blanches, masque blancs et lunettes de protection entrèrent dans la pièce.

Ils l'entourèrent et lui demandèrent si cela allait.

Il ne put répondre rien d'autre qu'un gargouillement ; il avait la gorge trop sèche pour parler.

Il vit ensuite entrer des machines étranges dans la chambre, toutes blanches, aux formes plus ou moins harmonieuses.

Alors le garçon, pris d'un élan de peur, en voyant ces troublantes machines, fut persuadé que rien de bon ne lui arriverait dans cet endroit. Ignorant ses entraves, il se mit à grimper sur l'arbre en accrochant des branches désormais présentes au dessus du lit. Grimper, grimper, jusqu'à la cime. Alors qu'il n'y avait plus d'arbre, il continuait à s'élever, et cela de plus en plus haut.

Il entendit vaguement la voix d'une des blouses blanches criant : « on le perd, on le perd ! », mais il n'y fit pas attention.

Et dans la plus grande lumière, la libération s'opéra, les chaînes cassèrent et le barrage de la réalité céda.

Le garçon fut de retour dans son lit blanc, dans la pièce blanche, mais délaissant ses entraves, se dressa et regarda les blouses blanches d'un regard impérieux, descendit du lit d'un pas victorieux et sortit de la pièce aurolé de gloire.

Dehors, le ciel bleu, les bâtiments gris, le bitume noir. La ville était cependant chargée de lumières, de sons et d'odeurs extraordinaires. Noyée dans le réconfort et la splendeur.

Alors que tout semble perdu, que tout semble oublié,
A l'heure où l'on se laisse couler,
Cet instant décisif où le temps se suspend,
Quand le monde retient son souffle en l'attente du jugement,
N'est-il pas temps de prendre une décision ?
Sa décision, la décision ?

« Aller dans un sens ou aller dans l'autre c'est mieux que de s'arrêter.
Trop réfléchir n'amène jamais rien de bon.
Mordre la poussière n'est pas la solution.
Aujourd'hui, un jour commun,
A moi de le rendre anormal,
Après avoir tant appris, je n'ai toujours rien compris.
Après avoir tant observé je n'ai finalement rien appris.
Laissons de côté les vieux livres poussiéreux,
Ils empêchent de vivre heureux.
Il est temps de sortir de sa pensée,
Il est temps de chasser la poussière accumulée,
Au cours de ces longues heures désintéressées.
Je me lève, brise ma cangue de pierre.
Les toiles d'araignée, les chaînes se brisent dans la lumière.
Je peux enfin sourire à mes frères,
L'humanité toute entière.
Et alors, le plus grand des savoirs, l'intense sensation,
L'essence même de notre existence,
La vie ! »

CATÉGORIE 6ÈME

PODIUM

- 1 Keira RECHOU
- 2 Arièle POUPI
- 3 Tristan HELLARD-AVALOS



PREMIER PRIX

Keira RECHOU

6ème, Collège Alfred Mauguin à Gradignan

« Pour notre liberté ! »

1° LE RÉVEIL

INCIPIT

La tentation était trop forte, il voulait prendre ce qu'il souhaitait tout en haut de l'arbre. Lutter contre le sommeil qui l'envahissait était inutile, et après quelques secondes, le noir se fit de nouveau.

2° LE TRANSPORT

D'un coup, je me suis réveillé, le véhicule venait de passer à grande vitesse sur un dos d'âne, je n'avais pas changé de position depuis que les étranges silhouettes m'avaient déposé à l'arrière de la camionnette noire. Mon esprit tel une salle circulaire, était embrumé, comme envahi d'un épais brouillard qui ne vous laisse voir à plus d'un mètre. Je ne voyais pas l'intégralité de la salle qui contenait mon savoir et mes souvenirs, je devinais cependant que les informations resurgiraient au moment venu. Maintenant que je retrouvais mes esprits, je pouvais réfléchir. La première chose qui me vint à l'esprit fut que j'étais une fille et non le garçon aperçu en rêve. Alors pourquoi donc en ai-je rêvé ? Je l'enviais. Ce constat sortit de la brume comme une évidence. Mais une question restait : voulais-je être UN garçon ou CE garçon ? Je sortis de mes songes et ne pouvant toujours pas bouger j'observais l'endroit où je me trouvais. Je ne pouvais pas voir le chauffeur car ils se trouvait dans l'habitacle. Des petites fenêtres cachées d'un drap, émanait une lumière tamisée. De toute évidence le jour s'était levé. Depuis combien de temps m'étais-je assoupie ? Et puis qu'importe. Le véhicule bifurqua brusquement. Je me rendis alors compte que je n'étais pas attachée ! En quelques secondes, je me retrouvais face contre terre. Du sang coulait de mon nez et se colla à ma peau, je l'essuyais du dos de ma main. Et là, je réalisais : Je venais de bouger ! Pleine d'entrain, j'essayais de me relever, trop vite hélas. Car une douleur aigüe vint transpercer mes muscles. Me retrouvant de nouveau face contre terre, j'optais cette fois pour la manière douce, et lentement mais sûrement je refis fonctionner mes muscles un par un.

ne me revint à l'esprit. Pas même mon apparence, ce qui était bien problématique. Je décidais alors de m'observer dans le reflet d'une des vitres pour pouvoir ancrer mon physique dans mon esprit : j'étais habillée d'une tenue des plus basiques : jean, ceinture noire, tee-shirt blanc à manches longues et des tennies de sport, ma peau était très claire, livide, mes mains étaient longues et squelettiques, j'étais dotée de grandes jambes étonnamment musclées. Je possédais aussi une mince bouche figée, de grands yeux d'un bleu très profond, l'iris entouré de noir et autour de ma tête des cheveux noirs de jais retombaient sur mes épaules. Je regardais encore mon visage quelques secondes, imprimant mes traits au plus profond de ma mémoire. Et là je me souvins :

« Souvenir »

Je me réveillais, c'était il y a longtemps, devant moi se trouvait une femme aux traits fins et dont les longs cheveux noirs de jais cascadaient jusqu'à ses hanches « ma mère » pensais-je. Elle m'extirpait d'un petit lit. « Je devais avoir 6 ans » songeai-je.

- Bonjour Radma ! Tu as bien dormi ? Demanda-t-elle.

- Radma c'est mon nom ! » m'exclamai-je !

Puis ma mère tourna la tête en direction de la porte.

- John ! Radma s'est réveillée ! » S'exclama-t-elle.

Des pas se firent entendre dans la petite maison et un homme, John (certainement mon père), rentra dans la pièce. Il me prit dans ses bras et me fit tourner, avant de me poser délicatement sur ses épaules, où je commençais un voyage à travers le foyer, du haut de mon perchoir. J'étais promise à une vie heureuse ! Mais d'un coup, on enfonça la porte d'entrée. Une femme munie d'un pistolet, comme ceux des policiers, fit irruption dans le salon suivie d'une troupe de brutes épaisses. Ma mère s'interposa. Et la femme lui tira dessus. Du sang coula de sa poitrine et mon père poussa un cri. Elle lui murmura de me mettre en sécurité. Mon père sortit par le jardin de derrière, moi dans ses bras, et avant d'avoir franchi la clôture se retrouva face contre terre, une balle dans la nuque. La femme qui de toute évidence était une tireuse d'élite retourna son corps et une des brutes m'arracha des bras ensanglantés de mon père.

Revenant peu à peu à moi, des souvenirs resurgissaient de la vie que je menais jusqu'à cet événement troublant. Étonnamment, après cet événement, rien ne me revenait, il faudrait attendre. Je compris que je devais fuir. Me ruant vers une des fenêtres, j'arrachais le drap d'un coup sec, et le soleil m'aveuglait temporairement. Au dehors, des champs s'étendaient à perte de vue, le soleil était haut dans le ciel bleu.

Devant, le véhicule se trouvait sur une route de campagne qui se scindait en deux. Je lus sur les panneaux où menaient ces routes. L'un d'entre eux indiquait Cirase, la plus grosse ville du coin que ma famille redoutait, et l'autre Morique, la ville où j'avais grandi, là où se trouve la maison de mon souvenir. Comme je m'en doutais, on ne me ramenait pas chez moi, car on prit la route vers Cirase. J'allais enfin savoir pourquoi ma mère tremblait dès que le nom de cette ville était employé.

Quelqu'un vint ouvrir ma portière et, n'attendant que ça, je me faufilais sous l'énorme bras qui venait de m'ouvrir. Filant comme une flèche, je ne pris pas le temps de regarder mes ennemis. Mes jambes me portèrent en moins de deux à l'autre bout du parking. Quand, soudain, un projectile vint s'enfoncer dans la peau de mon dos, on venait de me tirer dessus ! Pensant que ma mort était proche, je paniquais. Et là, je compris que ce n'était pas une balle dans mon dos, mais une fléchette contenant le même liquide anesthésiant que l'on m'avait injecté pour que je m'immobilise. J'allais redevenir une statue ! Mais cette fois j'allais rester pleinement consciente et conserver ma mémoire. Maintenant que j'étais de nouveau figée, la même brute qui venait de m'ouvrir la portière me traîna jusqu'au van. J'y retrouvais celle qui m'avait envoyé la fléchette. C'était, à mon grand regret, la même femme qui avait tué mes parents. Elle était plutôt grande, la peau noire, les cheveux crépus tressés et maintenus derrière sa tête en queue de cheval serrée. Elle tenait à la main un long fusil, tels ceux qu'utilisent les vétérinaires au zoo pour anesthésier un tigre. Elle était chaussée de longues bottes en cuir remontant jusqu'au-dessus des genoux et habillée d'un legging, d'un tee-shirt à manches longues lui-même recouvert d'une tunique à manches courtes cintrée par une mince lanière, des gants en cuir remontaient jusqu'au-dessus des coudes. Toute sa tenue était noire, même son fusil. Mais ce qui était, de loin, le plus impressionnant chez elle, c'était sans doute ses yeux. Ils étaient grands et perçants, d'un bleu si clair qu'ils nous glaçaient l'âme, comme un iceberg. Je dus admettre à contrecœur qu'elle était belle. Elle me tira de ma rêverie, en poussant un rire malfaisant, un rictus ignoble sur le visage. Puis ils me traînèrent dans une énorme usine grise.

3°DÉCOUVERTE

A l'intérieur, les couloirs s'enchaînaient, comme un labyrinthe. Les minutes passèrent avant qu'on me fasse asseoir sur une chaise. Derrière moi, des bancs vides et devant moi des fauteuils et au milieu d'eux un trône. Sur un des fauteuils se trouvait la tueuse immonde, et sur d'autres des chercheurs inconnus. J'attendis une bonne demi-heure, durant laquelle je retrouvais peu à peu l'usage de mon corps. Enfin, une femme entra, blonde, les cheveux retenus en un chignon tressé très élaboré. Elle était très mince et des rides cernaient son visage. Elle était habillée d'une robe rouge tombant jusqu'au sol, les bordures ornées de dentelle. On aurait dit une vieille reine contemporaine. Elle s'assit sur le trône et prit la parole :

- Bonjour Radma. Tu es ici dans l'Antre, ton nouveau chez toi...
- Où suis-je précisément ? Et pourquoi suis-je ici ? L'interpelai-je.
- Ne coupe pas la parole à Mme Rosané, petite impertinente ! Me menaçait la tireuse d'élite.
- Merci Jeanne. Mais que vois-je ! Tu ne te souviens plus de ce qui t'est arrivé ? » Me demanda Mme Rosané.

Il était vrai que mes souvenirs après mon enlèvement ne m'étaient toujours pas revenus. Je répondis donc d'une voix haineuse :

- Pas après que vous m'ayez fait enlever de mon foyer. Je me doute que c'est vous qui m'avez arrachée à ma famille lorsque j'avais 6 ans ! Ai-je raison de penser ça ?
- Oui ça s'est effectivement passé comme ça. Mais ça fait maintenant 8 ans, ça fait longtemps. Tu devrais faire comme moi, tourner la page. Et puis tu ne connais pas nos intentions.
- Puis-je savoir en quoi elles consistent ?
- Oui, je crois que c'est faisable. Je vais donc t'expliquer. Vois-tu, ta mère, Lana, était orpheline. A la place de l'amener dans un orphelinat ordinaire, ses parents l'ont amenée ici pour qu'elle serve de "cobaye" à des expérimentations révolutionnaires. Ces expériences font partie d'un projet sur lequel mes ingénieurs et moi travaillons depuis longtemps déjà. Il s'agit de changer légèrement l'ADN de jeunes humains pour qu'ils soient plus performants dans toutes les matières, autant physiquement que mentalement. En ce moment, il y a trop de personnes grassouillettes tranquillement affalées sur leur canapé en train de regarder la télé. L'humanité court à sa perte. Comme ça les humains que nous améliorons rétabliront l'équilibre.

- Jusque-là, si les cobayes sont traités favorablement je dirais que c'est presque une bonne idée, mais je ne sais toujours pas en quoi ça me concerne spécifiquement. Comment vivent les cobayes et si vous voulez "améliorer" tous les humains de la planète..., vous devez savoir que ce n'est pas possible !

- Je commence par ta deuxième question. Nous savons que nous ne pourrions pas agir sur tout le monde et comme en ce moment la terre est en surpopulation, nous ne comptons améliorer que ceux qui sont déjà dans de bonnes conditions, et éradiquer le reste de la population. Ensuite en ce qui te concerne, ta mère, Lana, était notre meilleur accomplissement (à ce moment, Jeanne soupire), et en se reproduisant elle laisse dans sa progéniture une grande partie de son ADN. Ce qui veut dire qu'il y a du surhomme en toi, et nous comptons bien t'étudier pour ces raisons. Quant aux conditions de vie des cobayes je te laisse découvrir par toi-même. Jeanne raccompagne-la s'il-te-plait.

- Oui Madame. »

La tireuse d'élite vint me chercher et m'empoignant le bras avec une force insoupçonnée, me tira dans les couloirs. Je remarquais qu'elle esquivait mon regard. Après bon nombre d'intersections et de couloirs sans fin, elle me jeta dans une petite pièce, la refermant à clef derrière elle. Je me redressai aussitôt, cherchant du regard un moyen de fuir.

-Tu ne partiras pas ainsi. » Dit une voix féminine, d'un ton moqueur.

Je me retournais brusquement. Quelle idiote étais-je ! Je n'avais même pas pris le temps d'observer la pièce dans laquelle je me trouvais ! La salle était petite, toute en largeur, avec deux alcôves latérales, qui permettaient un léger agrandissement. Sur le mur d'en-face il y avait une porte. L'alcôve de droite possédait trois lits superposés aux draps blancs et celle de gauche, une table en bois sur laquelle était assise une jeune fille de mon âge environ. Elle me souriait. Elle avait des traits asiatiques, une peau légèrement bronzée, des yeux noisette, des cheveux bruns retenus en queue de cheval tombant jusqu'entre ses omoplates et deux mèches encadraient son visage fin.

- Tu ne partiras pas ainsi. Répéta-t-elle.

- Et pourquoi pas ? Répondis-je

- Parce que quand bien même tu trouveras une faille à cette porte blindée, tu te perdras dans le labyrinthe de couloirs ! » Dit-elle, toujours souriante.

Je m'apprêtais à lui répondre quand, un garçon, certainement son frère jumeau, fit irruption dans la pièce. Il possédait les mêmes yeux, les mêmes cheveux qui lui tombaient sur la nuque, la même couleur de peau et le même visage fin.

- Mais voyons ce n'est pas la bonne façon de se présenter à notre nouvelle colocataire, sœurlette ! Puis il se retourna vers moi. Je m'appelle Hokoru, mais appelle moi Hoko. Et voici ma sœur Nahoka, on la surnomme Naho. Enchanté de faire ta connaissance. »

Il me tendit une main que je m'empressai de serrer en me présentant à mon tour. Les mots se déversèrent d'eux-mêmes de ma bouche :

- Je suis tout aussi ravie de faire votre connaissance, je me nomme Radma Disant. »

Naho me lança un regard noir. Puis, Hoko s'empressa de me faire une visite de l'appartement. La petite porte au fond de la pièce menait à la salle de bain. Des trois lits superposés, je pris celui du milieu. Puis je m'endormis, espérant arriver au sommet de l'arbre.

4° L'ANTRE

- Ici, c'est le réfectoire. Tu peux arriver de 7h45 jusqu'à 7h50, dépassé ce délai tu ne manges pas. Si tu arrives à l'heure tu as une vingtaine de minutes pour déjeuner. Ensuite, réunions dans la salle commune à 8 h 30 pour avoir ton emploi du temps où est marqué ce que tu dois faire. Principalement des examens, des expériences, des tests, des prises de sang... Bref, plein de trucs savants où on ne comprend jamais rien et où on nous traite comme de vulgaires objets. Ensuite tu reviens ici pour manger à 12 h 15, puis t'enchaînes à 13 h 00, au gymnase, au stade ou au dojo, là encore tu dois regarder sur ton planning. A 15 h 00, c'est apprentissage, l'équivalent du collège. Tu reviens ici à 19 h 00, dîner jusqu'à 20 h 00. 20 h 30, verrouillage des portes de nos chambres, t'as intérêt à être dedans, et 21 h 00 coupure du courant dans toutes les chambres. Habitue-toi à ce qu'on t'injecte un sédatif pour que tu ne résistes pas pendant les expériences, juste assez pour te maintenir éveillée » m'expliqua Naho le lendemain matin pendant le petit-déjeuner.

Ce matin-là, j'ai appris plein de choses : un, toujours mettre des bouchons d'oreilles quand je dors dans une chambre commune. Deux, Naho n'est pas si ingrate que ça. Trois, ici il y a des règles d'hygiène très strictes. Quatre, il faut porter un uniforme. Bref, j'en apprends tout le temps. Je ne suis pas décidée à rester ici éternellement mais l'idée de m'échapper me paraît plus absurde à chaque fois que j'y pense. Néanmoins je dois trouver une solution...

Hoko se lève brusquement, m'interrompant dans mes réflexions :

- Venez vite. À force de parler, nous allons être en retard ! » Lança-t-il.

S'ensuit une course effrénée dans les couloirs. L'établissement est divisé en deux parties, l'une est composée de laboratoires dont nous n'avons pas l'accès, tandis que l'autre sert à notre "éducation". Enfin, nous arrivons à destination. La salle commune est une immense pièce, où des centaines de chaises sont positionnées en rangées serrées, en face desquelles se trouve une "scène" en surplomb. Sur le mur, trône un écran géant. Hoko nous trouve trois chaises côte à côte, où nous nous empressons d'aller nous asseoir. À peine quelques secondes plus tard, un visage souriant apparaît sur l'écran.

- Bonjour ! Commença-t-elle. Voici les informations : Aujourd'hui, nous avons le plaisir d'accueillir une nouvelle recrue : Radma Disant ! »

Un enfant crie « C'est elle ! », en me montrant du doigt et tous les regards se tournent vers moi, pendant une fraction de seconde. Puis ils se retournent vers l'écran, pendant que la jeune femme continue, comme si de rien n'était :

- Elle vient d'Anéra Avenue, je souhaiterais que vous l'aidiez à s'intégrer et à ne pas se perdre, dit-elle en riant comme si ce qu'elle disait était la blague du siècle. Elle sera maintenant assignée au numéro 8764. Bon. Ensuite, les recrues numéro 8395, 8326 et 8402 ont atteint leurs 16 ans. De plus, ils ont passé tous les examens d'admission et toutes les expériences ont été réalisées. Ils auront donc, aujourd'hui, le bonheur de quitter l'académie pour trouver une famille et poursuivre leurs études. Applaudissez-les ! »

Les autres recrues applaudirent sans beaucoup d'entrain, tandis que la demoiselle, elle, les applaudissait avec ferveur.

- Bon, c'est tout pour les nouvelles, aujourd'hui. Les Gardiens vont vous distribuer votre emploi du temps. Bonne journée. »

Puis l'écran s'éteignit peu à peu. Des Gardiens passèrent entre les rangs, un appareil à la main. Les recrues montraient leur poignet, que les Gardiens scannaient à l'aide de l'appareil. Celui-ci émettait alors un bip sonore et imprimait un papier : l'emploi du temps. Un Gardien s'avança directement vers moi et me tendit mon planning. Quand Hoko et Naho eurent récupéré le leur, ils me conduisirent dans les couloirs.

Quand nous nous fûmes écartés de la foule, Hoko nous conduisit dans une petite salle vide.

- Alors, tu dois te poser des questions, commença Hoko. Pour faire bref, la femme qu'on a vue c'est Camille. Elle nous fait un topo chaque jour, en parlant bien sûr que de ce qu'on nous laisse entendre, c'est-à-dire, rien sur l'extérieur. Ensuite, le scan s'effectue grâce à des puces électroniques qu'on nous plante à notre arrivée, elles comprennent aussi un traceur.

D'ailleurs, c'est la première intervention qu'on va te faire, regarde sur ton planning. Maintenant on va t'amener à la salle concernée.

- Attends, attends, pas si vite, l'interrompt Naho. Tu avais, comme par hasard, omis de nous dire que tu viens d'Anéra Avenue ! Parce qu'ici, dans l'Antre ça ne nous est pas égal. Apparemment vous avez des chambres individuelles, et tout plein de choses luxueuses ! »

Elle avait retrouvé son air féroce et me faisait peur. Et cette fois Hoko ne vint pas à mon secours. Il devait être d'accord avec elle. Cependant c'est vrai que ce nom m'évoquait quelque chose. J'essayais, alors, de me remémorer. Peu à peu, des bribes de souvenirs me revinrent. Des barbelés. Un studio. Mes affaires. D'autres maisons similaires. Des personnes en blouses blanches. Des seringues, et...

« Souvenir 2 »

Dans mon studio, parmi d'autres meubles, un bureau sur lequel était posé un petit carnet. Je l'ouvris. Dedans des dessins et des petits textes. Des centaines de dessins représentant toujours la même personne sous divers angles. Le garçon. Ce garçon c'était ma création. Je le dessinais comme quelqu'un de fort, de malin, de courageux... à qui je voulais ressembler. Dans les textes, il faisait tout ce que je n'osais pas faire. Ce garçon, c'était mes espoirs sous forme humaine.

Oui, j'habitais dans Anéra Avenue. Oui, comparé à ici, c'était le grand luxe. Je ne voulais pas perdre de façon si idiote les amis que je venais de me faire. Alors je repris mon histoire depuis le commencement.

- Cette journée fut éprouvante. C'est ce que je me répétais chaque soir, depuis que je résidais dans l'Antre, cela faisait maintenant 4 mois. Et c'est aussi ce que je pensais ce soir-là, en regardant la cicatrice que m'avait laissée la puce. Je me dirigeai vers ma chambre tranquillement. J'avais enfin réussi à me souvenir comment revenir à la chambre sans me perdre. J'ouvris la porte, et à ma grande surprise, je fus plongée dans le noir.

« J'ai mal au crâne », fut la première chose à laquelle je pensai en revenant à moi. Puis tout me revint à l'esprit. Je ne voyais que du noir, j'avais un bandeau sur les yeux.

- Bienvenue à la Topinière, s'exclama une voix. Bon. Je vais aller droit au but. Tous les rebelles de l'Antre sont ici. Veux-tu en faire partie ? Après tu ne pourras plus revenir en arrière. »

Pile ce qu'il me fallait pour m'enfuir. Et puis non. Il est peut-être temps de devenir comme le garçon du carnet. Fini de suivre les ordres donnés par des personnes qui me veulent du mal.

- J'accepte, dis-je, sans plus de cérémonie.

On m'enleva le bandeau. Dans la salle, il y avait Hoko, Naho et d'autres jeunes qui m'étaient inconnus.

- Excuse nos méthodes. Commença une fille d'environ 15 ans. Ici pas de belle phrase, on y va sans détour. L'Antre ne compte pas que deux parties comme nous le croyons, il y en a une troisième. Toutes les personnes que nous croyons parties vers l'extérieur vont là-bas. On leur apprend des techniques de combats et ils forment une armée. Mme Rosané veut le pouvoir, pour régner et créer une « race d'humain supérieur ». Elle nous crée en modifiant nos gènes, de telle façon que nous dépassons les autres sur tous les domaines. Elle finira par déclencher une guerre. Nous nous préparons pourtant à nous évader. On se prépare depuis des années et tu arrives pile au bon moment. La grande évasion va bientôt commencer.

- Quand ? Demandai-je.

- Demain soir, me répondit Naho. En attendant, viens, je vais t'expliquer comment te servir d'un taser. »

Hoko ouvre la porte de la chambre grâce à un badge magnétique dérobé à un Gardien. La fille m'ayant enrôlée désactive les traceurs de nos puces grâce à un gadget confectionné à base de déchets divers. Nous ouvrons sans bruit les chambres voisines. Un Gardien fait sa ronde, Hoko lui envoie une décharge électrique, le Gardien s'effondre, évanoui. Nous devons nous hâter. Nous avançons comme ça, libérant le plus de personnes. Puis une alarme retentit. Nous nous mimons à courir, ceux armés (dont moi), aux extrémités. Le plan allait commencer. Au premier local technique, un garçon entra par effraction et envoya une décharge dans le compteur d'électricité. Toutes les lumières s'éteignirent. Plus personne ne pouvait nous suivre sur des écrans. La deuxième action commença, deux acolytes allumèrent un incendie. Une grande partie des Gardiens à nos trousses durent rebrousser chemin pour aller l'éteindre. Nous réussîmes à sortir et, sur le parking, la fusillade commença. Des balles fusaient dans toutes les directions. Je touchai deux personnes. Une petite fille s'écroula à ma gauche. Mais l'on devait continuer. Notre objectif n'était plus qu'à quelques mètres. C'est alors que je vis Jeanne. J'eus peur. C'était un sniper et contre toute attente, elle ne se servit pas de son arme. Elle souriait. On avait réalisé ce qu'elle même avait abandonné. La bouche d'égout était là. Les uns après les autres on sauta dedans.

On courait dans les égouts. Plus personne ne nous suivra dans les égouts. Nous courions simplement pour nous écarter de cet endroit de malheur. Plus tard, on sortait des égouts, on établissait un campement, on soignait les blessées. On décidait quoi faire, comment faire. Puis encore après, on se battrait, on libérerait le reste des enfants, on mettrait fin aux plans de Mme Rosané. On vengerait la petite fille. Mais ça c'est après. Là, on court, on profite. Nos jambes nous tirent, ça prouve que nous sommes vivants. D'ailleurs, et si l'arbre du rêve représentait la vie ? On s'y écorche les mains, mais on continue. Et quand on est arrivés au bout, on est fiers de l'avoir fait. Un cri de joie s'élève du groupe. Le cri est ensuite repris par les autres. On a des cordes vocales, alors autant s'en servir. Je les rejoins. On crie, on crie pour notre victoire, pour notre bonheur, pour notre LIBERTÉ !

Que cette histoire nous enjoigne à ne pas abandonner, à se relever, à s'améliorer, à grimper notre arbre sans relâche et à offrir une corde au grimpeur d'à côté. Pour notre vie, pour notre bonheur, pour notre liberté.

DEUXIÈME PRIX

 *Arièle POUPI*

6ème, Collège Victor Louis à Talence

« L'enfant des rêves »

INCIPIT

Les chercheurs qui conduisaient ce van transportèrent le jeune homme jusqu'au sous-terrain de Bordeaux, qui se trouve désormais être la ville la plus sûre grâce à sa géographie. Là-bas, est installé un laboratoire caché, agrandi depuis l'arrivée d'une première pandémie.

Les chercheurs l'amènèrent à l'intérieur du bloc et le déposèrent sur un lit, dans une chambre étroite et lumineuse . Le garçon était toujours incapable de bouger. Il y avait une télé allumée où passait les informations journalistiques. Le garçon eut beaucoup de mal à regarder les images, celui-ci voyait extrêmement flou mais entendait très bien la voix du journaliste:

"La fameuse maladie qui s'est échappée suite à la fonte des glaces, provoquant des hémorragies externes et rendant les malades agressifs ne cesse de contaminer de nouvelles personnes. Cette maladie, aussi nommée la Fureur, ne voit toujours pas de progrès scientifiques à son égard, nous n'arrivons pas à en savoir plus à ce sujet . M. le président en parlera dans les jours prochains... "

Le garçon eut soudain un très gros mal de tête et s'endormit d'un seul coup.

Il rêva à nouveau de cet arbre mais son rêve était un peu différent du précédent. Il pouvait désormais s'en rapprocher, cependant il n'arrivait toujours pas à le toucher, comme si quelque-chose l'en empêchait, cela le laissa perplexe.

A force de tenter à s'approcher de l'arbre, il finissait par glisser de plus en plus jusqu'à tomber et se réveiller soudainement.

A peine eut-il ouvert les yeux qu'il aperçut d'autres personnes avec des tenues assez étranges tout autour de lui. Ils ne cessaient de faire des aller-retour entre sa chambre et l'extérieur.

Le garçon repassait sans cesse son rêve dans sa tête. Il y avait comme une obsession dans ce rêve, celui de monter sur l'arbre. pourtant, quelque chose l'en empêchait toujours. Il eut l'impression de devenir fou, de ne pas comprendre pourquoi cet arbre ne cesse de le tourmenter et de lui revenir à l'esprit.

Il voulait à présent à n'importe quel prix comprendre pourquoi il le voit continuellement et savoir ce qui se cache dans cet arbre.

Soudain l'un des chercheurs s'aperçut que le garçon était réveillé. Il s'agissait d'une jeune chercheuse brune et grande en blouse blanche avec un chignon. Elle était souriante et paraissait être d'une extrême gentillesse. Celle-ci se rapprocha du lit du jeune homme et lisait sa plaquette. Avant qu'elle n'ait eu le temps de lui poser la moindre question, celui-ci se leva brusquement du lit et se rattrapa à la barre de sa perfusion en prononçant :

-Où sommes nous ? qu'est-ce que je fais là ? c'est quoi tout ça...Je..Je..

La chercheuse le fit s'asseoir sur son lit en lui parlant sur un ton extrêmement calme et bienveillant.

-Nous sommes dans les sous-terrains de Bordeaux, tu ne crains rien. Cependant, tu sais que beaucoup de gens te recherchent, il se passe beaucoup de choses en ce moment.

-Qui êtes vous ?

-Je m'appelle Teresa, j'aimerais bien que tu me donnes ton nom et ton âge s'il te plaît

-Je ..Je..

Le bruit de la télé prit le dessus, elle se tourna vers la télévision et écouta :
" il y a de plus en plus d'émeutes le nombre de contaminés augmente massivement ".

Le garçon tomba soudainement de fatigue et lorsque la jeune chercheuse se retourna, elle s'aperçut qu'il s'était assoupi.

De nombreux médecins et chercheurs entrèrent dans la chambre, cette dernière, leur fit signe qu'il dormait et leur demanda de s'en aller. Cependant, un chercheur du groupe nommé Simon entra quand-même et désobéit aux ordres de la chercheuse. Il essaya de faire parler le patient jusqu'à utiliser l'hypnose.

N'obtenant rien, Teresa en profita pour leur redemander de quitter les lieux. Les chercheurs s'en allèrent. Cependant celui qui s'amusait à lui tenir tête refusa une seconde fois. Il s'avança petit à petit vers Teresa, d'un air hautain et arrogant, il s'assit en face d'elle et dit :

"-Tu le sais comme moi, il est le seul patient à avoir survécu! tous les autres sont morts, tu sais ce que ça veut dire, par n'importe quel moyen il faut le faire parler et je t'en fais la promesse, j'y arriverai, nous y sommes presque tu dois nous laisser plus de temps ! Je veux que tous ces scientifiques comme toi et moi ne soient pas morts en vain, on peut sauver le monde..

-S'il peut sauver le monde alors ne l'épuisons pas jusqu'à le tuer non plus ? il faut absolument protéger ce petit et ce d'autant plus que sa tête est mise à prix.

Il restera ici, et une dernière chose, n'oubliez pas que ce garçon a été mis sous ma surveillance, par conséquent si je vous interdis quelque chose vous êtes sous mes ordres, que je me fasse bien comprendre. "

Le garçon se retourna et ouvrit lentement les yeux, de manière frénétique. Simon fit un signe de la tête et quitta la pièce.

En l'espace de quelques jours, le petit garçon s'était déjà lié d'amitié avec Teresa et quelques autres chercheurs. Ne possédant pas de nom, il fût surnommé " l'enfant des rêves "ou tout simplement "Rêve" .

Deux semaines s'étaient écoulées, son nom s'estompait des médias. Sa mémoire lui revenait petit à petit tant bien que mal, celui-ci rêvait toujours de l'arbre. Une nuit durant, il eut de nombreux flashes et parmi ceux-ci, il avait réussi à grimper à l'arbre.

Une fois en haut de l'arbre, il se laissa glisser à l'intérieur, il y avait une trappe, le garçon l'ouvrit sans réfléchir et sauta dedans. En dessous il y avait de nombreuses boîtes scellées avec des banderoles comportant le sigle de danger biologiques sauf sur une boîte qui était ouverte avec de nombreuses fioles renversées partout. Parmi celles-ci, une était intacte. Il y avait un liquide jaune à l'intérieur, le garçon essaya de l'attraper, mais avant qu'il ne la touche, le bunker s'effondra, il se réveilla alors subitement.

Il se souvenait maintenant de tout. Il était dans le premier laboratoire car il faisait partie des personnes immunes à la maladie et des expériences

avaient commencées sur lui jusqu'à ce que les habitants de la ville se révoltent pour avoir droit au vaccin en premier. Ils mirent le feu au laboratoire et pillèrent tous les échantillons. C'est ainsi que les variants du virus avaient été créés et que la ville dût être évacuée et brûlée d'urgence.

Teresa arriva dans la pièce et découvrit que le garçon cherchait ses affaires dans l'armoire de la chambre. Il sortit une fiole d'une poche cachée dans ses vêtements. Teresa curieuse lui demanda :

- je peux voir ce que c'est ?

- Non, je veux des explications

-Je t'en donnerai mais je n'ai pas le temps tout de suite, tu n'imagines même pas ce qu'il se passe dehors et à quoi ressemble petit à petit notre monde à chaque minute qui passe.

On entendit des pas provenant du couloir, Teresa attrapa la fiole et quitta la pièce, tandis que de nombreux médecins entrèrent interroger de nouveau Rêve.

Elle s'éclipsa silencieusement dans son laboratoire pour examiner le contenu de la fiole en imaginant ce qu'elle pouvait être. Elle versa soigneusement quelques gouttes du liquide sur une lame de verre et observa au microscope des cellules vivantes au contact de la maladie avec le liquide.

C'était bien ce à quoi elle pensait, il s'agissait du vaccin. Elle se leva et courut jusqu'au bureau de la directrice du service de recherche afin d'expliquer ce qu'elle venait de trouver.

La nuit tomba, Rêve s'endormit, ses rêves étaient toujours les mêmes, avec l'arbre, sauf que chaque jour il progressait.

Si ces vaccins étaient cachés sous un arbre dans son rêve ce n'était que pour lui rappeler la place de ces derniers. Seuls les arbres possèdent la capacité de freiner la maladie en diffusant le vaccin dans l'air à travers l'oxygène qu'ils émettent. Les vaccins sont trop complexes à créer et nécessiterait plus de personnes immunes pour en faire vacciner toute une ville. La solution de diffusion végétale était la meilleure, cependant les grandes villes n'y survivraient pas.

Rêve se leva et chercha Teresa pour lui expliquer mais il ne la trouva pas. Il tomba face à face avec le chercheur nommé Simon que Teresa n'aimait pas. Il lui dit qu'il devait voir Teresa urgemment.

Curieux de comprendre ce qu'il se passait, il l'accompagna au bureau de la directrice afin de s'immiscer dans leur réunion.

Rêve entra et expliqua ce qu'il fallait faire avec le vaccin que Teresa tenait entre ses mains. La directrice ne le croyait pas. « J'ai vu qu'il était fonctionnel sur des cellules malades, nous devons en créer un maximum au lieu de faire ce que vous racontez jeune homme, nous rechercherons tous les immunes du pays.

-Mais ce vaccin est trop fort pour que l'être humain y survive, il peut s'attaquer aux bonnes cellules hurla Rêve »

Simon le retient.

« Raccompagnez-le à sa chambre s'il vous plaît. Teresa, nous pouvons signer les contrats.

-Je suis désolée petit, mais le nombre de contaminés augmente beaucoup trop vite et les gens donnent des millions pour obtenir ce vaccin. Il est nécessaire d'essayer de donner tout ce qu'on a au maximum et ça pourrait changer la donne. »

Simon ferma la porte, il adressa un long regard à Rêve, il était en pleine réflexion.

"Rêve, on ne trouvera jamais autant d'immunes pour sauver tout le monde. Je m'occupe de la fiole et je te fais quitter le labo dans la nuit. Je veux que tu saches que si je travaille dans ce laboratoire c'est pour m'assurer que ma fille ait une place dans un lieu secret sécurisé. On ne pourra pas sauver tout le monde. J'ai une amie pilote qui s'appelle Pernel qui a sauvé une dizaine d'enfants en les emmenant dans un village campagnard, un lieu égaré à la montagne, elle avait proposé d'amener ma fille mais à l'époque, j'avais peur. Cependant maintenant, il n'y a plus d'endroit connu sécurisé et je sais que ce vaccin sera la seule alternative pour sa sécurité. "

Simon regarda Rêve, les yeux remplis d'espoir. Rêve regagna sa chambre. Celui-ci lui expliqua qu'il ferait tout pour sortir de cet endroit et lui demanda s'il pourrait compter sur son aide. Simon hocha de la tête.

Rêve se changea et sortit retrouver Simon, celui-ci l'emmena dehors, jusqu'à l'hélicoptère. Pernel était là, elle paraissait plutôt jeune, elle devait avoir moins d'une vingtaine d'années, elle attendait dehors avec la fille de Simon et un autre enfant plus jeune. La fille de Simon paraissait âgée de 11 ans, elle avait l'air d'avoir un fort caractère. Celle-ci descendit de l'hélicoptère vivement, avec une grande imprudence et courut vers son père. Elle ne voulait pas partir sans lui. Simon prit sa fille dans ses bras tandis que Rêve continua d'avancer machinalement vers l'hélicoptère, celui-ci s'y installa à côté du garçon plus jeune. Simon prit les mains de sa fille et y glissa la fiole, résigné, elle monta ainsi dans l'hélicoptère.

Le lendemain la directrice se mit en colère lorsqu'elle apprit que le vaccin avait disparu avec le garçon. Teresa fût accusée en première mais Simon se dénonça, il n'avait plus rien à protéger désormais.

Une fois l'hélicoptère atterri, Rêve regarda autour de lui, c'était un petit village d'une vingtaine de jeunes entre 8 et 20 ans. Ce village était calme, la vue était magnifique et le climat montagnard était assez doux. La vie semblait simple et différente. Rêve mit le vaccin dans quelques arbres autour du village aidé par la fille de Simon.

Désormais, il n'avait plus rien à craindre, Rêve pouvait même sauver d'autres personnes, sauver le monde chaque jour...

TROISIÈME PRIX

 *Tristan HELLARD-AVALOS*

6ème, Collège Alfred Mauguin à Gradignan

« Rêve du futur »

INCIPIT

Quand le camion s'arrêta, les six personnes m'emmenèrent dans une cabane. Ils m'assirent sur une chaise, une lampe rouge était dirigée vers mon visage. Cette cabane était INCROYABLE !!! On aurait dit que j'avais voyagé vers une époque futuriste ! Les six inconnus s'assirent en face de moi, l'une d'entre eux prit la parole :

- Quel est le code ? DIS-LE-NOUS ! On sait que tu le connais »

De quoi parlaient-ils ? Quel code ? Je ne pouvais toujours pas parler, j'étais comme paralysé. Je jetai un regard derrière eux et je vis DES ARMES !!! Bon sang, on m'avait kidnappé !!! Ils continuèrent à parler sans que je saisisse le sens de ce qu'ils disaient. De l'essence coulait sur mon pantalon. Soudain l'un d'eux s'approcha de moi, UN ROBOT ?!? C'était UN ROBOT ?!? J'étais mortifié. Il me dit :

- Nous revenons dans cinq minutes avec de quoi te faire parler ! »

Ils s'en allèrent et me laissèrent seul. Qu'avais-je fait pour me retrouver dans une telle situation ? Soudain, le gros poids sur mon torse disparu, je pouvais à nouveau bouger et parler. Le problème, c'était qu'ils m'avaient ligoté à la chaise. La porte s'ouvrit légèrement, malheur ! Ils étaient déjà de retour. Je fermai les yeux pour ne pas les regarder, quand un chien me lécha la jambe. C'était un chien-robot ! Il y avait donc de ces engins partout ! D'un coup de crocs, il défit les liens. Je pouvais m'enfuir. Je regardai son collier, c'est drôle, il a le même nom que mon chien, Médor. En même temps, tous les chiens s'appellent Médor. Je sortis en courant par la porte ouverte. Franchement ! Des bandits qui oublient de fermer la porte ? Pas très expérimentés ces voleurs. J'eus ensuite l'impression que le chien voulait que je le suive. Je sortis des petites ruelles et je vis une grande place, comme en ville.

- M-m-m-mais C'EST QUOI CET ENDROIT ? IL N'Y A QUE DES ROBOTS !?! Des soucoupes volantes, des jets-packs, des gadgets que je n'avais jamais vus, et IL N'Y AVAIT QUE DES ROBOTS, aucun humain ! »

La situation me rendait fou. Médor me dit :

- Bonjour, je m'appelle Médor et nous sommes sur la gr...

- ATTENDS, TU PARLES ??? MAIS C'EST QUOI CE MONDE ??? POURQUOI JE VOIS QUE DES ROBOTS ??? ON EST OÙ ? ET QU'EST-CE QU'ILS ME VOULAIENT LES AUTRES VOLEURS ???

- Calme toi humain, nous sommes en 3012, l'intelligence artificielle a pris le dessus, il y a longtemps.

Nous sommes sur la grande place de L'arbre et ...

- Attends je suis dans le futur là ? Et ton arbre de la place est vraiment énorme ! Il me rappelle celui de mon rêve, continue ! Je ne t'interromps plus.

- L'arbre fait exactement 2739 mètres de hauteur...

- Attends cet arbre fait plus de deux kilomètres de hauteur ??? C'est haut, quelqu'un l'a déjà escaladé ???

- J'ALLAIS LE DIRE SI TU NE M'AVAIS PAS INTERPELLÉ. DONC, en haut de l'arbre il y a un sage HUMAIN qui peut t'ac...

- Ah, un humain, enfin une bonne nouv...

- CHUT !!! C'EST MOI QUI PARLE !!! En haut de l'arbre, il y un sage HUMAIN qui peut t'accorder UN vœu, celui que tu désires le plus. Les voleurs sont venus te kidnapper car tu connais un code TRÈS important, celui pour reprogrammer un robot comme on veut, en un rien de temps.

- OK, je vois de quoi tu parles, ma mère qui est la directrice de la NASA avait réussi à trouver ce code, une chance qu'elle me l'ait dit.

Le code est... »

À ce moment-là, une voiture noire fonça sur nous, c'était les bandits de la cabane ! Horreur ! Malheur ! Chou-fleur ! Ils se dirigèrent vers nous en nous tirant dessus avec des armes high-techs, des armes ultras technologiques ! Médor me dit :

- Je connais un endroit sûr dans les bois ! Suis-moi ! »

Je le suivis et dix minutes plus tard dans les bois :

- On est arrivés.

- Mais il n'y a rien, rien que des arbres et à pied les bandits arriveront dans cinq minutes maximum ! »

Médor sortit une télécommande de son ventre et appuya sur un bouton, un ascenseur en bois descendit d'un arbre et nous montâmes dedans.

- Trop claaasse !!! Mais j'ai une question, les bandits sont des robots non ? On a qu'à entrer mon code et on les aura éliminés.

- Excellente idée, je te donne mon ord274 2.0.
- Ton quoi ???
- Excuse-moi, l'ord274 2.0 est un ordinateur de ton époque plus évolué.
- D'accord, je rentre le code »

Au moment où j'allais entrer le code, l'arbre fut abattu, c'était les bandits ! Nous tombions, l'ordinateur tomba loin de moi et une branche tomba sur la patte de Médor.

- Vous êtes cuits ! dis-nous le code ou tu peux dire adieu à ton ami ! »

Je répondis intelligemment :

- Le code est sur un ordinateur !
- Un quoi ?
- Je veux dire sur un ord274 2.0.
- Alors apporte-le-nous !

Je le pris rapidement et j'entrai le code, les bandits se déconnectèrent et je courus sauver Médor.

- J'arrive ! »

Je soulevai la branche pour l'aider :

- Ça ne sert à rien, je ne peux plus bouger, j'ai une blessure en forme de Y sur ma patte droite avant. Donne-moi le code, il sera en sécurité avec moi, et je l'utiliserai pour rendre ce monde plus que parfait.
- Le code enregistré dans l'ordinateur, je suis certain que tu vas bien t'en servir. Mais comment je reviens à mon époque ???

- Il n'y a qu'un moyen, tu dois escalader l'arbre et le sage t'accordera ton vœu, mais que si c'est celui que tu souhaites le plus au monde. Adieu. »

Je lui dis au revoir et je fonce sur la place. Arrivé là-bas, je frissonne, comme dans mon rêve, je l'escalade, l'escalade et l'escalade. Malgré tous mes efforts, il restait encore beaucoup à escalader. J'avance mon pied mais catastrophe ! L'écorce se décroche de l'arbre, je fais une chute monstrueuse. Je me rapproche de plus en plus du sol, ma chute est infinie, je tombe la tête la première. Mon vœu le plus cher est de me retrouver à mon époque et quand le premier de mes cheveux touche le sol, MIRACLE, je me retrouve dans mon lit. Mais si je suis dans mon lit, ça voudrait dire que tout ça n'était qu'un rêve ? Franchement, TANT MIEUX.

Je descends déjeuner quand ma mère me dit :

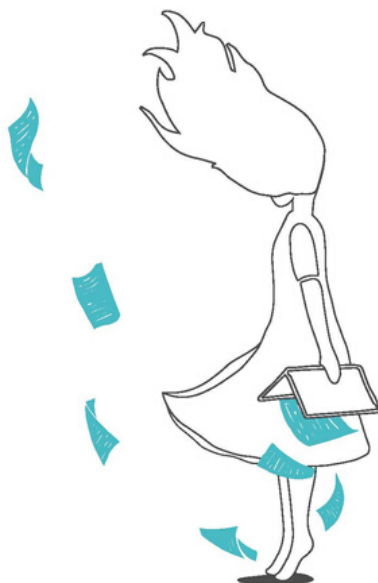
- Bonjour mon poussin, ton encyclopédie était tombée sur toi pendant que tu dormais, je l'ai enlevée sans te réveiller, tu avais l'air de faire un bon rêve ! »

Voilà pourquoi je ne pouvais plus bouger ! Après mon petit-déjeuner, je sortis voir mon chien Médor, je lui lançai une balle et quand il me la rapporta, je vis une cicatrice en forme de Y sur sa patte avant droite. Était-ce un rêve ou une réalité ?

CATÉGORIE 5ÈME

PODIUM

- 1** Nelle BOST
- 2** Sofia ABDELHADI
- 3** Claudia DUTOUR



PREMIER PRIX

 *Nelle BOST*
5ème, Collège François Mitterrand à Créon
« Obsèques »

INCIPIT

Dans le van sombre, les six personnes en blouse blanche, ne parlaient que de la mort. Le premier disait qu'il était triste qu'un enfant si jeune soit mort. Son voisin pensait aux parents qui devaient s'en vouloir de l'avoir laissé tout seul. Le troisième, quant à lui, pensait que les parents étaient responsables de l'avoir laissé monter tout seul à cet arbre. Les occupants du van lui répondirent qu'ils trouvaient sa remarque déplacée.

Le van s'arrêta. Une personne en blouse blanche regarda par la vitre et vit toute la famille de l'enfant rassemblée. Les parents accoururent vers le van en larmes. Les grands-parents paternels suivaient derrière, tristes eux aussi, c'était leur premier petit fils. Une des personnes en blouse blanche descendit du van et les conduisit dans une salle bleue, oui bleue comme un océan de larmes. Ils semblaient tous si tristes, si éteints.

Le petit garçon, pendant ce temps, trouvait qu'il faisait bien noir là où il se trouvait.

Dans la salle bleue d'autres personnes arrivèrent, les oncles et tantes du petit garçon. Deux des tantes du petit garçon parlaient fort et dérangeaient tout le monde. Elles s'indignaient de ce que la maman avait laissé son petit garçon tout seul, et trouvait que c'était une honte.

Les cinq personnes en blouse blanche transportèrent la boîte dans une petite pièce sombre à côté de la salle bleue. Le petit garçon trouvait que ça secouait beaucoup.

Un oncle peu connu, venu de loin, s'approcha de la mère et lui présenta ses condoléances. Cet homme assez étrange lui posa toutes sortes de questions. Il lui demanda combien la cérémonie lui avait coûté, et aussi si elle ne se sentait pas coupable. Avant même qu'elle ne puisse répondre, quelqu'un l'appela pour monter sur l'estrade.

Les larmes aux yeux, elle commença à parler de son fils. Malgré sa voix tremblante, on pouvait comprendre que son fils était monté dans un arbre, mais comme elle était trop occupée, elle ne l'avait pas vu essayer de descendre seul, mais malheureusement la chute avait été trop forte. Elle criait et pleurait en disant que c'était de sa faute.

Soudain un vieil homme avec une longue barbe blanche et une pipe a la main se mit à hurler du fond de la salle. - « Êtes-vous sûre qu'il est mort ? ». La mère, agacée, lui répondit d'un ton sec que malheureusement c'était vrai.

Un grand silence s'installa. Le vieil homme quitta la salle.

Un maitre de cérémonie annonça qu'un buffet avait été préparé pour les personnes présentes.

Tout le monde sortit de la pièce et se précipita sur le buffet.

Le petit garçon commençait à avoir faim et froid.

La mère qui n'avait guère faim se dirigea vers la petite pièce sombre. Là, elle fut surprise en voyant le vieil homme à la barbe blanche debout à côté de la boîte. Elle lui demanda ce qu'il faisait là et pourquoi il était venu. Le vieil homme lui répondit simplement qu'il était vraiment triste de ne pas avoir pu voir son petit-fils avant qu'il ne meure. Et il la supplia d'ouvrir le cercueil afin qu'il puisse lui dire au revoir. Il insista tellement que la maman finit par céder et appela les hommes du van pour qu'ils viennent ouvrir le cercueil. Quand le couvercle fut ouvert la mère poussa un cri strident en voyant son fils ...vivant !

DEUXIÈME PRIX

 Sofia ABDELHADI

5ème, Collège Jean Jaurès à Cenon

« Absence paternelle »

INCIPIT

Le garçon n'avait aucune idée du temps qui s'écoulait au fur et à mesure du voyage et ne s'en souciait guère. À vrai dire, il n'avait pas vraiment hâte d'arriver à destination, une destination dont il ne connaissait rien.

Enfin, le véhicule s'arrêta.

Les mêmes personnes au nombre de six ouvrirent la portière et retirèrent le garçon de la banquette sur laquelle elles l'avaient posé. Le garçon remarqua, qu'à présent, le soleil s'était levé.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, bien qu'il ne puisse toujours pas bouger : il voyait un petit bâtiment entouré de mauvaises herbes. Ce dernier avait quelques fenêtres, certaines laissaient entrevoir des lumières allumées, d'autres non.

Le garçon n'avait jamais vu cet endroit. Il ne savait pas où est-ce qu'on l'emmenait. Car oui, on l'emmenait vers ce bâtiment.

Plus le garçon se rapprochait du bâtiment, plus les lumières sur les fenêtres étaient vives. Arrivées au seuil de l'entrée, deux des personnes qui le portaient poussèrent brusquement la porte avec leurs pieds.

Le garçon sentit une odeur, une odeur de feu de cheminée. Habituellement, il adorait ce parfum, mais là, il ne l'aimait pas. Car il sentait autre chose que l'habituelle odeur de feu de cheminée, cette fois, elle n'était pas chaleureuse comme elle l'était en temps normal. Il y avait une certaine sensation de mal être à travers ce parfum.

Le garçon se sentait toujours mal, nauséeux. Comme écrasé par un poids énorme.

Dans la pièce, il y avait deux chaises, un fauteuil en mauvais état, une armoire et une étrange machine. Elle ressemblait au genre de pièce dans lesquelles on faisait diverses expériences scientifiques.

On le fit asseoir sur l'une des chaises. Et là, le garçon comprit quelque chose : ce n'était pas son corps qui était paralysé, mais c'était son cerveau qui n'en avait plus le contrôle.

On l'attacha à la chaise à l'aide de chaînes, bien que ce soit inutile.

- Ton père, dit une voix grave, je veux l'adresse de ton père. C'est le seul à connaître les secrets du virus R³.

Une autre personne était arrivée, c'était un homme. Lui aussi avait un masque, des lunettes de protection, et une combinaison blanche.

Son père, il était parti à sa naissance, il l'avait abandonné. Le garçon en savait beaucoup sur son père, il avait fait plusieurs recherches sur lui : il connaissait son adresse et son métier, scientifique expérimenté.

Dans tous les cas, le garçon ne dirait rien : premièrement, il ne pouvait pas parler. Deuxièmement, même si son père l'avait « abandonné », il sentait que donner une réponse ne le servirait pas. Car le ton de l'homme était menaçant. Il n'allait pas s'allier avec l'ennemi.

- Réponds ! Rugit l'homme, réponds on ne te libèrera pas !

Aucune réponse de la part du garçon.

- Très bien, tu veux jouer à ça ? dit l'homme, féroce.

Et il appuya sur un des boutons de l'étrange machine située à sa gauche.

Le garçon ne savait pas à quoi elle servait, mais il le comprit assez vite.

D'un coup, il reçut comme une décharge électrique au niveau de la colonne vertébrale, il le savait, il avait déjà connu cette douleur. Un jour, il avait failli s'électrocuter en branchant le chargeur de sa tablette les mains mouillées. Eh bien, c'était exactement la même sensation. Sauf que là, la douleur ne semblait pas s'arrêter.

Et c'est à ce moment-là qu'il eut une vision, elle était la même que le rêve qu'il avait fait : un garçon qui escaladait un arbre sans fin, dans l'espoir d'attraper quelque chose... Mais le garçon ne savait pas ce qu'était ce quelque chose, il pensa que c'était à lui de la trouver, ou bien qu'il devait interpréter cette chose à sa manière, ce qu'il désirait le plus...

La douleur ainsi que la vision cessa.

Il était à nouveau bloqué sur la chaise, incapable de faire le moindre mouvement. Désormais, il savait à quoi servait cette machine.

C'est alors que l'homme lui posa une encore une fois les questions.

Mais la réponse du garçon ne fut pas muette. C'était étrange. Sans même le vouloir, comme si son corps était dirigé par quelque chose ou quelqu'un d'autre. Il s'entendit répondre :

- Au labo de la rue « campus ».

Et l'homme se précipita vers la sortie du bâtiment. Il allait sûrement à l'adresse donnée afin d'y trouver le père du garçon.

Le garçon avait peur. Il se disait mille et une choses dans sa tête. Pourquoi et comment avait-il parlé ? Allait-on le relâcher ? Son père savait donc des informations secrètes en rapport avec le R³ ? Allait-il voir son père ?

Si oui, il appréhendait ce moment mais il était aussi curieux de voir ce père qu'il n'avait pas revu depuis sa naissance.

Le temps qui passa jusqu'à l'arrivée de l'homme parut tellement long au garçon qu'il faillit s'endormir sur sa chaise. Jusqu'à ce cri. Le cri d'un autre homme. Ce cri, le garçon ne se souvenait pas l'avoir déjà entendu dans sa vie, mais pourtant, il savait à qui il appartenait. À son père. L'homme avait donc réussi à attraper son père. Et c'était grâce aux informations qu'il avait données.

Le cri cessa. Il fut remplacé par des gémissements de douleur. Le garçon entendit des voix, notamment celle de l'homme qui l'avait kidnappé. Mais aussi la voix de son père. Son père. Le garçon savait que c'était lui, il le ressentait, il le savait, c'est évident pour lui. Mais, est-ce que son père savait que son fils était ici, dans le même bâtiment que lui ? Et quelle serait sa réaction s'il le savait ?

On emmena le père dans une pièce à part. On le questionna longtemps au sujet du R³. Mais, d'après ce que pouvait entendre le garçon, son père demeura silencieux.

Jusqu'à ce que l'homme alla vers le garçon. Allait-il le relâcher ? Le garçon n'en savait rien.

Il détacha les chaînes qui maintenaient le garçon à la chaise. Mais le garçon n'avait toujours pas le contrôle de son corps.

- Tu vas nous dire si c'est bien lui, ton père, dit l'homme.

Le garçon allait donc voir son père ? Il stressait tellement à cette idée qu'il était incapable de parler.

Alors l'homme laissa le garçon seul dans la pièce, il était encore bloqué sur sa chaise.

Il entendit alors des bruits de pas se rapprocher. C'était sûrement son père, accompagné de l'homme. L'homme entra dans le champ de vision du garçon, derrière lui se tenait quelqu'un d'autre. Grand, mince, les cheveux bruns et ébouriffés, avec des lunettes et une tenue de scientifique : son père se tenait enfin devant lui.

Le garçon redoubla d'efforts et parvint enfin à se lever.

Il savait enfin ce qu'il voulait trouver en haut de l'arbre, la chose, ou plutôt la personne qu'il voulait le plus voir depuis toujours...c'était son père.

Il y eut un grand blanc pendant lequel père et fils se dévisagèrent.

Soudain, au bout de quelques secondes, le garçon tomba raide en arrière, tout ce qu'il voyait devant lui se transforma en brouillard noir et, à la place de tomber sur le sol dur et froid, il se retrouva sur une sorte de coussin douillet. Il avait les yeux fermés.

Il essaya de bouger ses doigts, il y parvint.

Il garda les yeux fermés, il a peur de ce qu'il pourrait voir devant lui.

Il essaya de distinguer le moindre bruit. Rien. Mis à part. Mis à part ce gémissement. Le gémissement d'une branche d'arbre.

Il entendit aussi sa mère l'appeler pour prendre le petit déjeuner.

- Max ! Réveille-toi et va prendre ton petit-déjeuner ! On va être en retard à notre rendez-vous pour le testR³ ! En plus, il semble que tu aies tous les symptômes !

TROISIÈME PRIX

 *Claudia DUTOUR*

5ème, Collège Jean Zay à Cenon

« Le garçon immobile »

Avant

INCIPIIT

Dans le van, le garçon ne pouvait plus bouger. Il ne voyait qu'un plafond gris et marron, une petite lampe rouge et dans sa tête, il y avait toujours l'image de l'arbre, plus précisément un vieux et grand chêne qui balançait ses branches mortes en rythme, dans le vent de l'ouest. Les six personnes en combinaisons blanches étaient maintenant parties. Le garçon se retrouvait seul. Il ne se souvenait que d'une seule émotion, la peur. Et ici, il était angoissé.

Les six cosmonautes (le garçon les appelait ainsi à cause de leur combinaison) étaient revenus mais deux fois plus nombreux. Ils étaient douze à s'occuper de lui. Après deux longues heures, le camion s'arrêta enfin. La porte s'ouvrit et le garçon ne voyait que du blanc et de la lumière. Ce flash l'aveuglait. Il ne réussit qu'à assimiler un lit en bois de chêne blanc, ce qui lui fit repenser à l'arbre qui dansait, un petit bureau et deux chaises en marbre.

Les cosmonautes le transportèrent jusqu'au lit et il reconnut un infirmier avec dans sa main droite, un grand couteau qu'il aiguisait. L'infirmier avança, à la plus grande surprise du garçon, du côté opposé de la pièce, là où se trouvait une jeune fille, d'à peu près quatorze ans. Elle était allongée sur un lit et ne bougeait pas. L'homme se tenait juste devant elle et lui fit une entaille dans l'épaule gauche puis implanta une sorte de bouton dans la blessure. Une autre personne en combinaison s'approcha et l'emmena dans une autre pièce.

Quelques heures plus tard, la fille revint, elle s'était réveillée et marchait normalement. Un cosmonaute arriva et lui enfila une blouse blanche puis lui mit un masque et des lunettes troubles.

Maintenant

Un garçon, dans une chambre d'hôpital, seul dans le silence hormis le doux chant des mésanges au printemps. Un garçon, dont plusieurs souvenirs reviennent, sa mémoire est maintenant pleine.

Une dame arrive, elle doit être sa mère, elle s'approche du lit et lui pose trois questions :

- Comment vas- tu ?
- Te rappelles-tu de tout ?
- Ces hommes te voulaient-t-il du mal ?

Le garçon répondit brièvement :

- Merci, oui je vais mieux.
- Oui, cela me revient.
- Oui, ces hommes voulaient faire de moi leur serviteur.

Quelques semaines plus tard

Le garçon s'était rétabli et était sur le point de sortir de l'hôpital avec sa mère. Avant qu'il ne parte, je le retins par la main et lui dis :

- Merci de m'avoir raconté ton histoire.

Il m'adressa un grand sourire qui voulait probablement dire :

- C'est moi qui te remercie de m'avoir fait héros d'un livre.

Il partit avec sa mère et je repartis vers de nouvelles histoires à écrire.

CATÉGORIE 4ÈME

PODIUM

- 1 Louise BERGER
- 2 Liana BALOUP
- 3 Emma DEFAYE MOONS



PREMIER PRIX

 Louise BERGER

*4ème, Collège François Mauriac à Saint-Symphorien
« Stockholm »*

INCIPIT

Si Rio était certain d'une chose, c'est qu'il n'y avait pas sensation plus grisante que de perdre totalement le contrôle de son existence. Il était de ceux qui vivent chaque jour comme si c'était le dernier. Enfin, il ne l'avait pas toujours été.

Il se souvenait parfaitement de cet après-midi. Des rayons de soleil qui tapaient contre les grandes baies vitrées. Il voyait encore les particules de poussière flotter dans les airs et les bourgeons naître au chant des oiseaux. Il aurait aimé que sa liste de souvenir s'arrête là. Que son sourire artificiel ne le soit pas. Pourtant, ce jour était gravé en lui pour une raison bien différente.

Il avait failli s'évanouir à deux reprises à cause de la fatigue. Il ne l'avait appris que bien plus tard, alors que sa maladie était désormais incurable, mais, il était atteint du CMH. Le nom de l'altération qui le tuait à petit feu était si compliqué qu'il avait préféré n'en apprendre que l'abréviation.

Il n'était encore qu'un enfant quand on l'avait diagnostiqué, il ne pouvait pas alors se douter à quel point sa vie en serait impactée. Comme le médecin l'avait prévu, les répercussions ne se firent pas attendre, il arriva aux urgences seulement quelques jours plus tard. C'est à cet instant que sa vie bascula dans une torpeur aseptisée.

Le cathéter était resté si longtemps dans sa main qu'il avait fini par penser qu'il avait toujours été là. Le bruit du moniteur, comme s'il remplaçait les battements de son propre cœur s'était lentement immiscé à l'intérieur de lui. Quand il fermait les yeux, il n'apercevait plus que les oscillations du trait sur l'écran. Sa vie -si on pouvait encore l'appeler ainsi- n'était plus qu'un sommeil entrecoupé de réveils douloureux.

C'est pour cette raison que quand il s'était réveillé sans que la souffrance ne le cloue violemment au lit, il avait décidé de s'enfuir. Rio savait qu'il avait peu de chances de s'en sortir, c'est aussi ce qui rendait sa fuite si palpitante.

Il n'en avait que peu de souvenirs; ses pas incertains dans les couloirs, le bruit des voitures dans la rue, l'odeur du taxi, ces effluves étranges de cuir qu'il n'était pas certain d'avoir déjà senti un jour. Et puis sa maison. Sa chambre. Le silence. Il avait oublié la solitude, pas celle, pesante, que l'on rêve de fuir. Une solitude agréable qu'il n'avait plus ressentie depuis des années.

Les médecins étaient venus le récupérer le lendemain matin. Pour dire vrai, il avait été soulagé de les voir. Il savait qu'il ne pourrait pas rester couché éternellement dans ce lit, le seul endroit où il se sentait vraiment chez lui. S'il avait eu le luxe de choisir ses dernières volontés, il aurait voulu y retourner une dernière fois. Dans le noir complet. Fermer les yeux sur une existence dont il ne connaissait que les mauvais côtés.

Pourtant, il s'était réveillé bien loin de l'hôpital... Il avait d'abord pensé qu'ils avaient décidé de ne pas le ramener, mais, sa tête encore douloureuse était posée contre la vitre d'une voiture.

Il avait les pieds attachés lâchement à son siège par des liens en plastique. Il était presque certain qu'ils n'étaient pas assez serrés pour le retenir complètement.

Ce qui le frappa ensuite était la beauté de celui qui était en train de conduire, les mains tellement serrées sur le volant que les jointures de ses doigts devenaient blanches.

Le noir de ses yeux, la couleur à peine plus claire de ses cheveux collés sur le front le rendait presque irréel. Il se voulait sûrement intimidant mais il ne l'était pas, enfin, pas de cette façon là...

Malgré ce qu'on aurait pu penser, Rio était loin d'être effrayé. Il en savait peu sur la réaction qu'il aurait dû avoir, pourtant -s'il avait pris la peine de réfléchir au lieu de le contempler comme si c'était une œuvre d'art- il aurait reconnu que ce qu'il ressentait était loin d'être normal.

« Est-ce que ça va? » Se montrait-il insincère?

Rio resta mutiques quelques secondes, il avait du mal à comprendre ce qui était en train de se passer.

Se préoccupait-il réellement de lui, ou n'était-ce qu'une ruse pour le mettre en confiance? Il décida d'éluder sa question.

« Qui es-tu? lui demanda-t-il plutôt, en essayant de masquer les inflexions de sa voix qui devenait aiguë à cause de l'incompréhension.

- Je m'appelle Lost... » Son ton était grave. Presque trop pour sa maigre silhouette.

Rio fut obligé de détourner le regard. « Tu viens de te faire kidnapper », se répéta-t-il jusqu'à ce que son cœur ralentisse enfin sa cadence effrénée.

Il était certain de ne pas lui avoir donné son prénom, pourtant, Lost le répéta plusieurs fois. Essayant lentement d'en comprendre tout le sens pour y voir plus clair. Il tentait sans doute de gagner du temps, mais, à cet instant, Rio n'était concentré que sur une seule chose ; la douce commissure de ses lèvres quand son prénom les quittait. Il aurait voulu qu'il le dise encore. Voir sa fossette se creuser et ses cils balayer le haut de ses joues.

Il fut incapable de continuer de le regarder dans les yeux. Persuadé que s'il arrêta de serrer les poings, son souffle deviendrait incontrôlable. Il sentait son sang couler le long de ses veines, l'air gonfler compulsivement ses poumons. CMH était en pleine expansion dans son corps, regagnant peu à peu le terrain que les médicaments lui avaient repris.

« Il faut que tu me ramènes, si je reste ici, je vais mourir. »

Ça c'est ce qu'il aurait dû dire... Pourtant, il ne laissa s'échapper que quatre mots qui n'avaient aucun sens :

« Ne me laisse pas. »

Il était en train de perdre le contrôle. Il avait envie de dire que c'était le manque d'oxygène, que son cerveau ne marchait plus correctement, mais, ça n'aurait été qu'une excuse.

Il ouvrit la bouche, la referma.

Lost l'empêcha de revenir sur ses paroles en posa sa main sur sa cuisse, le regard rivé sur la route ; l'air de rien.

Rio ne savait pas vraiment quoi en penser. Il n'avait jamais ressenti ça. Cette impression utopique que le monde autour était sans intérêt. Il voyait les arbres défiler à travers la vitre, comme derrière un écran de fumée.

Ils roulèrent longtemps, tellement que le soleil recommençait à décliner à l'horizon.

Rio avait envie de lui poser mille questions, de comprendre comment il s'était retrouvé ici, mais, dès que le courage lui revenait, Lost serrait un peu plus sa prise sur lui. Il avait dû mal à savoir si c'était pour le pousser à se taire où simplement pour lui rappeler qu'il était là.

A quoi bon lui attacher les pieds s'il pouvait se libérer sans effort? Pourquoi avait-il l'air si inoffensif alors qu'il avait sans doute dû se battre contre six médecins pour qu'il se trouve là ? Dans quel but?

A vrai dire, il n'était plus certain de vouloir en connaître la raison.

Depuis qu'il s'était enfui de l'hôpital, il y a à peine vingt-quatre heures, il ne s'était jamais senti aussi vivant...

Rio s'était sûrement endormi, car, quand il ouvrit à nouveau les yeux, Lost avait disparu. Il était allongé sur la banquette arrière, les chevilles désormais libres.

Il se leva péniblement. Son regard mis quelques instants à s'habituer à la pénombre de l'aurore mais ce qu'il vit lui coupa le souffle. Lost se tenait au bord du vide, derrière la barrière de sécurité d'un pont.

Il resta d'abord pétrifié. Comme hors de son corps.

Les bras de Lost étaient détruits, traversés par des dizaines de lignes sanglantes. Aucun de ses traits ne laissaient percevoir sa douleur, au contraire, il semblait apaisé, bien plus que quand Rio l'avait rencontré.

« Aide-moi, le supplia-t-il dans un murmure, je ne pourrais pas le faire seul... »

Il aurait aimé avoir le temps de lui parler, d'essayer de saisir ce qui l'avait poussé à en arriver là sans la moindre larme, pourtant, il savait pertinemment que ça aurait été inutile. La lueur de défi qui vivait dans ses yeux ne s'éteindrait plus jamais.

Alors, il fit ce qui lui sembla le plus simple : il sauta par-dessus la barrière et le poussa.

Comme au ralenti, son pied ripa contre la pierre.

Il rencontra une dernière fois le regard apaisé de Lost. Dans un flash, il aperçut le sommet de l'arbre, celui qui l'attendait depuis qu'il était né : le ciel...

Un dernier sourire s'imprima sur ses lèvres, il savait désormais que CMH n'aurait pas le loisir de le tuer. Il n'avait jamais songé à cette éventualité. Sauter à deux, poussé par la soif de vivre que la vie elle-même leur avait refusée.

S'il était bien certain d'une chose, c'est que rien n'était dû au hasard...

« Le paradoxe du syndrome de Stockholm : le syndrome de Stockholm décrit une situation, fondamentalement paradoxale, où les agressés vont développer des sentiments de sympathie, d'affection, voire d'amour, de fraternité, de grande compréhension vis-à-vis de leurs agresseurs. Il y a souvent adhésion à la cause des agresseurs. »

DEUXIÈME PRIX

 Liana BALOUP

4ème, Collège Porte du Médoc à Parempuyre

« Atteindre le sommet »

INCIPIT

Le garçon n'arrivait pas à comprendre ce qu'il se passait. Il n'y avait plus rien dans sa mémoire. Plus aucun souvenir. Plus aucun moyen de savoir ce qui lui arrivait. Il ne restait plus que ce rêve. Il n'arrivait même pas à se souvenir de son nom. Il essayait aussi de bouger sans aucun résultat. Et il sentait toujours ce poids sur sa poitrine. Cette situation n'avait aucun sens. Il avait tellement de questions sans réponses. Qui étaient ces six personnes ? Où est-ce qu'ils l'emmenaient ? Etc ... Le van roula longtemps avant de s'arrêter. Le garçon entendit les portes s'ouvrir. On venait le récupérer. Les six personnes ouvrirent la porte arrière du van et prirent le garçon. Quand on le souleva, le poids qu'il sentait s'intensifia avant de s'apaiser. En sortant, le garçon vit le ciel. Il faisait jour. Le soleil le forçait même à froncer les yeux. Les six personnes portaient toujours leurs masques et leurs paires de lunettes de protection. Le garçon fut transporté à l'intérieur d'un bâtiment. Une fois les portes d'entrée passées, il sentit qu'il y avait d'autres personnes, bien que personne ne parlait. On l'emmena dans un ascenseur puis dans une chambre. Il sentit un matelas sous son corps puis les six personnes le laissèrent seul. Personne ne lui avait parlé depuis son réveil. Personne n'avait essayé de le rassurer, de lui expliquer la situation. Rien. Ca lui donnait une plus grande impression de solitude. Il essaya alors de se rappeler. Il chercha partout dans sa mémoire. Il ne restait que le rêve. Son corps lui désobéissait également. Il ne pouvait rien faire. Il était coincé là avec ses pensées et ce poids qu'il sentait s'intensifier. Soudain, la porte s'ouvrit et une personne entra dans la pièce. Il vit un homme avec un masque, des lunettes de protection et une combinaison. L'homme l'ausculta et récupéra quelque chose dans la poche du garçon. Pendant ce temps-là, ce dernier essaya de toutes ses forces de parler, en vain. L'homme lui posa alors une perfusion, prit des notes et s'en alla. Après environ une heure, le garçon entendit la porte s'ouvrir. Deux personnes s'approchèrent alors du lit.

Elles étaient toutes les deux en combinaison et portaient toutes les deux un masque et des lunettes de protection. Il y avait une femme et l'homme qu'il avait vu auparavant. Le garçon s'aperçut alors que la femme pleurait. Elle dit alors :

« - C'est bien lui. C'est mon fils. Où est-ce que vous l'avez trouvé ?

–Il était chez vous, dit l'homme, C'est une des voisines qui nous a appelés. Elle l'a vu inconscient par la fenêtre et a alors forcé la porte pour aller le voir et nous appeler. Quand on lui a demandé de décrire ce qu'elle voyait, elle a décrit les symptômes de ...

–De cette maladie qu'on voit partout à la télé ?

–Oui ... C'est pour ça qu'on la mis en quarantaine. Nous avons également examiné votre voisine et elle va bien. Il ne l'a pas contaminé. Je suis désolé.

–Mais est-ce qu'il va se réveiller ?

–Et bien, pour l'instant nous savons qu'il peut nous voir. Peut être qu'il nous entend mais rien n'est sûr. Vous avez sûrement dû l'entendre à la télé mais, pour l'instant, nous ne connaissons rien de cette maladie. Nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'il se réveille.

–Je ... Est-ce qu'il se souvient de moi ?

–Je ne sais pas. Ca dépend des patients. Certains perdent la mémoire, et certains non. Si vous voulez, je peux vous laisser 5 minutes avec lui mais après, il faudra partir.

–Merci beaucoup ... dit la femme en pleurant encore plus. »

Le garçon savait qu'il l'avait déjà vu. Il comprenait pourquoi maintenant. Il avait sa mère devant lui. Même comme ça, il ne se souvenait de rien. Sa mère s'approcha du lit et dit : « Je suis là Tom. C'est maman. Ne t'en fais pas, ça va aller. Si tu m'entends, je veux que tu saches que je t'aime et, si tu vois une quelconque lumière blanche, ne va pas vers elle. Je t'aime. » Elle passa le reste du temps assise à regarder le garçon. La voir comme ça le rendait tellement triste, même si il ne se souvenait pas vraiment d'elle. Mais maintenant, il connaissait son prénom. Une fois le temps écoulé, le docteur entra dans la salle et demanda à la mère de Tom de s'en aller afin qu'il puisse se reposer. Tom s'endormit alors lentement, heureux de se sentir aimé, mais toujours avec cet immense poids.

Ce rêve. Il revint. Tom revit ce garçon en train de monter dans cet arbre sans fin. Le rêve s'arrêta avant que le garçon atteigne le sommet. Les yeux de Tom s'ouvrirent alors soudainement. Sa chambre était dans le noir. Il devait encore faire nuit mais c'était impossible pour lui de se rendormir. Il essaya de bouger sa main et sentit quelque chose de bizarre.

Il savait qu'il avait déjà senti ça auparavant. C'était comme... un frisson ? Il essaya alors encore une fois de bouger mais cette fois seulement son doigt. Ce dernier quitta alors la surface du matelas. Tom en eut les larmes aux yeux. Il était en train de retrouver sa mobilité ! Il continua ses efforts et vit sa main puis son bras tout entier se lever. Cette vague d'énergie se propagea dans tout son corps. La porte s'ouvrit quand il arriva à bouger la tête. Il vit alors le médecin entrer. Il s'approcha du lit, l'air stupéfait, et dit à Tom : « -Vous avez retrouvé votre mobilité ?! »

Tom essaya de répondre mais ce ne fut qu'un petit son qui sortit de sa bouche. Ses yeux s'écarrillèrent. Était-il en train de retrouver la voix également ? Le docteur dit alors : « N'essayez pas de parler. Laissez votre voix se reposer. Je vais vous poser des questions, ne répondez qu'en hochant la tête. Alors ... Est-ce que vous vous sentez bien ? »

Tom réfléchit à cette question et fut étonné de conclure qu'il se sentait plutôt bien. Ce poids qu'il sentait sur sa poitrine avait disparu et il sentait qu'il allait retrouver sa voix assez rapidement. Il ne lui resterait plus qu'à retrouver sa mémoire. Il hocha alors la tête pour dire oui. Le docteur lui posa quelques autres questions avant de lui dire qu'il partait chercher sa mère. Une fois que le docteur passa la porte, Tom arriva à prononcer un nom. « Claire ». Il réalisa alors que c'était le prénom de sa mère. Il trouva ensuite son nom de famille, puis se rappela de son âge, puis tous ses souvenirs lui revinrent : sa petite sœur, Anna, sa meilleure amie, Léo, et même son chat. Il pleurait de joie. Tous ses souvenirs lui étaient revenus ! Il avait tout retrouvé. Quand la porte de la chambre s'ouvrit, la mère de Tom courut pour le prendre dans ses bras. Il la regarda alors et lui dit :

« J'ai tout retrouvé maman ! J'ai retrouvé ma mémoire ! »

Claire se mit à pleurer encore plus et le serra encore plus fort dans ses bras. Elle lui demanda alors :

« -Est-ce que tu peux te lever ?

-Il vaut mieux qu'il attende un peu avant d'essayer, dit le médecin avant que Tom puisse répondre.

-D'accord. C'est pas grave, c'est parfait. J'ai retrouvé mon fils.

-Il va falloir que je lui fasse un test de toxines pour savoir si nous pouvons le sortir de quarantaine. Une fois qu'on aura reçu les résultats, si Tom est négatif aux toxines, je pourrais l'emmener passer un scanner pour voir si tout va bien.

-Très bien. Je t'aime, Tom. A tout à l'heure.

-A tout à l'heure maman, répondit Tom. »

Le docteur fit des prises de sang à Tom et emmena les échantillons au laboratoire. Il dit également que les résultats devraient être disponibles au bout d'une ou deux heures. Tom dormit pendant ces deux heures. Il faisait toujours le même rêve mais, il remarqua cette fois-ci qu'à chaque fois, le garçon arrivait à monter un peu plus haut que la fois précédente. Tom fut réveillé par le docteur qui ne portait plus aucune combinaison. Il comprit donc qu'il n'était plus contagieux. On le mit alors sur un fauteuil roulant afin de l'emmener jusqu'à la salle de scanner. Tom resta dans la salle de scanner 20 minutes, avant d'être ramené jusqu'à sa chambre. On lui dit alors que tout allait bien. Qu'il n'y avait plus aucun problème. En y pensant, il trouva tout cela assez bizarre. Comment était-ce possible qu'il ait guéri si soudainement et qu'il n'ait aucune séquelles ? Ca n'était pas possible, si ? Il chassa alors cette idée de sa tête et se réjouit d'être guéri. Le docteur annonça alors que Tom allait seulement devoir faire des tests puis rester à l'hôpital pendant deux jours, en observation. C'était trop beau pour être vrai ! Il allait parfaitement bien et pourrait sortir dans quelques jours ! C'était un miracle, comme aimait bien le dire le docteur. On annonça également à Tom que, comme il n'était plus contagieux, tous ses proches pourraient lui rendre visite, à condition qu'il dorme bien cette nuit. Il était fou de joie à l'idée de revoir sa sœur ainsi que sa meilleure amie ! Tom fit alors partir tout le monde et se mit au lit. Il refit le même rêve. Le garçon arriva à monter encore plus haut mais, avant qu'il arrive au sommet de l'arbre, Tom se réveilla. Il se réveilla vers 10 heures. Il resta sur son téléphone jusqu'à midi. Une fois qu'il fut midi, il mangea puis se prépara pour recevoir la visite de sa sœur, Anna, de sa meilleure amie, Léo, et de quelques camarades de classe. Anna arriva en premier. Elle prit Tom dans ses bras et se mit même à pleurer de joie. Ils discutèrent un peu et laissa la place à Léo et les camarades de classes de Tom. Ils restèrent là plus de deux heures. Ils racontaient à Tom les anecdotes du lycée, etc ... Ils partirent tous à 17h30, sauf Léo. Elle resta pendant les 30 minutes de visite restantes. Elle prit alors Tom dans ses bras et lui fit jurer de ne plus jamais lui faire aussi peur. Elle lui posa plusieurs questions du style « comment vas-tu ? » ; « comment tu te sens ? » etc ... Jusqu'à ce qu'elle lui pose cette question :

« - Et ... Tu te souviens de tout ?

–Euh ... Oui je crois.

–Même pour ton père ?

–Malheureusement, oui ... C'est la seule chose qui m'a rendu triste quand j'ai retrouvé ma mémoire... Me souvenir de la mort de mon père ... Dit-il.

–J'osais pas te le demander avant pour ne pas te faire remonter trop de souvenirs douloureux mais ... j'espère que ça va quand même ...

–Oui, ne t'en fais pas ... Je l'avais déjà assez bien assimilé avant de perdre la mémoire.

–Ok . Je voulais juste être sûre. Bon, je dois y aller. Mes parents m'attendent mais on se voit quand tu rentres chez toi.

–Bien sûr, je serais chez moi à partir de demain soir.

–Ok je passerais après-demain alors. Salut !

–Salut ! »

Et Léo partit. Il avait adoré toute cette journée mais, c'est vrai que Léo avait touché un point sensible. Retrouver la mémoire n'avait pas ramené que du bon chez Tom. Ça avait fait remonter toutes les choses négatives également. Mais, que tout remonte à la surface lui avait fait prendre conscience que sa vie était plus positive que négative et ça, ça le rendait heureux. Une fois qu'il avait mangé, il alla se coucher afin d'être prêt pour le jour de sa sortie. Il refit le même rêve. Cette fois, le garçon était presque arrivé en haut de l'arbre. Un soir de plus, et il pourra voir ce qui se cache au sommet. Le lendemain, il se réveilla assez tard. Il déjeuna et eut un dernier examen du docteur. Une fois les résultats de quelques prises de sangs et d'un scanner arrivés, Tom put se préparer à sortir, enfin. Il prépara son sac, rangea la chambre d'hôpital et attendit que sa mère vienne le chercher. Quand elle arriva, il dit au revoir et remercia le docteur et les infirmières qui s'étaient occupées de lui. Il monta alors dans la voiture de sa mère, vérifia qu'il n'avait rien oublié, et partit. Le trajet dura 1 heure 30. Une fois arrivé chez lui, il pleura de joie en rentrant dans sa chambre. Ça lui avait manqué. Il mangea pas trop tard et décida d'aller se coucher pour pouvoir se lever tôt le lendemain et pour voir Léo. Quand il s'endormit, le même rêve recommença. Le garçon grimpait, et grimpait, et grimpait. Ça ne s'arrêtait pas. Puis, soudain, Tom vit le sommet s'approcher, il y était presque. Mais, juste avant de toucher la dernière branche, qui lui aurait permis d'accéder à son but, le garçon tomba. Il tomba de l'arbre et ne put pas remonter. Jamais.

Tom Dumas mourut dans son sommeil juste après la visite de sa mère à l'hôpital. Voici la vérité. Tout ce qu'il s'était produit après ça (son réveil, son rétablissement, etc ...) a été imaginé par son esprit pour se rappeler. Pour se rappeler des bons moments, des mauvais moments, mais surtout, qu'il était aimé, et qu'il aimait en retour. Il n'a pas pu atteindre le sommet de l'arbre, mais il a su en tomber avec tous ses souvenirs et avec tout son amour.

TROISIÈME PRIX

 Emma DEFAYE MOONS

4ème, Collège de l'Estey à Saint Jean d'Illac

« Le remède »

INCIPIT

Une fois dans le véhicule, les silhouettes se rapprochèrent encore de sorte à l'examiner. Elles portaient toujours leurs masques sur le visage, et semblaient prendre sa température.

Liam s'efforça de se souvenir de ce qui s'était passé et où il se trouvait. Il était incapable de s'en rappeler, tout ce dont il se souvenait était ce drôle de rêve qu'il avait fait.

Le véhicule s'arrêta instantanément, la porte s'ouvrit et une lueur matinale le berça. On le transporta en dehors du véhicule, mais Liam ne pouvait ni bouger ni prononcer un mot, il était immobilisé et regardait simplement ce qui se passait.

Soudain il sentit une sensation désagréable sur son avant-bras.

« Une pique » pensa-t-il.

Il n'eut presque pas le temps d'y songer que ses paupières commençaient déjà à devenir lourdes et à se fermer, jusqu'à ce que le noir inonde son champ de vision.

Liam se trouvait dans une large pièce sophistiquée où de grands rideaux recouvraient les vitres, il regarda autour de lui en se redressant. Il aperçut toutes ses affaires posées sur une petite table se situant à côté du lit sur lequel il était allongé. Il ne savait pas comment il était arrivé ici, il se leva avec difficulté et se dirigea vers une grande baie-vitrée où il retira les rideaux. Dehors il n'apercevait que chaos et désespoir, des dizaines de personnes qui paraissaient extrêmement malades et parfois mortes. Il fut tétanisé et se décala immédiatement vers le centre de la chambre. Après avoir repris ses esprits, il s'assit sur son lit de chambre. Soudain, la porte s'ouvrit, un homme entra dans la pièce. Liam se tourna brusquement, il paniquait mais se retenait de le montrer. L'homme s'avança vers lui, posa sa main sur son épaule, et dit de façon ironique. « Ton voyage dans le passé s'est-il bien passé ? Comment te sens-tu ? Je m'appelle Éric. »

Liam le regarda avec de grands yeux, sans comprendre.

« En quelle année sommes-nous exactement ? »

« En 2020. Pourquoi ? Vous êtes censé le savoir puisqu'on vous a envoyé ici. » lança l'homme.

Pour Liam c'était impossible, il était né en 2062.

« C'est impossible ! » protesta Liam.

L'homme prit un air inquiet.

« Je vois...Venez avec moi, j'ai quelque chose à vous montrer. »

Il emmena Liam à l'extérieur, lui fit mettre une combinaison et un masque, comme celui des personnes qui se trouvaient avec lui dans le véhicule. Une porte automatique s'ouvrit après qu'Éric tapa un code que Liam n'eut pas le temps d'apercevoir. À l'extérieur, absolument tout était ravagé, les plantes, les arbres et les gens avaient l'air de se dégrader petit à petit. Tous étaient porteurs d'un virus appelé Diplorna, il anéantissait une personne en seulement trois semaines et aucun remède n'existait. Cela faisait six ans et demi que des scientifiques du monde entier cherchaient un vaccin.

« Ta venue parmi nous n'est pas un hasard, tu viens de 2084, et ton voyage est destiné pour notre époque actuelle, pour trouver un remède à ce virus qui ravage notre population depuis sept ans maintenant. Nous pensons que tu es la clé » avançait Éric.

Il partit, laissant Liam un instant seul avec ses pensées. Il était perdu, mais focalisé sur l'idée qu'il pouvait tous les sauver ou du moins les aider.

Après plusieurs minutes, Liam rentra à l'intérieur du bâtiment grâce à un garde du corps qui l'attendait. Ils rentrèrent, enlevèrent leurs combinaisons et Liam rejoignit Éric seul, dans une pièce que lui avait indiqué le garde. Une fois devant la pièce, Liam entendit Éric parler avec une femme. Ils disaient que s'il devait y avoir une opération, l'individu en question aurait de fortes chances de ne pas survivre... Mais Liam ne savait pas de qui ils parlaient et entra indifférent. En le voyant, Éric prit la parole.

« Tu revoilà, comme tu peux le deviner, la situation du virus est catastrophique, et nous aurions besoin de te faire de simples analyses, pour connaître ta capacité génétique. »

Liam ne comprenait pas, mais suivit Éric, en confiance.

Arrivé dans une salle de laboratoire Liam dut s'allonger sur un lit d'hôpital. La femme se munit d'outils qui n'étaient pas familiers à Liam et lui donnaient froid dans le dos. Une fois tous les tests finis, la femme se tourna vers Éric et fondit en larmes.

« Nous l'avons enfin trouvé ! C'est bien lui ! » s'exclama-t-elle.
Éric sauta de joie, et Liam fit enfin une connexion avec tout ce qu'il savait.
Et il finit par comprendre que c'était bien lui le remède. Mais que s'il
voulait sauver des vies, ce serait au péril de la sienne.

CATÉGORIE 3ÈME

PODIUM

- 1 Maïssa EL-HANTLAOUI NAJID
- 2 Romane VIGOUREUX
- 3 Raphaëlle BRISSE-DECLAUX



PREMIER PRIX

 *Maïssa EL-HANTLAOUI NAJID*
3ème, Collège Jean Jaurès à Cenon
« Autant en emporte le printemps »

INCIPIT

Finalement, ses paupières lourdes retombèrent sur ses yeux, il se laissa emporter par le silence. Il ne savait combien de temps cela allait durer. Puis, un soupir. Le sien ? Ses yeux s'ouvrirent et furent premièrement attirés par une fenêtre d'où la lumière étincelante émanait et emplissait la pièce de sa beauté. Un rideau se rabattait sur celle-ci. Un rideau blanc recouvert d'une fine couche de poussière qui s'envolait dans la chambre. Mais pas sa chambre. Une chambre d'hôpital. Le jeune garçon était allongé sur un lit inconnu qui empestait l'eau de javel. Une voix floue lui murmurait quelques mots qu'il ne comprit pas. En face de lui se tenait une jeune infirmière dont les cheveux roux et soyeux étaient attachés en queue de cheval et quelques mèches rebelles lui barraient le front. Elle lui sourit et s'en alla peu après avoir pris sa température. Darren retira le drap qui le recouvrait et se redressa, puis, il vint s'approcher de la fenêtre. Il ne recevrait pas de visite. Il le savait. Il n'avait aucun ami. Ses fines mains poussèrent la vitre pour observer la ville encore endormie en ce matin de printemps.

Comment en était-il arrivé là ? Il faut croire que la vie ne lui avait pas fait de cadeau. Sa dépression avait pris le dessus. La solitude l'avait traîné jusque-là, dans cette chambre. Le médecin lui avait laissé sur la table de chevet, une boîte de médicaments antidépresseurs dont il avait horreur. Le fait de n'avoir aucun ami l'avait-il transformé en un lycéen différent des autres ? Il ne rentrait pas dans le moule qu'avait façonné la société. Comment un jeune homme qui avait depuis peu la quinzaine, un jeune homme qui semblait "normal" à première vue, avait-il pu ingurgiter tant de somnifères que ses muscles ne lui obéissaient même plus ? Aussi avait-il espéré que la mort le prenne par la main et l'emmène pour son dernier voyage, mais celle-ci avait refusé.

Quelqu'un passa l'encadrement de la porte. Un garçon qui paraissait un peu plus âgé. Il était brun et son sourire illuminait la chambre morne d'un particulier éclat. Darren ne le connaissait pas, mais il lui parut familier. Comme s'il avait toujours été là, près de lui, d'une manière ou d'une autre. Il lui tendait la main ; pourquoi ? Le plus jeune accepta cette main sans broncher, un silence pesait entre les deux garçons, personne n'osait le briser, et personne ne le fit. La main de l'inconnu l'emmena à travers la pièce, lui fit passer la porte et l'entraîna dans les couloirs. Personne ne semblait se soucier d'eux.

Ils sortirent enfin de l'hôpital, l'air faisait frémir les cheveux des deux garçons et semblait chuchoter à leurs oreilles. Leurs pas résonnaient sur le sol, le ciment usé, les routes cabossées, ils les traversaient sans attention aucune. Près d'un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent devant un parc qui faisait l'angle de la rue. Il était entouré d'un portail en fer blanc surmonté d'une statuette de marbre représentant un ange aux ailes déployées. Main dans la main, ils avançaient entre les buissons et les arbres dont les branches formaient des arches. C'étaient des cerisiers qui fleurissaient en ce jour de printemps. Darren les adorait. Ses cheveux couleur soleil, ce soleil égoïste qui refusait de réchauffer la Terre, battaient par à-coups dans le vent. Quand ils furent assis, sur un banc de pierres grises parfaitement poncées, il repensa à son rêve comme si, paradoxalement, il revenait à la réalité. Alors, il ferma les yeux...

L'air était bon et chaud, il y avait un arbre, un cerisier majestueux dont les fleurs rose pâle brillaient particulièrement grâce aux gouttes de la rosée du matin. Dans cet arbre, il n'était pas seul, il y avait également un garçon, brun. Son prénom ? Il ne le connaissait pas. Qu'importe. Ils étaient deux dans cet arbre et ils apercevaient... Ils étaient maintenant à la cime, plus rien pour les empêcher de voir... Mais que faisaient-ils là ? Ce qu'il cherchait c'était... Darren pleurait, sur ses joues rosées coulaient des larmes, de joie. Il avait compris, voilà ce qu'il cherchait ! Comment avait-il pu ne pas le voir... ! Ce qu'il cherchait depuis tant de temps, ce pourquoi il avait tant pleuré, il avait perdu espoir. Il était là, lui, oui, lui. Ce qu'il cherchait depuis toujours c'était... Un ami...!

Puis, un clin d'œil, il rouvrit les yeux. Ils étaient deux, assis sur ce banc un garçon blond et... un garçon brun, son ami.

DEUXIEME PRIX

Romane VIGOUREUX

3ème, Collège Marguerite Duras à Libourne

« Le rêve significatif »

INCIPIT

Le jeune garçon était toujours assis. Il n'avait pas bougé depuis. Il voulut passer une main dans ses cheveux mais sa main resta le long de son corps.

« Que se passe-t-il ? Pourquoi je ne peux plus bouger le bras droit ? » voulut-il dire à voix haute mais ses lèvres restèrent immobiles.

Il tenta de se mettre debout. Impossible, ses jambes refusèrent de bouger. Il ne comprenait pas. Il avait pu se lever, et pourtant il était assis là, de nouveau paralysé. Son esprit était de nouveau prisonnier d'un corps complètement immobile. Seuls ses poumons se gonflaient et se dégonflaient au rythme de sa respiration. Son cerveau tournait à toute allure. Les pensées défilaient aussi vite que les voitures roulent sur les autoroutes. Il essayait de se souvenir de la fin du rêve. Il n'y parvenait pas. Ce rêve avait tellement d'importance pour lui que cela le laissa en proie à une grande frustration. Après un certain moment, les voitures sur l'autoroute freinèrent et les pensées ralentirent doucement. Sa respiration aussi.

Mais il comprit qu'il était à nouveau dans une pièce. Un salon, peut-être ?

Devant la fenêtre du salon, la femme était toujours en train d'observer le chêne. Ses cheveux ne s'agitaient plus. Signe que le vent n'était plus. Pourtant, l'arbre continuait de se balancer sur le trottoir comme s'il dansait. La femme était sans voix et elle resta sans bouger pour contempler cette scène. Mais l'arbre ralentissait doucement.

Les pensées du garçon ralentissaient encore un peu plus, comme si son cerveau s'éteignait doucement. Sa respiration diminuait tel un rallentando en musique. Il ne cherchait plus à comprendre ce qu'il lui arrivait. Il avait compris. Il l'attendait, sans peur, sans regret. Il était jeune certes, mais il était prêt.

Elle regarda cet arbre mystérieux qui dansait tout doucement sur le trottoir. Le téléphone qu'elle avait laissé sur la table sonna et elle sut. À deux heures du matin, ça ne pouvait qu'être ça. Elle courut pour décrocher, une lueur d'espoir dans les yeux.

« On ne sait jamais. Si ça se trouve, c'est une bonne nouvelle. » se dit-elle à elle-même pour se rassurer.

Mais lorsqu'elle entendit la voix indifférente, dure et sans délicatesse du médecin, elle voulut raccrocher. Elle avait compris. Elle n'avait pas besoin que cette voix la mortifie comme si cette situation était normale. Elle mit fin à la discussion rapidement. Des larmes coulaient à flot sur son visage.

« Ce n'était qu'un enfant ! Mon enfant ! » cria-t-elle d'une voix secouée de sanglots.

Elle alla à la fenêtre pour respirer l'air frais. Elle ne jeta aucun coup d'œil à l'arbre et son regard se perdit dans le vide. Elle repensa à ce que son fils lui avait dit deux soirs auparavant, avant de s'endormir. Cela faisait déjà une semaine qu'il faisait le même rêve chaque nuit. Dans ce rêve, un garçon escaladait un arbre immense, sans fin. Les branches étaient épaisses, noueuses, les feuilles larges comme des voiles. Il grimpait, lourd de fatigue, plein d'excitation. Car tout en haut de l'arbre, il le savait, il y avait ce qu'il cherchait depuis toujours. Et cette chose c'était... Elle se souvint qu'il avait hésité à le lui dire. Il avait pris une inspiration et du haut de ses treize ans, il avait achevé cette phase par des mots banals :

« Et cette chose c'était, le repos ».

Pourtant, ces mots apportaient un certain charme triste à ce rêve.

Lorsqu'il avait prononcé ces mots, elle comprit qu'il avait décidé de raconter son rêve à la troisième personne du singulier alors que c'était lui-même le garçon du rêve. Elle eut souvenance qu'elle n'avait pas cru son fils. Les enfants avaient toujours une imagination débordante. Elle s'était dit qu'il était juste fatigué de sa journée d'école. Elle l'avait donc laissé tranquille le reste de la soirée.

Mais à présent, elle comprenait ce qu'il avait voulu dire. Voilà ce qu'il cherchait depuis toujours. Depuis treize ans. Il était tourmenté, déçu par tout le monde. Il voulait juste que tout s'arrête. Il voulait juste se reposer. Le hululement d'une chouette la sortit de ses pensées. Elle releva la tête et ses yeux se posèrent sur l'arbre. Cet arbre, était apparu comme par magie sur le trottoir. Cet arbre devait avoir au minimum cinquante ans si on en croyait l'épaisseur du tronc. Cet arbre avait reflété la lumière de la lune comme un miroir. Cet arbre avait dansé au rythme du vent.

Cet arbre avait continué de se balancer alors que le vent n'était plus. Cet arbre avait ralenti son balancement, jusqu'à finir par s'arrêter.

Quelques mois plus tard, l'arbre était toujours dressé au milieu du trottoir. La femme s'arrêtait quelques fois devant la fenêtre pour le regarder. Elle avait constaté que le chêne n'était plus jamais agité par le vent. Il restait immobile, paralysé, même lors de fortes tempêtes. Désormais, l'arbre ne se balançait plus et il ne se balancerait plus jamais.

Les millions d'étoiles qui ornaient le ciel avaient laissé la place à un plafond sombre. Alors que le van venait de tourner au coin de la rue, le garçon tenta d'apercevoir l'arbre qui se balançait à côté de sa maison. Mais l'obscurité l'en empêcha. Il se rendit compte d'une chose. Cet arbre n'avait jamais été là auparavant. Il était apparu, comme par magie, en cette nuit si étrange. Le garçon ne se souvenait plus de ce qu'il avait fait au cours de la journée. Il se souvenait juste de ce rêve dans lequel un garçon escaladait un arbre immense, sans fin. Les branches étaient épaisses, noueuses, les feuilles larges comme des voiles. Il grimpait, lourd de fatigue, plein d'excitation. Car tout en haut de l'arbre, il le savait, il y avait ce qu'il cherchait depuis toujours. Et cette chose, c'était...

Il ne parvenait pas à se souvenir de la fin du rêve. Il avait l'impression que ce que cherchait le garçon dans le rêve était très important. Et cela le rongea de ne pas retrouver ce que c'était. Il avait la réponse sur le bout de la langue pourtant elle lui semblait si loin.

Ses pensées furent interrompues par la porte du van qui s'ouvrit. Il essaya de faire un geste. C'était peine perdue. Il ne put esquisser le moindre mouvement. Il tenta de dire quelque chose. Aucun mot, ni aucun son ne purent franchir ses lèvres. Les six personnes en combinaison blanche le sortirent de la voiture. Ils le posèrent sur un lit.

« Un lit ? Dehors ? » songea-t-il.

Il eut sa réponse au moment où deux personnes se mirent à faire rouler le lit.

« Ce n'est pas un lit, c'est un brancard ! » pensa-t-il, stupéfait. « Pourquoi suis-je dans un brancard ? »

Des sirènes lui déchirèrent les tympans. Il vit une ambulance s'arrêter devant un grand bâtiment dont les lumières étaient encore allumées.

« Étrange, des lumières allumées à cette heure tardive. » pensa-t-il. « Ce n'est pas n'importe quel bâtiment. C'est un hôpital ! Mais qu'est-ce que je fais dans un hôpital ? »

Il ne comprenait pas. Son cerveau tournait à mille à l'heure alors que le brancard franchissait la porte de l'hôpital. Une multitude de questions traversèrent son esprit. À tel point qu'il perdit le contrôle de ce dernier. Il laissait fuser les pensées, ne parvenant pas à les arrêter. Il se mit à paniquer. Il voulut hurler, crier, parler, chuchoter, murmurer ou simplement bouger les lèvres en silence. En vain. Il voulut s'enfuir, courir, marcher, se lever, bouger un bras, lever une main, plier un doigt ou simplement cligner des yeux. En vain. Ne pouvant rien faire, il finit par reprendre le flux des pensées qui le tourmentaient et il se calma. Il resta allongé, à fixer le plafond. Les six personnes l'emmenèrent dans une pièce. Les murs étaient d'un blanc si immaculé qu'ils reflétaient la lumière. Le garçon, ne pouvant cligner des yeux, éprouva une sensation de brûlure. Ses pupilles s'adaptèrent à la lumière et la douleur disparut. Puis, toutes les personnes quittèrent la pièce.

Après quelques minutes, il entendit des pas vifs et assurés qui se rapprochaient. La porte s'ouvrit en grinçant, signalant au jeune garçon qu'une personne venait d'entrer dans la pièce. Ne pouvant la voir, une légère inquiétude s'empara de lui. Il ne l'entendit pas s'approcher. Il sursauta presque lorsqu'un objet froid se posa sur son torse. Presque. Il était toujours paralysé. Il devina que cet objet était un stéthoscope. Et donc, il devina aussi que la personne qui se trouvait avec lui était un médecin. Ce dernier mit sa main au niveau du cou du garçon pour prendre directement son pouls. Mais il ne sentit rien, aucun battement de cœur. Son diagnostic était clair : le garçon était mort. Il recouvrit le corps du jeune avec un drap et sortit de la pièce. Une vague d'horreur et d'affolement envahit le jeune garçon.

« Je ne suis pas mort ! Je ne suis pas mort ! » répétait-il sans cesse dans sa tête.

Il devait bouger, là, maintenant, tout de suite. Il ne pouvait pas attendre. Il était vivant et le médecin le croyait mort. Il se concentra et essaya de se mouvoir. Ses orteils bougèrent un peu. Si peu, que le garçon crut qu'il avait halluciné. Mais non, ses orteils avaient bien bougé. Il fut fou de joie mais son visage resta impassible. Il s'imagina lever une jambe. Sa jambe se leva. Il s'imagina lever un bras. Son bras se leva. Il retira le drap qui recouvrait son visage. Il s'imagina assis dans le lit. Il se retrouva assis, le dos contre le mur. Il put cligner des yeux. Ces derniers étaient si secs qu'il dut pleurer pour les soulager. Ce ne fut pas très difficile : des larmes de soulagement coulaient sur son visage. Il resta quelques instants assis, à pleurer en silence. Les larmes finirent par se tarir. Il s'essuya les yeux et observa la pièce dans laquelle il se trouvait.

Murs blancs immaculés, fenêtre, lit simple, draps blancs. Il n'y avait rien de plus. Ce n'était qu'une simple chambre d'hôpital. Pourtant le garçon sentit qu'une atmosphère étrange régnait dans l'air. Il ne parvenait pas à savoir d'où cette sensation venait. Est-ce parce que les médecins l'avaient cru mort ? Peut-être. Une question tournait tellement en boucle dans sa tête qu'il finit par la murmurer.

« Pourquoi les médecins me croient mort ? »

Il ne parvint pas à trouver de réponse. Il regarda l'horloge qui ornait le mur en face du lit. Elle indiquait 17h20. Il avait dix minutes. Dix minutes pour trouver la morgue. Il ne savait pas pourquoi il devait s'y rendre mais il fallait qu'il le fasse. Il avait l'intuition que c'était très important et qu'il devait y être avant 17h30.

Il se leva. Ses jambes, restées trop longtemps immobiles, étaient tout engourdis. Il fit un pas après l'autre en se tenant au lit, comme un enfant qui apprendrait à marcher. Ses jambes tremblaient un peu. Il atteignit la porte et sortit de la chambre. Il se tint au mur pendant une vingtaine de pas puis, il marcha presque normalement. Son genou droit refusait de se plier et donc, il boitait. Il demanda à un médecin où se trouvait la morgue. Celui-ci le regarda, suspicieux. Il finit par lui indiquer. Le garçon le remercia, tenta un sourire qui ressemblait plus à une grimace. Les muscles de son visage étaient encore un peu raides. Puis, il s'empressa de disparaître du champ de vision du médecin.

Il trouva la morgue facilement. Elle était au rez-de-chaussée, tout au fond du couloir. Il entra dans celle-ci, mais il ne trouva personne. Cinq minutes passèrent, puis quinze, puis trente. Il s'était assis en attendant. En attendant quoi ? Il ne savait pas. Mais il savait qu'il devait patienter. Il resta donc assis, immobile, pendant longtemps. Très longtemps. Si longtemps qu'il avait perdu toute notion du temps.

Elle était assise, sur une chaise de la cuisine. Un téléphone, posé sur la table devant elle, n'affichait aucune nouvelle notification lorsqu'elle l'alluma. Cela faisait déjà trois heures qu'elle attendait. Elle prit sa tête entre ses mains. Son visage livide ne laissait transparaître aucune émotion. Elle essayait de contenir sa peur, sa tristesse, son désespoir. En vain. Cette femme était portée par l'amour inconditionnel qu'éprouve une mère pour son enfant. Sa détresse se lisait dans ses yeux bleus. Des yeux bleus, autrefois remplis de joie de vivre, n'étaient plus aussi lumineux. Ils étaient devenus ternes. Ils laissaient échapper quelques larmes qui pouvaient ressembler à de gouttes de pluie tombant dans l'eau ou sur la terre. Mais les gouttes se transformèrent peu à peu en ruisseau, puis en rivière et enfin, en fleuve.

« Pourquoi faut-il que cela... » dit-elle à voix haute.

Elle ne finit pas sa phrase. En relevant la tête, elle le remarqua. Elle se leva et se dirigea à la fenêtre du salon par laquelle la douce lumière de la lune miroitait. Elle l'ouvrit. L'air frais de cette nuit de printemps la fit frissonner mais elle l'ignora. Son regard était concentré sur cet être. Elle le regarda pendant cinq secondes avant de cligner des yeux plusieurs fois. Mais non, il se tenait bien là, dressé vers le ciel parsemé d'étoiles.

Non, elle ne rêvait pas – elle se pinça le bras pour vérifier. Il était grand et devait au moins avoir cinquante ans. Son feuillage et ses branches se balançaient lentement, bercés par le vent ; comme une mère qui berce son enfant. Son écorce brillait dans la nuit. La femme, intriguée, regarda plus attentivement. Elle resta stupéfaite. L'écorce de l'arbre reflétait la lumière de la pleine lune comme un miroir. Elle ne sut pas combien de temps elle le contempla. Mais elle resta longuement, appuyée sur le rebord de la fenêtre.

Ses cheveux, doucement secoués par le vent, encadraient son visage encore humide de larmes.

TROISIÈME PRIX

 *Raphaëlle BRISSE-DELCLAUX*

3ème, Collège Léonard Lenoir à Bordeaux

« Araña »

INCIPIT

Un ouvrage d'araignée fatiguée se balançait au rythme du van. Quelques notes de guitare résonnèrent aux oreilles du garçon.

Il imaginait la bête sur sa toile, un faucheur aux longues pattes fines revêtues de chaussures noires qui claquaient rapidement sur les mailles à en devenir floues, un abdomen paré d'or et de carmin qui roulait de droite à gauche et un multiple regard perçant souligné de charbon. Il l'imaginait danser de tout son petit corps, danser à la folie n'en déplaise à la fourmi jalouse de ne pas savoir rêver.

Les notes de guitare s'accrochèrent, plus pressantes. Castagnettes.

Douloureusement, le garçon cligna des paupières. Lentement, il remua un doigt après l'autre. Et fièrement, il se releva, aveuglé par tous ces projecteurs qui n'attendaient que lui. Il prit l'araignée par ses pattes et la fit tourner dans sa grande robe froufrouteuse, l'emmena dans un tourbillon de claquements secs sur les notes des guitares. Il tenait entre ses mains mille éventails écarlates qu'il déployait en repliant. Ils s'élevèrent.

Un garçon grimpa. Il faisait frapper ses paumes contre le tronc ou contre les branches pour les accompagner et lorsqu'il grattait les feuilles immenses des sons de maracas en sortaient. Il levait les yeux vers eux, il souriait et on lisait dans ses yeux la fièvre de les rejoindre.

Le garçon se souvint du rêve. Il se souvint qu'il était le garçon qui montait et celui qui était en haut et celui qui ne montait pas encore. Il se souvint que ceux qu'il cherchait étaient en haut de l'arbre.

Mais il ne voulut pas se souvenir et dansa encore.

Le van s'arrête.

Les hommes en combinaison descendent.

Pour l'autre garçon.

Que l'un d'entre eux écrase.

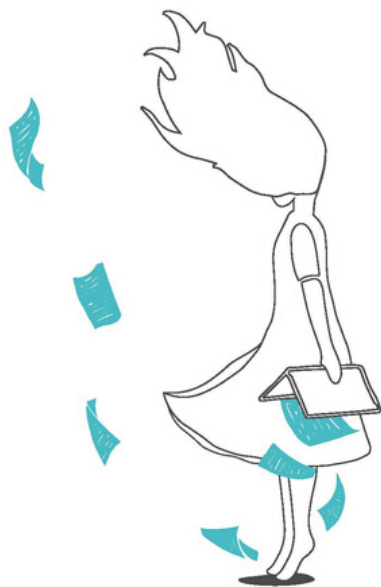
La toile d'argent se décroche.

Sans un regard pour lui.

Ou pour la pauvre araignée.

Par mégarde.

PRIX SPÉCIAUX



TOILE INACHEVÉE

 *Léonie FLEURY*

3ème, Collège Jean Jaurès à Cenon

« La cime de l'arbre »

INCIPIT

Pin-pon pin-pon fit le véhicule. Ce son. Le garçon l'avait déjà entendu. Trop souvent. Un hall. Le brancard. Un médecin criant « Marius Delacroix, quinze ans, il a fait des convulsions dans le camion, il est sous sédatifs ! » Une salle d'attente. Un monsieur assis. Paniqué. Un médecin parlant au monsieur. « Votre fils s'est mis à faire des convulsions, une équipe fait tout ce qu'elle peut pour identifier sa crise »

-Pas lui aussi ! Je vous en supplie ! Dieu m'a déjà pris ma femme ! Pas mon enfant !

Le médecin parlait toujours au monsieur. « Il semblerait que son cœur ait été rudement mis à l'épreuve cette dernière année. Avec les allers-retours à l'hôpital, tout ce stress par rapport à votre femme puis son décès, Marius a enduré beaucoup psychologiquement ; il n'est pas étonnant que son corps ait dit stop. Marius a fait une crise, que j'appelle crise de nerfs, et qui crée d'abord une paralysie puis des spasmes, des convulsions. Vous avez eu un très bon réflexe d'appeler les pompiers, je ne peux pas vous dire s'il aurait survécu autrement. Il va s'en remettre, il lui faudra quelques heures, voire quelques jours, mais il s'en remettra. » Le père remercia le médecin. « Vous pourrez aller le voir dans une ou deux heures, il est dans la chambre 54 ».

Puis le silence. Des infirmières passaient pour vérifier que tout était en ordre. Il les entendait. Il n'avait pas la force d'ouvrir les yeux. Il se sentait faible.

Le jeune homme se réveilla, le lendemain matin. Il était dans une chambre blanche, allongé dans un lit ; des perfusions collées à son bras reliaient des tuyaux à une machine à côté de lui. Peu à peu les événements lui revinrent en mémoire. Le rêve. L'arbre. Le garçon l'escaladant. La chose au sommet. La paralysie.

L'arbre. La chose au sommet. Les convulsions. L'arbre. Cet arbre... il l'avait déjà vu quelque part... ce garçon... Bizarrement il ne pouvait visualiser la chose au sommet de l'arbre, comme si tout son rêve lui était précisément resté en mémoire sauf cette chose...

Comme pour couper court à ses pensées, une dame d'apparence âgée, et aux yeux bleus apaisants, entra dans la chambre.

« Comment te sens-tu ? » dit la psychiatre.

-Bien

-Tu pourrais me dire comment tu t'appelles et quel âge tu as ?

-Marius, j'ai quinze ans.

-Tu te souviens de ce qui s'est passé avant que tu sois ici, Marius ?

-Mon corps ne répondait plus, j'étais comme paralysé... puis j'ai eu des spasmes... mais avant les spasmes... des hommes avec des masques en tenues blanches sont arrivés dans ma chambre... j'ai été kidnappé ?!

-Je vais faire rentrer ton père pour vous expliquer à tous les deux.

Le temps que la psychiatre aille chercher M. Delacroix, Marius commença à perdre patience.

« Marius, tu as fait une de crise de panique, liée aux événements de cette année passée. » La mâchoire de Marius se contracta. « Les événements passés ?! Vous parlez d'elle comme si ça ne vous faisait ni chaud ni froid, comme si vous étiez indifférente ! C'est ma mère dont il s'agit ! Elle s'est battue de toute ses forces contre ce foutu cancer ! Elle en est morte ! Moi ça ne me laisse pas indifférent ! »

-Fiston, calme-toi, dit Marc, le père de Marius ; il avait les cernes d'une personne qui a veillé des nuits entières.

- Et laisse moi terminer veux-tu ?, reprit la psychiatre. Cette crise était tellement forte qu'elle t'a fait imaginer ces hommes masqués. Ce que je vais te dire va sûrement te blesser mais tant que tu n'accepteras pas que ta mère soit partie, tu ne pourras pas avancer dans la vie. »

A présent, une grosse larme coulait sur la joue de Marius. « Elle était tellement vulnérable, si seulement j'avais pu faire quelque chose... »

- Tu n'y peux rien, c'est dur mais c'est la vie, Marius, il faut que tu combattes ces démons qui te hantent, à mes yeux c'est le seul moyen pour que tes crises s'arrêtent.

-Et si je n'en avais pas la force ?

-Tu es plus fort que tu ne le crois.

Dans l'après-midi, père et fils rentrèrent chez eux. Le trajet jusqu'à leur maison fut silencieux. Un silence désormais habituel, tous deux savaient qu'il était dû à l'absence de Lise Delacroix.

Un lundi soir, après les cours, décidant de suivre les conseils de la psychiatre, Marius décida de ranger l'Atelier ; une pièce sur la mezzanine, vestige de son enfance passée à peindre des journées entières avec sa mère dont il avait hérité le don de la peinture, et qui n'avait pas été ouvert depuis que Lise était décédée. Marius se dit qu'il était temps pour lui de mettre fin à la période de deuil et d'essayer d'avancer.

Lorsqu'il ouvrit la porte du bureau, le parfum de sa mère lui arriva droit aux narines et il fit un effort presque surhumain pour faire un pas de plus. Des toiles se tenaient sur des chevalets, des pinceaux reposaient sur tous les supports imaginables. Des peintures représentant des oiseaux, des plantes, des fleurs étaient exposées partout dans la pièce. Les rayons du soleil passaient à travers les fenêtres, donnant à l'Atelier un aspect magique, féérique. Marius eut les larmes aux yeux de voir ces œuvres d'art. Leurs œuvres d'art. Il revoyait sa mère illuminer chaque centimètre carré de la pièce. Le garçon parcourut les peintures des yeux et une le stoppa net. Une petite étiquette marquait œuvre inachevée. Plus grande que toutes les autres toiles... posée sur un chevalet... un tableau...et dessus...l'arbre. Immense. Sans fin. Tous ces détails, apparus dans son rêve, étaient présents. Les branches épaisses. Les feuilles larges. Le garçon escaladeur. Seulement, Marius eut beau s'approcher de plus près... rien ne trônait en haut de l'arbre. Pas de réponse.

Ému et frustré, Marius quitta l'Atelier se promettant de revenir lorsqu'il aurait trouvé la réponse.

Les semaines passèrent, Marius ne trouvait pas l'inspiration.

Il avait beau se creuser la tête, rien ne venait.

Puis, un jour, en cours de latin ; le cours qu'il appréciait le moins, le dernier cours de sa journée ; le professeur leur parla d'une reine nommée Elissa Didon, celle-ci avait fuit la Phénicie à la mort de son mari. Le mot « Phénicie » descendait d'un mot latin, que Marius ne se rappela pas, qui avait un lien direct avec le phœnix. Dès que le professeur eut prononcé ce mot, bien que toujours scotché à sa chaise, Marius était parti. Il s'était évadé sur son arbre, et n'avait eut d'yeux que pour ce majestueux oiseau, qu'il voyait désormais. Cet oiseau rouge. Beau. Censé « renaître de ses cendres » pour prendre un départ meilleur, s'envoler « de ses propres ailes ». C'était absurde, évidemment, le phœnix volait de ses propres ailes, mais Marius, voyait cela à double sens.

Quand la sonnerie retentit, le jeune garçon fut le premier à sortir, il courut, ouvrit le portail de son jardin à toute vitesse, ouvrit la porte d'entrée, balança son sac, monta les marches des escaliers, trois par trois, et arriva enfin dans l'Atelier. Il ne perdit pas de temps mais veilla à s'appliquer.

Une heure et demi, plus tard le plus beau des phœnix était perché en haut de l'arbre. Ses deux immenses ailes étaient déployées, son visage était tourné haut vers le ciel.

L'oiseau mythique était prêt à prendre son envol, prêt à aller de l'avant, tout comme Marius.

CATASTROPHES

 Anarose DUCLOS

6ème, Collège Eugene Atget à Libourne

« Un monde meilleur »

Ville de Pripiat, 26 avril, Ukraine. Il marche dans la rue. Tout le monde autour de lui avait une expression de tous les jours, comme si c'était un samedi comme les autres. Mais lui, il savait que quelque chose se préparait un événement horrible. Comment le savait-il ? Vous croirez sûrement qu'il se prend pour quelqu'un qu'il n'est pas, mais c'est faux. Par exemple, la veille de la mort de sa grande-tante, il avait rêvé qu'il était recueilli sur sa tombe, un bouquet de roses séchées à la main. D'autres exemples existent, mais la liste est trop longue. Tout pour vous dire : il fait des rêves prémonitoires. Et celui qu'il a fait cette nuit était bien plus violent que les autres. Cela dépassait ses pires cauchemars. Pourtant, il avait le sentiment que cela se reproduirait. C'est pourquoi il prit une décision : attendre. Faire ses affaires et patienter. Guetter jusqu'à ce qu'éventuellement son univers s'écroule et que sa santé se dégrade à cause de la bêtise qu'est l'être humain.

Au loin il voyait la tour. Celle qui fournit l'électricité, l'énergie. Mais derrière chaque bonne chose se trouve aussi une mauvaise. La maladie, la guerre et la pauvreté ; la spécialité de l'humain. Il prit une grande inspiration et continua de regarder l'horizon. Cinq heures avant l'explosion. Le garçon voit le ciel se teindre en rouge orangé. « Comme le sang », pensait-il. Il se disait qu'il avait de la chance d'être venu au monde, mais que toutes les belles choses avaient une fin. « Tu es beau mon petit, tu réussiras ta vie, mais mon petit, il t'arrivera des choses qui ne sont pas très jolies, mais ce n'est pas grave mon petit, car la vie, c'est comme un grand feu d'artifice. ».

Puis le temps a filé. Quelques jours, seulement. Mais pour le garçon, c'était passé comme une éternité.

« Les infectés n'ont pas le droit de sortir de chez eux de sept heures jusqu'à vingt-deux heures. Les infectés devront porter une clochette autour de leur cou pour se différencier des autres. Les infectés n'ont accès à aucun commerce, quel qu'il soit. Les infectés n'ont pas le droit de dépasser les frontières de Pripiat, pendant que les rescapés seront évacués à Moscou. Les infectés n'ont pas accès aux médicaments, à la nourriture ou à tous les autres besoins vitaux. Les infectés n'auront par ailleurs, aucun accès non plus aux choses non-vitales comme les moyens de communication. La ville de Pripiat sera à l'abandon, mais malgré tout, tous les biens interdits seront retirés. Quant au couvre-feu, les sentinelles monteront la garde afin qu'il soit respecté. Un véhicule viendra vous chercher d'ici les prochains jours. Si d'ici là, vous mourrez, nous n'en tiendrons pas compte et ne préviendrons personne ». Ces paroles étaient inscrites sur un panneau à l'entrée de la ville. Le garçon avait été irradié. Malgré son rêve prémonitoire, il était resté planté là, paralysé. Ses jambes refusaient de bouger d'un millimètre. Tout s'était passé très vite : une explosion, des gens horrifiés, puis plus rien. Sauf la maladie qui se répandait et prenait place dans le corps de pauvres gens innocents. Le garçon en faisait partie. Depuis, lui et quelques autres qu'on appelait « les infectés » étaient condamnés à rester dans la ville, mourants, à attendre qu'on vienne les chercher. Enfin, c'est ce qu'ils croyaient. La ville était à l'abandon, pourtant, la nature semblait reprendre ses droits. Les personnes irradiées se nourrissaient des animaux errants, puis attrapaient leurs maladies et beaucoup d'eux en succombaient. A cause du couvre-feu, le garçon et ses semblables ne pouvaient sortir avant la nuit. La lumière du jour lui manquait et il avait l'impression d'être devenu une créature nocturne. Malgré tout, la beauté de la nature en pleine nuit lui faisait pousser à chaque fois un soupir de ravissement. Cela faisait plusieurs jours qu'ils étaient enfermés, mais personne ne venait les chercher. Ils se demandaient s'ils survivraient. Des sentinelles gardaient les frontières de la ville. Quiconque s'y risquait était sûr de mourir. Ils n'avaient pas le droit de sortir avant que l'on vienne les chercher, Seulement, ce moment semblait lointain.

Le garçon était assez résistant malgré son jeune âge. Bien qu'il sût que son heure viendrait. Les survivants étaient haineux et se comportaient comme des hyènes affamées. Même si certains étaient plus solidaires et gentils avec le garçon. Mais souvent c'était eux qui mourraient les premiers. Au bout d'un moment, le garçon ne comptait même plus les minutes, les heures, les jours et peut-être même les mois qui passaient lors de cette tuerie.

Le peu de rescapés survivait en buvant les eaux de pluies dans les flaques. Ils avaient également réussi à dénicher des bidons d'eau ; ils étaient certainement contaminés, mais ça leur était égal. Les ressources s'épuisaient et les survivants avaient perdu les derniers vestiges d'humanité qui leur restait. Ils se déplaçaient à quatre pattes en aboyant. De plus, la maladie les affaiblissait chaque jour. Leurs corps se paralysaient petit-à-petit et se couvraient de tâches. Le garçon, qui avait, contrairement à d'autres, gardé toute sa tête se disait que sa ville chérie s'éteignait et se taisait à mesure que les gens se changeaient en pierres. C'était comme si l'histoire de Pompéi se répétait. Personne ne venait les chercher.

Peu de temps plus tard, le garçon était l'unique survivant. Il se sentait terriblement seul. S'il avait pu il aurait sangloté jusqu'à n'en plus pouvoir, mais il n'en avait pas la capacité à cause de la maladie qui l'obligeait à rester au lit ; paralysé. Il passait ses journées à ne rien faire , inerte et triste dans sa chambre. Sans sa famille, car le gouvernement la lui avait arrachée pour l'emmener à Moscou. Le temps semblait rallongé. Seulement, le garçon savait une chose : son heure n'allait pas tarder à sonner. Il n'avait plus eu de rêves prémonitoires depuis longtemps, plus de sentiment et ni même de larmes pour pleurer. Mais ce soir-là, il parvint tout de même à s'endormir.

INCIPIT

Noir. Après ces événements, le garçon ne se souvenait plus bien de ce qui s'était passé. Mais seul un détail lui était resté en tête : il n'était jamais rentré, il n'avait jamais retrouvé sa famille, ni ses amis, ni sa vie d'avant. En revanche, il savait que son dernier rêve prémonitoire s'était réalisé. *« Cet arbre est grand mais cela ne suffira pas pour te faire flancher. Tu es petit mais ça ne te fera pas flancher. Car au fond de toi tu es puissant et tes flancs ne céderont pas. Tu es fugace, malade, jeune, mais ça ne te fera pas flancher. Mais tout là-haut, peut-être que le monde sera meilleur. »*

FIN DE PARTIE

 Jules PEREIRA

*5ème, Collège François Mitterrand à Créon
« Kidnapping »*

INCIPIT

Le van s'arrêta. On l'emmena dans un bâtiment en pierre, peut-être un château. Il y avait deux tours avec quelque arbres.

Soudain, il se souvint. Il se vit en haut de l'arbre, il voyait deux personnes dans une rue. Quand il rouvrit les yeux, il était dans un pièce entourée de barreaux. Il faisait sombre. Il essaya de bouger, mais n'eut pas plus de succès que dans la chambre. Il devait y avoir une fenêtre car il y avait un courant d'air frais.

Quelques minutes plus tard, le garçon entendit deux personnes qui discutaient. Il les entendit parler de lui. Elles disaient qu'ils avaient encore besoin de lui et qu'il représentait un danger pour eux. Il essaya de bouger sa main et réussit. Il essaya donc de se lever mais ne réussit qu'à se faire mal.

Le gardien s'approcha, sortit un comprimé d'une boîte avec de petites écritures. Il l'approcha de la bouche du garçon et lui fit avaler. Le garçon sentit à nouveau cette douleur. Puis ce fut le flou. Le monde autour de lui était brumeux. Les sons lui parvenaient dans une grande distorsion. Il avait l'impression de tomber dans un trou sans fond. Le plus dur c'était la douleur, il avait mal à la tête. Il avait l'impression qu'on lui compressait le crâne. Il ne pouvait pas bouger. Il était allongé sur quelque chose de dur, qui lui faisait mal. Il essaya de formuler les trois seuls mots qui lui vinrent à l'esprit « à l'aide » mais ne réussit qu'à formuler un léger : « Grhaa ». Chaque seconde la douleur était un peu plus forte. S'il avait pu crier à l'aide il l'aurait sûrement déjà fait.

Puis soudain, plus de douleur. L'étau qui lui comprimait la tête se relâcha d'un coup. Ses idées furent un peu plus claires. Le voile fut remplacé par une éblouissante lumière. Il ne pouvait toujours pas bouger mais au moins il n'était plus dans un monde trouble. À sa droite, il entendit une voix d'homme dire : « il est réveillé ». S'il avait pu sursauter, il l'aurait sûrement fait. Il avait le souffle court, mais au moins, la douleur avait disparu.

Mais il ne se sentait pas mieux pour autant, la fatigue l'écrasait. Cependant, il ne pouvait pas fermer ses paupières, c'est à peine s'il pouvait respirer. Il avait les oreilles qui bourdonnaient, il devait se concentrer pour entendre des bribes de conversation.

Il n'entendit rien qui pourrait l'aider à sortir ou simplement lui expliquer ce qu'il faisait là. Lui en tout cas il n'en avait pas la moindre idée. Il se demanda pourquoi il pouvait représenté un danger pour eux. Peut être que cela avait un rapport avec l'arbre. Le souvenir qu'il avait eu en haut de l'arbre avait peut être un lien avec ces personnes. Il se mit à réfléchir. Il se souvint d'un moment où il y avait un homme, le même que celui qui l'avait emmené dans le van. Il ne savait pas qui était la deuxième personne à côté. De toute façon, cela ne servirait pas à grand-chose car il ne pouvait rien faire, mais au moins cela faisait passer le temps.

Il se demanda depuis combien de temps il était là. Cela devait faire au moins trois heures. Soudain une alarme retentit et cela le sortit de la réflexion dans laquelle il était plongé. Un homme plutôt vieux s'approcha, sortit le même comprimé que tout à l'heure. Il l'approcha de sa bouche, le garçon fit mine de l'avalier mais le cracha sur le garde qui le reçu dans l'œil et poussa un cri de douleur. Cela laissa le temps au garçon de glisser du lit et de commencer à se lever. Il entendit des pas qui se rapprochaient rapidement. Un adolescent déboula dans la pièce comme un bombe, poussa l'homme avec son épaule. L'adolescent souleva le garçon et partit en courant avec lui. Ils parcoururent les couloirs du bâtiment.

Le garçon le posa à terre, et lui dit : « Comment as-tu pu te fourrer dans ce pétrin ? » Le garçon se leva, il regarda l'inconnu de plus près. Il le reconnut, c'était son meilleur ami. Comment avait-il pu le retrouver. Le garçon lui posa la question. L'adolescent répondit : « Je les ai vus t'emmener, alors je les ai suivis » Il ajouta : « Ne traînons pas, il ne faut pas qu'ils nous attrapent ». Les deux amis repartirent. Ils arrachèrent un plan accroché au mur. Ce qui leur permis d'éviter de tourner en rond dans le grand édifice en pierre.

L'alarme continuait de retentir en illuminant en rouge les longs passages du bâtiment. Même avec le plan, il était difficile de se repérer dans ce dédale de longs couloirs. Au bout d'un moment, ils décidèrent de s'arrêter pour faire une courte pause. Ils entendirent des bruits de pas précipités. Les deux amis durent courir encore plus rapidement pour ne pas être rattrapés par les gardes. Ils avaient tous les deux des crampes, ce qui compliquait la course. Les bruits de pas se rapprochaient de plus en plus, les garçon durent se cacher.

Ils sautèrent dans la cage d'ascenseur. Ils Refermèrent les portes et appuyèrent sur le bouton pour redescendre au rez-de-chaussée. Les portes furent bloquées par des mains qui empêchaient la cage de se fermer. D'un coup de pied, le garçon dégagea les mains de la porte qui put se refermer.

Les deux adolescents sentirent l'ascenseur descendre. Il paraissait plutôt ancien vu son état. Sur les murs, la peinture s'effritait et le plancher grinçait sous leurs pas. L'ascenseur s'arrêta d'un coup sec qui les fit vaciller. La porte métallique s'ouvrit dans un léger grincement, leurs poursuivants couraient à se rompre le cou dans les escaliers. Ils ne tarderaient pas à les rattraper, si les deux adolescents ne partaient pas le plus vite possible. Malheureusement ils avaient perdu la carte pas le temps de la chercher, et tous deux repartirent de plus belle vers le chemin qui leur parut le mieux. Il y avait très peu de fenêtres, quand ils regardaient par l'une d'elle ils voyaient le soleil décliner à vue d'œil. Dans quelques minutes il ferait nuit. Comment font les gardiens pour ne pas se perdre se demandèrent les garçons. Ils essayèrent de sortir pas l'une des fenêtres mais elle était verrouillée. Soudain, comme arrivée de nulle part, une porte dissimulée s'ouvrit, deux gardes en sortirent et les saisirent.

GAME OVER...

Les huit lettres s'affichèrent en rouge sur l'écran. Il venait de perdre, alors déçu, il éteignit sa console.console.et rangeai ma manette...

LE VIOLON

 Juliette GRILLOT

3ème, Collège Alfred Mauguin à Gradignan

« Jouer avec le temps »

Il était là, à seulement quelques centimètres de sa main. Il ne lui suffisait plus que d'un instant, un mouvement infime de sa part, afin de s'en emparer et jouer. Une bourrasque de vent le fit néanmoins perdre l'équilibre et chuter dans les tréfonds de l'Enfer...

INCIPIT

Avec le paysage qui s'effaçait derrière lui, s'envolaient à nouveau ses sens et sa présence, afin de rejoindre l'univers imaginaire.

Lorsqu'il se réveilla pour la seconde fois, il était assis au milieu d'une pièce vide, les mains enchaînées derrière son dos. Face à lui se tenait une femme vêtue d'un simple débardeur noir et d'un pantalon. Son visage restait neutre, sans émotion. Sa tête rasée laissait entrevoir le début d'un tatouage qui se prolongeait le long de sa joue.

- Tu en as mis du temps. »

La voix de l'inconnue le fit sursauter. Il n'était sûr de rien, mais ce ton grave lui disait quelque chose. Il fouilla dans sa mémoire à la recherche d'un indice, sans parvenir à mettre le doigt sur son identité. Maintenant qu'il y réfléchissait, les traits et la rondeur de son visage lui rappelaient quelqu'un. Qui pouvait-elle bien être ?

- Écoute petit, je ne suis ni ton bourreau, ni ton ennemie. »

Un frisson le parcourut. Il restait méfiant.

- Je lis la peur dans ton regard. Fais-moi confiance, je ne te ferai aucun mal. »

Il ferma les yeux et déglutit. La femme avança vers lui. Elle n'était plus qu'à quelques centimètres de son torse. Sa main appuya légèrement au niveau de son épaule droite, l'obligeant à reculer sur la chaise. Sa respiration s'accéléra, se calquant sur le rythme effréné des battements de son cœur, tandis que des gouttes de sueur apparaissaient à ses tempes.

- Aucun mal. Ni à toi, ni à ta petite sœur. À une condition. »

Il releva les yeux et croisa son regard enflammé.

Il sentit qu'une infime erreur de sa part le condamnerait à perdre sa liberté. Il n'avait pas le droit de faire un pas de travers. Tout ne tenait qu'à un fil. Que ces individus s'en prennent à lui et laissent sa famille en dehors de tout ça ! Il était prêt à accepter n'importe quoi, tant que sa sœur restait en sécurité là où elle était.

- Que voulez-vous ? demanda-t-il, les lèvres tremblantes.

- J'ai cru que tu avais perdu ta langue, répondit la femme d'un air moqueur. On aurait été bien embêtés. Devoir récupérer la petite Sonia dans sa chambre...

- Que voulez-vous ?

- Ce que nous voulons ? Pas grand-chose en réalité. »

Lui, ce dont il avait envie, c'était de cracher sur son interlocutrice afin qu'elle arrête de tourner autour du pot. Cependant, il calma ses pulsions en inspirant à plein poumons.

- Oh, mais je vois que le pauvre chou perd patience ! Tu sais, si tu as besoin de papa ou de doudou, nous pouvons toujours te les livrer sous forme de...

- Que voulez-vous ?!

- Calme, j'y viens. »

Il sentit son hésitation lorsqu'elle traversa la pièce de long en large. Peut-être cherchait-elle ses mots, ou souhaitait-elle juste le voir sortir de ses gonds. La seconde éventualité lui parut plus plausible, alors il prit l'initiative de ne pas la satisfaire et de garder la tête sur ses épaules. Il n'était pas en posture de négocier.

- Parle-moi de tout ce que tu sais à propos de cet arbre. Sans oublier. Et je te laisserai partir. Si je m'aperçois que tu mens, ou que tu omets un détail, je me ferai le plaisir de remettre la douce et fragile Sonia à l'hôpital. N'est-ce pas un sort si cruel pour une jeune fille de retourner dans ce lieu gorgé de souvenirs ? N'est-ce pas trop sot de prendre le risque qu'elle n'en revienne pas ? Tu en penses quoi toi, de voir ta chère sœur souffrir une énième fois en chambre, à pleurer toutes les larmes de son corps, à hurler à la mort, à supplier qu'on vienne la chercher ?

- Taisez-vous, ordonna-t-il dans un souffle.

- Que je me taise ? Qui es-tu pour me parler sur ce ton ? Ah oui, pardon, j'oubliais. Voleur des campagnes, musicien accompli. Le jeune Paco, seize ans à peine, recherché pour infidélité par un gang quelque peu sanguinaire. Il avait fui, fui sa destinée, fui sa vie. À la recherche de quoi déjà ? De sa liberté et de sa sœur. Que dirait pauvre maman en apprenant que son poussin chéri a fait de grosses bêtises ? Ah c'est vrai, elle ne pourra rien dire. Vu qu'elle est morte. J'ai néanmoins l'impression que...

- J'accepte le deal, la culpa-t-il.

- Tu n'avais pas vraiment le choix de toute manière. »

Elle arpenta à nouveau la pièce, rasant les murs noircis, tout en gardant un œil rivé sur lui. Il était piégé, et elle le savait. Cet arbre si anodin au premier abord, cachait le trésor qu'il rêvait d'obtenir depuis des années. Chaque nuit durant son sommeil, il obtenait des indices quant à sa localisation, ses secrets, son histoire. Au début, il ne travaillait pas pour lui-même. Il avait commencé à chercher dans l'intérêt d'un groupe rencontré par hasard. Puis, au fur et à mesure que les mois passaient, il avait compris que cet arbre, ce simple chêne, ne devait en aucun cas être gravi par des personnes malintentionnées. Car ce qu'il gardait en son sein était un objet magique, fantastique... et dangereux.

- Tu parles ou tu rêvasses ? »

Entre de bonnes mains, la lumière se ferait sur le monde. À contrario, les ténèbres dévasteraient la vie, et transcenderaient la mort elle-même. Il n'avait pas le choix. Prendre des risques était inévitable.

- Je parle.

- Eh bien je suis tout ouïe.

- Cet arbre, ou plutôt ce chêne, n'est pas loin de la fenêtre de ma chambre. Vous savez, le lieu où vos collègues m'ont capturé. Il trône près du trottoir, balance ses feuilles au gré du vent comme n'importe quel arbre peut le faire. Il leur ressemble en tout point. Cependant, il est différent d'eux en tout point.

- C'est-à-dire ?

- Il est magique. Enfin..., hésita-t-il, pas lui directement. Disons que grâce à lui, on serait capable de gouverner le monde. De modifier le destin en revenant fouiller dans le passé des gens. Avec les bonnes hauteurs, avec les bonnes notes, on pourrait guider le temps. Ou le détruire, tout simplement.

- Si ce n'est pas l'arbre, qu'est-ce donc ? »

Le violon. C'était le violon. Placé à la cime du chêne, camouflé par les feuillages et les branches, à plus de trente mètres de haut. Il rêvait de détenir un tel instrument dans ses bras. De pouvoir en jouer, faire vibrer les notes en son cœur, ressentir à nouveau ce souffle qui le traversait de la tête aux pieds, le rendait heureux, vivant. Il n'avait plus rien à la maison qui pouvait lui rendre cette aspiration. Juste un modeste trombone posé sur une commode. Il avait tout perdu, tout vendu, pour aider son père à payer les frais d'hospitalisation. Il en était même allé à rejoindre ce groupe, ce gang de fous, de psychopathes, qui ne voulaient qu'une chose : pouvoir contrôler le temps.

- Je suis certaine que ta sœur serait ravie d'être abandonnée par son seul soutien. Il ne suffit que d'un mot Paco.
- Je... Je ne sais pas. Mes recherches sont restées vaines sur cette partie-là.
- Tu mens ! hurla-t-elle. Et je déteste les menteurs, cracha-t-elle.
- J'ai décodé tous les indices que l'on m'a donné. Tous, sauf un.
- Lequel ?
- Viens à moi, ose jouer, et tu l'auras. »

Cette phrase, cette prophétie, il l'avait décortiquée de tous les côtés pendant plusieurs semaines. Dix mots, qui paraissaient simples, mais ne l'étaient pas. La réponse lui était venue quelques heures plus tôt, juste avant qu'il ne soit arraché de son rêve par ses kidnappeurs.

- Viens à moi, ose me jouer, et tu l'auras, répéta son interlocutrice.
- C'est ce que j'ai dit.
- Nul besoin de me le rappeler, crétin !
- Je peux partir ?
- C'est une question ? le défia-t-elle
- Puis-je partir ? »

Sans rouvrir la bouche, elle s'approcha de sa chaise et sortit une petite clé de sa poche. D'un geste sûr, elle brisa les chaînes qui tombèrent lourdement sur le sol. Les bras endoloris, Paco se leva doucement et sortit. La lumière du soleil lui piqua les yeux. La chaleur extérieure lui fit tourner la tête.

Il ne se sentait pas bien. Il était perdu. Il avait faim, soif et sommeil.

Autour de lui des maisons, une large route, des magasins. Et une fontaine. La gorge sèche, il s'approcha de cette dernière, se pencha au-dessus de l'eau, et avala le précieux liquide.

Il se redressa, reprit conscience de son corps, de ses doigts tremblants, de ses jambes épuisées, de ses poumons essoufflés et de son cœur battant la chamade. L'impression d'avoir été suivi le prit de court.

Sans prévenir, un coup l'atteint à la nuque. Il tomba la tête la première sur les pavés.

Sans avertissement, il plongea dans le noir.

Paco ne se réveilla pas de cette ultime chute. Il ne revit pas sa sœur, n'eut pas à aider son père, ni à déposer une fleur sur la tombe de sa mère.

Il avait voué son existence à chercher des réponses qu'il avait obtenues après maints essais. Cependant, il ne s'était pas lié aux bonnes personnes. Et pour lui, tout était terminé.

Quant au reste du monde, c'en était aussi fini.

Car ils avaient compris.

Ils avaient joué.

Et ils avaient gagné.

ESPIONS

 Manon COLLIN

6ème, Collège Jean Jaurès à Cenon

« La mission secrète »

INCIPIT

Il entendit deux personnes qui parlaient, le conducteur et son passager mais il n'arrivait pas à les distinguer comme s'il avait un voile sur les yeux.

Il essaya de comprendre ce que les personnes se disaient, il entendit un nom qui lui parut familier, un certain Mr CHUKS qui était apparemment un agent secret. Il l'avait lu dans un journal.

Tout à coup, le véhicule s'arrêta. Il n'avait pas roulé longtemps.

Les deux personnes sortirent du véhicule et le transportèrent dans un bâtiment où les fenêtres étaient blindées. La porte commença à s'ouvrir, on les fit entrer et la porte claqua. Le claquement de cette porte résonna dans sa tête.

Ils arrivèrent dans une salle où il y avait un bureau, des livres, une chaise, des étagères et quelqu'un qui attendait debout, de dos devant un bureau, dans cette pièce sombre.

Une des personnes qui l'amena vers cet homme prononça le nom de CHUKS. L'homme qui attendait se retourna brusquement et lui dit « Bonjour jeune homme ». Enfin il put voir le visage de ce fameux CHUKS.

Il lui demanda de s'asseoir sur la chaise qui se trouvait devant le bureau et lui parla d'une mission qu'il devait faire.

Il s'agissait de l'aider à voler le plus gros et beau diamant du musée qui était deux rues après le bâtiment.

Il n'avait que trois semaines pour le faire. Il lui demanda de garder le secret sur cette mission.

« Mais pourquoi m'a-t-il choisi ? » pensa-t-il.

Il lui mit un micro sur l'oreille et lui confia des gadgets comme un rouge à lèvres laser, un sac à dos parachute et une bombe pailletée pour mettre dans les yeux. Il lui expliqua la mission et la raison pour laquelle il devait la faire.

Il sortit de la pièce avec les deux personnes qui le transportèrent dans une voiture où il lui revenait le bruit du claquement de la porte du bâtiment et le ramenèrent à la maison.

Il comprit que ces personnes étaient en combinaison blanche et portaient un masque et des lunettes de protection pour ne pas être reconnues car c'étaient aussi des agents secrets.

Il était tout excité à l'idée de faire partie de cette mission. Arrivé à la maison, il s'endormit aussitôt.

Au petit matin, il essayait de trouver une stratégie pour voler ce diamant.

Il était devenu un agent secret comme il l'avait toujours rêvé !

Mr CHUKS lui avait expliqué qu'on avait fait appel à lui car il pouvait se faufiler partout comme son grand-père le faisait. Et oui, son grand-père était agent secret. Il l'avait toujours voulu lui ressembler. Cette fois-ci, c'était sa chance.

Il devait aider Mr CHUKS à voler le diamant qui lui avait appartenu pendant la guerre. Il lui avait montré sa photo et lui avait expliqué où il se situait dans le musée.

Sa mission était de rentrer dans le musée et de prendre plein de photos qui montreraient la pièce, les objets et surtout les caméras car le jour du vol, il serait avec Mr. CHUKS pour l'aider.

Il prit l'appareil photo de son père et alla au musée. Il prit des photos en se faufilant derrière des statues, des vitrines et en vérifiant que personne ne le voyait faire. Il était un espion.

Il vit le diamant au milieu de la pièce dans une vitrine et vit au-dessus de la vitrine une trappe qu'il prit en photo. Il aperçut des caméras au-dessus de la vitrine et un peu partout dans la pièce. Il alla dans les autres salles pour prendre en photo les autres caméras depuis l'entrée du musée. Il en prit plein. Il devrait ensuite les envoyer à Mr CHUKS. Il se demandait comment ils pourraient entrer dans la pièce sans qu'on les voit. « Mr CHUKS verrait grâce aux photos comment ils pourraient voler le diamant » pensa-t-il.

Il réfléchit au moyen de trouver comment prendre le diamant. Il rentra chez lui, mit son oreillette et attendit que Mr CHUKS le contacte.

Il entendit Mr CHUKS qui le félicitait de toutes les photos qu'il avait prises et qui lui permettrait de voler le diamant. Il lui expliqua que des personnes allaient s'occuper des caméras et qu'il devait retourner au musée pour prendre des photos du toit de chaque côté. Il le remercia pour la photo de la trappe qui était la solution.

Le lendemain matin, il se trouva devant le musée, regarda que personne ne le voyait pour faire des photos de toute la toiture. Il se rappela que le diamant se situait dans la deuxième pièce à gauche de l'entrée dont la fenêtre donnait à l'arrière du musée. Il prit donc beaucoup de photos de l'arrière du bâtiment. Il rentra chez lui et envoya les photos à Mr CHUKS puis il mit son oreillette et attendit à nouveau l'appel.

Mr CHUKS le félicita, lui dit qu'il était fier de lui et que maintenant il ne restait plus qu'à le voler. Il lui expliqua comment ça se passerait. Il lui dit qu'ils se reverraient bientôt. Il était très content, enfin il allait pouvoir enfin réaliser son rêve.

Cette nuit-là, il fut réveillé par deux personnes qui le ramenèrent dans le bâtiment où se trouvait Mr CHUKS. Il savait que c'était ce bâtiment car il reconnut le bruit de la porte. Mr CHUKS lui expliqua la mission comment ils allaient voler le diamant. Mr CHUKS lui dit encore qu'il avait vraiment besoin de lui.

Trois nuits plus tard, il ne s'endormit pas car il savait qu'on viendrait le chercher pour l'amener au musée. Il attendait ce moment avec impatience.

Il retrouva devant le musée Mr CHUKS qui lui demanda de le suivre, ils allèrent à l'arrière du bâtiment et montèrent sur une échelle. Mr CHUKS enleva des tuiles puis lui passa autour de la taille une corde. Il souleva la trappe, lui donna des gants et le fit descendre dans le vide dessus la vitrine du diamant. Le jeune garçon avait peur de tomber, il avait peur que ça sonne et il avait peur qu'il y ait quelqu'un. Alors il se rappela qu'il avait prit son sac à dos parachute et sa bombe pailletée. Il sentait que Mr CHUKS le retenait, ça le rassurait. Il savait que les caméras ne fonctionneraient pas. D'ailleurs ça ne sonnait pas. Il ouvrit la vitrine avec le rouge à lèvres laser et prit le diamant. Ça ne sonnait toujours pas. Mr CHUKS le remonta, prit le diamant le mit dans un sac, ils redescendirent l'échelle et s'enfuirent. On le ramena chez lui.

Mission accomplie. Mr CHUKS lui avait demandé de mettre son oreillette dès qu'il rentrerait à la maison. Il attendit qu'on l'appelle. Mr CHUKS le félicita, il était content d'avoir récupéré son diamant. Lui aussi était content d'avoir accompli sa mission. Mr CHUKS lui demanda s'il pourrait l'aider dans d'autres missions, il était fou de joie et accepta. Il était content de lui car il avait réalisé son rêve celui d'être agent secret comme son grand-père et pensa qu'il pourrait faire d'autres missions. Il s'endormit profondément en étant content.

Tout d'un coup le réveil sonna, il était très surpris de l'entendre car il ne l'avait pas entendu depuis longtemps
et entendit sa maman lui crier : « Debout Paul ! C'est l'heure, il faut aller à l'école ».

« Quel beau rêve ! » Mais était-ce vraiment un rêve ?

POIDS PATERNEL

 Margaux LAURENT

5ème, Collège Léonard Lenoir à Bordeaux

« Le jour où tout a basculé »

INCIPIT

Cela devait faire bien trois quarts d'heure maintenant qu'ils roulaient, il était toujours incapable du moindre mouvement, baigné dans l'obscurité. Dès qu'il commença à se concentrer sur sa situation et sur son rêve, la tête lui tourna. Allongé sur la banquette, il était cependant étrangement calme, il ne pensait à rien. Il tenta tant bien que mal de recoller les morceaux : « Qui suis-je ? »,

« Comment se fait-il que je n'arrive pas à bouger ? », « Où allons-nous ? » ... Toutes ces pensées se bousculèrent dans sa tête. Tout d'abord, il devait retrouver l'usage de ses membres. La question n'était pas si simple. Il fit plusieurs tentatives, essaya de bouger ses doigts, ses jambes et sa tête. Toutes ses tentatives furent plus vaines les unes que les autres.

Il commençait à être désespéré quand une chose lui revint à l'esprit : l'entraînement, la dispute ! Mais bien sûr ! Il commençait à se rappeler ...

La veille (ou peut-être bien un jour auparavant, il ne se rappelait plus combien de temps s'était vraiment écoulé depuis), il était allé s'entraîner sur le terrain d'athlétisme privé de son père. Quand il repensa à lui, il eut des sueurs froides : il se souvint de son regard, un regard plein de folie et de colère, ses yeux si clairs, froids et durs, il s'en souviendrait toujours.

Cet après-midi-là, un après-midi chaud du mois de juin, son père l'avait forcé, comme à son habitude, à aller courir quinze kilomètres quotidiens. Vous trouverez peut-être cela étrange pour le collégien qu'il était, de courir quinze kilomètres chaque jour, et cela depuis ses dix ans. M. Ratri son père était autrefois un très grand athlète. Il avait participé à toutes les compétitions possibles et imaginables. Il avait même, et cela est très important dans l'histoire, participé aux Jeux Olympiques de Tokyo en 2028...

C'est là que tout commença : il avait suffi d'une chute. Une chute terrifiante, si horrible que M. Ratri, ce grand sportif, perdit à jamais l'usage de sa jambe droite, dont on dut l'amputer. Quatre ans plus tard, un goût amer d'inachevé dans la bouche, il eut une idée : il aurait un fils qui deviendrait le plus grand coureur que le monde ait jamais connu ! Oui, il formerait lui-même le garçon, ce serait un héros du sport, presque un dieu ... Alors, le quinze janvier 2034, il naquit, lui, le fils tant attendu, le fruit de tous les espoirs de Peter Ratri : William Ratri !

Il eut soudain un déclic : il retrouva brusquement l'usage de ses jambes et de ses bras.

- « Ça y est ! » pensa-t-il, « je suis enfin libre de mes mouvements », mais cela au prix d'un souvenir douloureux. La dispute. Il n'avait pas voulu courir ce jour-là. Il avait dit à son père :- « C'est ma vie, c'est à moi de choisir si je vais courir ou non ! ». « Je ne suis pas toi ! Moi, tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse le choix ! »

Son père s'était alors lentement levé et l'avait regardé droit dans les yeux avant de lui dire :- « Alors comme ça tu ne veux pas courir mon poussin ? Pourquoi donc ? Tu ne veux pas rendre fier ton vieux père ? »

- « Papa, je ne suis pas aveugle, tout ce que tu souhaites, c'est que je sois meilleur que tout le monde à la course, tu ne t'es jamais demandé si c'était ce que je souhaitais réellement ! Tu ne m'as pas laissé le choix ! Depuis des années, tu m'imposes tout ce stupide entraînement, cela ne m'a jamais plu. Je ne veux pas de cette vie que tu contrôles, je ne suis pas ta chose ! » lui avait-il crié, tout tremblant de rage. Il se rappela alors les coups de son père, ses insultes, et toute cette douleur ... Et il s'était réveillé dans sa propre chambre, comme si de rien n'était, mis à part le fait qu'il ne pouvait plus bouger. Des hommes en blanc étaient arrivés et l'avaient transporté dans cette sombre camionnette. Il se rappelait maintenant plus en détail son rêve étrange. Il grimpait dans un arbre sans fin, dont il n'apercevait pas la cime, un arbre aux branches épaisses et noueuses et aux feuilles immenses comme des voiles de bateau. Tout en haut de cet arbre, il y avait quelque chose qu'il avait toujours secrètement espéré ... la liberté ! Cette liberté, il la désirait si fort, depuis toutes ces années. Il voulait faire ses propres choix désormais, il détestait son père qui disait sans arrêt vouloir le meilleur pour lui, faire tout cela « par amour ». Non, lui il voulait avoir des amis, une vie de collégien banale, il voulait faire du piano et arrêter de courir. Prendre son temps. Vivre. Maintenant qu'il avait les idées claires, il essaya d'entendre les personnes à l'avant du véhicule. Apparemment elles n'étaient plus que deux. Il ne fut pas déçu ...- « Hé Franck ! C'était à gauche au dernier rond-point, tu t'es planté ! »

- « Rah ... Mince ! Si on est en retard, Ratri va encore diminuer notre paye ... »

- « Ouais, il veut que le gosse s'entraîne dix heures par jour sur ce terrain qu'il a aménagé spécialement pour lui. Il veut le préparer pour les J.O. juniors, un truc du genre ! »

- « Pauvre gamin ! C'est pas une vie ça ! »

En entendant ces mots, son sang ne fit qu'un tour : il était hors de question qu'il fasse ce que son père avait prévu pour lui ! Il savait ce qui lui restait à faire : il devait à tout prix s'évader du véhicule.

Mais allait-il seulement y arriver ?

CENDRILLON

 Iris BARTHEROTTE

3ème, Collège Jean Cocteau à Lège-Cap Ferret

« La curiosité est un vilain défaut »

INCIPIT

Et enfin, il se souvint, le rêve n'était qu'un avant-goût. Un avant-goût du cauchemar, qui lui, avait été bien réel.

Gabi, il ne la verrait plus, il le savait. Plus que la paralysie de son corps, c'était le vide dans son coeur qui lui comprimait à ce point la poitrine. Dans le silence assourdissant du van, il ferma les yeux.

Dans le tumulte de ses souvenirs, il se rappela.

Tout avait commencé en octobre. Le vent balayait les feuilles mortes qui crissaient sous les pas des derniers rêveurs se baladant à Paris, le long de la Seine. Paris arborait alors les couleurs de l'automne, un arc en ciel se dessinait timidement derrière l'Arc de Triomphe. Les arbres s'étaient vêtus de leur plus beau feuillage ; or, écarlate et chocolat se mélangeaient dans cette végétation menacée par l'hiver. Il aimait l'automne. Et il aimait Gabi. Elle était là, contre lui, ses cheveux blonds ondulaient dans le vent glacial. Le bout de son nez était rougi par le froid. Ils sortaient ensemble depuis la sixième. Depuis cinq ans.

Elle le regarda avec ses yeux gris. « Rentrons », dit-elle, je commence à avoir froid.

L'appartement de Gabi était seulement à une rue du sien, mais il la raccompagnait toujours. Ce jour-là, menacés par un orage prêt à éclater à tout moment, ils prirent un raccourci par une ruelle peu fréquentée. Elle était déserte. Gabi frissonna. Il se demanda si c'était à cause du froid ou de la tension que créait ce paysage sombre. Ils accélérèrent le pas, de plus en plus opprimés par les deux rangées de bâtiments tristes et ternes autour d'eux. Tous ces immeubles semblaient vides et désolés. Il se demanda si c'était vraiment une bonne idée, ce raccourci. Il se sentait de moins en moins à l'aise.

Soudain, ils entendirent un cri. Un gémissement, plutôt. Gabi pris sa main et la pressa, de plus en plus anxieuse dans ce décor peu rassurant. Tout était anormalement calme.

« C'est sûrement un chat » hasarda-t-il, peu convaincu. Les rangées de bâtiments étaient de plus en plus angoissantes, et semblaient les emprisonner au fur et à mesure que le ciel s'assombrissait.

A nouveau, ce cri les fit sursauter. « Ce n'est pas un animal ! » cria Gabi, terrorisée.

Le garçon avait le souffle court. Il pointa du doigt un immeuble inhabité et abîmé sur leur gauche : « Ça vient d'ici », murmura-t-il.

Il rassembla tout son courage et se dirigea vers ledit lieu.

« Reste là, Gabi, on ne sait jamais.

- Non, je viens, je ne vais pas te laisser y aller tout seul.

- Ne t'en fais pas pour moi !

- Tu me prends pour une mauviette ? »

Ce n'était pas la peine d'essayer de faire changer d'avis la jeune Gabi Clark, lorsqu'elle avait une idée en tête, et le garçon le savait... Il accepta.

Ils poussèrent la lourde porte et les gonds grincèrent désagréablement.

Gabi attrapa son bras. « Elle tremble », pensa-t-il.

La pièce était lugubre, et il faisait très sombre. Seuls quelques faibles rayons de soleil parvenaient à traverser les carreaux abîmés des fenêtres.

Effrayé, un oiseau s'envola précipitamment.

Un silence assourdissant régnait dans la salle, il entendit seulement les battements de son cœur, qui lui martelaient la poitrine.

Pressés de satisfaire leur curiosité afin de sortir de cet endroit terrifiant, ils avancèrent prudemment vers le fond de la pièce au sol carrelé de marbre.

Il trébucha.

« Regarde... », murmura-t-il.

Gabi se pencha et plissa les yeux.

Après une courte réflexion, elle attrapa une poignée en fer qui sortait du sol.

« Je crois que c'est une trappe » chuchota-t-elle.

Tous deux tirèrent de toutes leurs forces sur la poignée et la trappe s'ouvrit sur une sorte de tunnel.

Gabi lança un regard de défi au garçon et sauta dans ce qui ressemblait à une galerie souterraine. Il la suivit.

De toute évidence, ce tunnel était très ancien et peu emprunté. Des centaines de toiles d'araignées pendaient mollement du plafond, et des amas de poussière jonchaient le sol. Les murs étaient en pierres, et la galerie était très étroite si bien qu'ils devaient se baisser et marcher l'un derrière l'autre pour ne pas frotter les parois.

Ils marchèrent pendant un temps qu'ils trouvèrent interminable, et finirent par arriver devant une lourde porte antique gravée de motifs floraux.

Gabi et lui se regardèrent, l'air grave, et, avec courage, poussèrent les battants métalliques de la porte.

Une lumière scintillante les aveugla. Lorsqu'ils purent enfin ouvrir les yeux, le spectacle qui s'offrait à eux était au-delà de tout ce qu'ils avaient pu imaginer.

Partout, des couleurs fusaient. Tout ce qu'ils voyaient semblait sortir du réel, tout était extraordinaire.

À gauche, un homme rendait des comptes à une tribu de petites bêtes pelucheuses ; devant eux se trouvait une fontaine turquoise dans laquelle se prélassaient des sirènes, et à droite cela ressemblait à un marché aux milles senteurs.

En fait, cela ressemblait à Paris, mais les immeubles étaient colorés, tout le monde riait et par-dessus tout, des centaines de créatures fantastiques et farfelues courraient dans les rues.

Les deux adolescents se frottèrent les yeux, complètement abasourdis. Gabi manqua de s'évanouir : « Tout cela n'est qu'une hallucination » dit-elle.

Le garçon était captivé. Tout ce qu'il voyait le fascinait, tout était merveilleux.

« Non Gabi », répondit-il, « je crois que c'est bien réel ».

Gabi dut s'accrocher à son bras pour ne pas s'évanouir. « On se croirait dans un roman de Roald Dahl » articula-t-elle, sous le choc. Le garçon avait les yeux rivés sur un magnifique Phoenix au plumage flamboyant, qui accompagnait un vieillard et sa cornemuse... Il était tout simplement émerveillé.

Une jeune femme aux oreilles anormalement pointues vêtue d'une tunique blanche s'approcha d'eux, un sourire bienveillant illuminait son visage.

« Bienvenue, nobles étrangers » dit-elle avec une voix douce.

Elle était d'une beauté étourdissante et semblait voler tant sa démarche était fluide.

« Où sommes-nous ? », bégaya Gabi.

« Vous êtes sous Paris, dans un monde parallèle dont nous seuls connaissons l'existence, c'est un monde parfait. », répondit l'elfe.

Puis elle tourna les talons et repartit dans la foule.

Les deux adolescents se regardèrent, décontenancés.

Le garçon finit par prendre la main de Gabi et l'entraîna dans le charivari de cette place. Et là, tout s'accéléra. Tous deux se mirent à rire, ils marchèrent dans la ville, oubliant leurs questions et profitant de l'instant présent. Ils se dirigèrent vers le marchand de glace, Gabi en prit une au goût arc-en-ciel et lui au cristal...

Ils rirent de bon cœur en passant devant le charmeur de serpent, ils s'extasièrent devant la beauté des licornes qui galopèrent librement dans les ruelles étroites...Ils étaient dans un état de béatitude totale, comme si la cité les ensorcelait.

Puis soudain, Il regarda ses mains, et poussa un cri.

Elles étaient devenues brillantes, comme la peau de tous les habitants de la mystérieuse ville.

Une vieille femme lui attrapa le bras. Il sursauta, commençant à douter de cette ville trop parfaite. La femme le regarda dans les yeux et lui dit d'une voix grave, comme si elle était dans une transe : « Faites attention...Pas après minuit...Faites attention ... »

Effrayé, il partit en courant. « Que se passait-il après minuit ? », « pourquoi faire attention ? », ces questions lui trottaient dans la tête.

Il regarda sa montre. 21h48. Le temps était passé très vite. Trop vite.

De plus en plus angoissé, il décida de retrouver Gabi qui était restée dans le parc.

Il l'aperçut, elle était assise, un sourire vide d'expressions sur le visage.

« Gabi ! » cria-t-il « Gabi il faut partir d'ici, j'ai un mauvais pressentiment ».

« Pourquoi partir ? c'est un monde parfait. », répondit Gabi avec la même voix douce que l'elfe qui les avait accueillis.

Choqué et terrifié, il balbutia : « Reste là, je reviens ! »

Il partit en quête de la vieille femme, avec la ferme intention de connaître la vérité.

Il courait le plus vite possible, slalomant entre les enfants et les animaux dans les rues bondées. Et il trouva la femme.

« Madame ! s'il vous plaît ! »

Elle l'ignora.

Il lui attrapa le bras, et l'implora de daigner lui répondre.

La femme semblait ailleurs, dans le vague.

Elle finit par retrouver ses esprits, elle avait l'air un peu perturbée.

Avec la même voix rauque, elle lui dit : « Mon enfant, sauve-toi tant qu'il est encore temps, pas après minuit...après, tu seras piégé...la ville ensorcelle et piège de pauvres malheureux depuis des siècles... sauve-toi... »

Il ne lui en fallut pas plus, il se mit à courir plus vite que jamais en direction du parc, le souffle court, la peur lui glaçait le sang.

Il retrouva Gabi, qui n'avait pas bougé.

Haletant, il lui lança : « Réveille-toi bon sang ! Il faut qu'on rentre ou on restera coincés ici pour toujours !!! ».

Devant son absence de réponse, il lui prit fermement la main et courut vers la porte, il l'ouvrit. Ils entrèrent dans la galerie, et il referma la porte.

Terriblement soulagé, il regarda sa montre. 23h59. Hélas, il se retourna, et, avant qu'il n'ait pu faire quoi que ce soit, Gabi ouvrit la porte et rentra dans la cité. Il hurla « STOP !! » mais c'était trop tard. Il était minuit. La porte disparut avec Gabi.

Il tambourina contre le mur, mais c'était trop tard...Il pleurait à chaudes larmes. Tout sembla s'effondrer autour de lui. Elle était partie. Pour toujours.

Il remonta le tunnel, rempli d'espoir de la retrouver à la sortie, un sourire malicieux sur les lèvres, il voulait se dire que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve, une blague de mauvais goût... Ce n'était pas le cas. Il regarda ses mains, dernière preuve de ce qui venait de se produire, elles brillaient toujours...Comme tout le reste de sa peau...Cela n'avait aucune importance car Gabi n'était plus.

Il sortit du tunnel, et reprit sa route, les larmes coulaient sur ses joues. Les passants le regardaient curieusement, certains prenaient des photos... il crut même en voir un appeler les pompiers...Tous le regardaient comme s'il était une bête de foire. Les gens sont étranges, pensa-t-il, trop effondré pour réaliser que sa couleur de peau attisait la curiosité du tout Paris...Il brillait dans la nuit mais tout semblait éteint en lui. Il voulait hurler, mais il n'en avait plus la force.

Arrivé chez lui, il s'écroula dans sa chambre. Son corps ne pouvait plus le porter.

Des hommes alertèrent les autorités, effrayés par la couleur de peau du garçon.

C'est un principe, chez l'homme. L'inconnu effraie.

Ils disaient n'avoir jamais rien vu de pareil.

Le lieutenant Hersent, un petit homme trapu, envoya son équipe à l'appartement de ce jeune individu, décrit comme inhumain.

Ils emportèrent le garçon, après l'accord de sa mère, vers leur laboratoire pour quelques tests.

Le garçon rouvrit les yeux. Il se rappelait tout en détails, comme si c'était hier.

Peut-être était ce hier, il n'en savait rien... Il pleurait.

Il aperçut l'hôpital. Il repensa à Gabi. Des sanglots lui brûlaient la gorge. Il eut un haut-le-cœur et se rendormit, exténué.

MAINS DU DESTIN

 Nathan CHAUR et Sofiane LAGRAND-BOUNCETTA

4ème, Collège Marguerite Duras à Libourne

« Traumatisme »

INCIPIT

Une des ombres essaya d'attraper le bras du garçon mais il pouvait enfin bouger.

Avec difficulté, il esquiva la main de l'ombre, posa le pied à terre et se retrouva assis au fond du siège du van. Il réessaya alors de se tourner vers les ombres, mais en vain.

Sa tête était si lourde...

Il ferma alors les yeux, respira profondément et les rouvrit. Le malaise s'atténuait, petit à petit. Il put enfin observer les ombres.

Plus il les regardait attentivement, plus elles lui paraissaient nettes. Il distingua alors des formes vêtues de blanc

« *La fin est proche* » pensa-t-il.

Il tenta de bouger davantage mais sans succès car il était exténué et encore engourdi... L'ombre finit donc par le saisir...

Il se retrouva de nouveau perdu dans son rêve. Il ressentait de remonter à l'arbre pour trouver quelque chose mais quoi ?

Il grimpa, grimpa, encore et encore, toujours plus haut, fit une pause sur une branche puis reprit son ascension vers la cime.

Enfin, il arriva à la cime de l'arbre mais il n'y trouva... qu'un appareil à perfusion avec une blouse semblable à celle des ombres !

Abasourdi par cette trouvaille, il se réveilla mais... plus aucune trace des ombres autour de lui. Et le van avait disparu ! A sa place, une grande pièce toute blanche...

Il fit alors le rapprochement entre son ascension périlleuse et son essoufflement et tenta alors de bouger, mais c'était de plus en plus difficile...

Depuis un long moment, il ne distinguait plus aucune ombre.

Inquiet, il balaya la pièce du regard et remarqua alors une espèce de porte manteau avec un tube relié à son bras. Il crut encore rêver, au vu des événements précédents, ferma les yeux, puis tout à coup, retrouva les ombres postés devant lui !

Inquiet, il balaya la pièce du regard et remarqua alors une espèce de porte manteau avec un tube relié à son bras. Il crut encore rêver, au vu des événements précédents, ferma les yeux, puis tout à coup, retrouva les ombres postés devant lui !

Sa vision lui revint soudain mais les ombres n'étaient plus noires mais blanches... en fait, il voyait des médecins penchés au dessus de lui. La main qui le saisit était en fait celle d'un médecin avec une perfusion dans la main.

Tout s'éclaircit soudainement...

Il se souvint alors pourquoi il faisait ce rêve d'une ascension : il avait réellement grimpé à un arbre et était tombé à terre. Puis, suite à sa chute, il avait sombré dans le coma, et avait été transporté d'urgence à l'hôpital...

Sa vie était désormais entre les mains des médecins et du destin...

HUNGER GAMES

 *Madeleine DALMASSO*

5ème, Collège Jean Zay à Cenon

« L'ascension »

INCIPIIT

Le garçon s'endormit rapidement et dans un profond sommeil.

Il se réveilla en sursaut ne se rappelant pas de son rêve mais juste de l'arbre aux fines branches.

Pendant qu'il s'asseyait, il observa la pièce : c'était un petit dortoir, avec un haut plafond, il y avait des lits superposés sur lesquels reposaient des garçons et des filles de son âge.

Il se leva, mais se rendit compte trop tard de son erreur : il était sur un lit en hauteur, donc il tomba bruyamment en réveillant la fille du lit de dessous. Elle se réveilla soudainement, mais ne put rien dire car à ce moment même une longue alarme sonna et les garçons et les filles qui dormaient se réveillèrent aussitôt.

Des personnes habillées comme à l'armée débarquèrent. Deux d'entre eux prirent la fille et deux autres encore emmenèrent le garçon par le bras. Celui-ci ne tenta pas de se débattre tandis que la jeune fille marcha sur le pied de l'un et donna un coup de genou dans le ventre de l'autre. Mais elle finit par abandonner.

On les emmena tous les deux dans un petit sas dans lequel il y avait des vêtements et un sac à dos chacun.

« Vous vous changez, gardez votre sac avec vous. Essayez de vous souvenir de votre prénom. Et soyez un peu patients!

- OK, répondirent en cœur le jeune homme et la fille.

- Mais, moi je sais déjà mon nom ! dit cette dernière.

- C'est bien, maintenant faites ce que l'on vous a dit! »

Quand la porte se referma sur les quatre hommes ; ils s'habillèrent et mirent leur sac sur leurs épaules. Le garçon prit la parole :

« -C'est quoi ton nom?

- Lisa, répondit-elle brusquement.

- On est censé faire quoi? ...Euh excuse-moi ! Comment tu t'appelles? demanda Lisa d'un air gêné.

- Joshua... je pense... Et en tous cas je ne sais pas pourquoi on est là ni comment on a atterri ici... »

La porte opposée à celle dont les quatre hommes étaient partis s'ouvrit. Joshua et Lisa sortirent et furent éblouis par la lumière du soleil. Ils étaient au pied d'un Arbre gigantesque aux branches tortueuses et dont on ne voyait pas le haut et le diamètre du tronc faisait sûrement plus de deux-mille mètres.

Soudain une voix s'éleva :

« Bienvenue escaladeurs, escaladeuses, bienvenue aux pieds de l'Arbre. Ah! Ah! Je me présente : je m'appelle Bling et je suis là, pas physiquement, mais pour vous accompagner tout au long de l'escalade. Oui! Ah! Ah! Votre but est d'escalader l'Arbre. Par contre il faut que vous y arriviez seul ou avec votre binôme. Ah! Ah! Je ne vous dis pas ce qui vous attend tout en haut, ce sera une surprise. Ah! Ah! Je lance le compte à rebours et à « go » commencez à grimper. Ah! Ah! Tous les coups sont permis pour atteindre le haut. Ah! Ah! Bonne chance !!

5...

« Qu'est-ce que... Quoi !? S'exclama Joshua

- Oh! La! La! La! La!...Qu'est que ça veut dire tout ça !? » Stressa Lisa

4...

« On fait quoi? S'inquiéta le jeune homme

-OK, OK, on se calme... » Murmura la fille.

3...

« - Non je ne suis pas calme là! S'énerva Joshua. Mais Lisa semblait plus parler à elle même qu'à Joshua.

- On va grimper et... » dit Lisa.

2...

« Si ça se trouve on va avoir des réponses à ... »

1...

« Nos questions en haut de l'Arbre. » finit-elle

0...

GO! GO!

Et ils commencèrent ensemble l'ascension de l'Arbre : il était facile à escalader car il avait beaucoup de branches et des lianes grandissaient sur tout son long. Joshua se posait beaucoup de questions à propos de sa situation :

« Qu'y a-t-il en haut de l'Arbre? Quand pourrions-nous nous reposer? Qui est cette fille? Fait-elle partie de ma famille? Est-ce que j'ai une famille? Mais surtout: pourquoi sommes nous ici? »

Quand arriva le soir, ils se trouvèrent une branche épaisse où pouvoir dormir:

« Tu crois que tous ceux qui étaient dans le dortoirs sont dans la même situation que nous? Questionna Lisa

- Je ne sais pas... Sûrement... Peut-être. répondit Joshua

« Tu crois que tous ceux qui étaient dans le dortoirs sont dans la même situation que nous? Questionna Lisa

- Je ne sais pas... Sûrement... Peut-être. répondit Joshua

- Bon, je vais me coucher alors, bonne nuit

- Ouais, bonne nuit à toi aussi ! »

Mais le garçon n'arrivait pas à dormir. Il se mit en position assise et observa la dénommée Lisa. Elle était brune, les cheveux mi-long, elle avait une carrure athlétique mais possédait quand bien même des formes délicates...

Pendant qu'il la regardait un cri strident s'éleva ; mais il paraissait presque effacé. Il se prolongea devenant plus aigu et de plus en plus présent. Ce n'était quasiment plus audible mais cela faisait des vibrations tellement puissantes que Joshua crut en perdre l'audition. Lisa se réveilla et tous deux se plaquèrent les mains sur les oreilles, mais le bruit persistait. Lisa eut la très bonne idée de jeter un coup d'œil dans son sac et en sortit un casque anti-son. Joshua fit de même et puisqu'ils étaient réveillés, ils continuèrent l'ascension de l'Arbre.

En grimpant, le duo put observer que cinquante lumières s'étaient allumées dans l'aube et que seulement quatre s'étaient éteintes. Ils comprirent avec dégoût que cela représentait tous les escaladeurs mais que quatre d'entre eux n'arriveraient jamais en haut de l'Arbre. Ils n'étaient plus que quarante-six dans la course.

La nuit suivante ils dormirent peu, et malgré la fatigue, ils restaient sans arrêt sur le qui-vive guettant un danger quelconque.

Ils se réveillèrent aux aurores, et ne déjeunèrent pas, car ils s'étaient dit que comme ils ne savaient pas combien de temps durerait l'ascension de l'Arbre, ils économisaient le pain et l'eau.

Il était à présent midi et il faisait chaud, très chaud...Lisa s'était arrêtée pour boire un peu, quand un mouvement vers l'intérieur de l'Arbre attira son attention, elle s'avança dans cette direction plissant les yeux pour mieux voir et un grognement de Bête lui fit tourner la tête... Quand elle vit la Créature qui lui faisait face elle poussa un cri d'horreur : une grosse épaisseur de fourrure recouvrait l'Animal musclé, moitié humain-moitié loup, il entrouvrait la bouche laissant apparaître des dents blanches acérées et au bout de ses mains-pattes ressortaient de longues griffes crochues et aiguisées.

Lisa recula d'un pas, se retourna et vit qu'une autre Créature était apparue derrière elle, elle était cernée. Tandis que les deux Créatures se rapprochaient dangereusement d'elle, Lisa aperçu qu'une branche était accessible, elle sauta dessus et prise au dépourvu, les deux Bêtes s'élançèrent à sa poursuite. Lisa essayait tant bien que mal de les semer mais les Animaux étaient vraiment rapides et en plus de ça ils paraissaient être assez à l'aise dans les branches. Lisa arriva à l'endroit où elle avait découvert les deux Monstruosités et où elle avait laissé son sac, elle le ramassa, plongea sa main dedans et en ressortit un revolver qui contenait vingt-et-une balles, elle mit son sac sur son dos et sprinta en direction de Joshua. Il l'attendait :

« Tu sembles bien secouée! Tout va bien ? S'inquiéta Joshua

- Oui ! Des bêtes... Des loups-humains, ils arrivent... répondit Lisa essoufflée.

- Qu'est-ce que tu dis ? Il n'y a aucune bête à l'horizon ! Arrête de t'inquiéter pour ri... » Dit Joshua

Mais il ne finit pas sa phrase, car l'une des Bêtes venait d'apparaître, Joshua se figea sur place et Lisa comprit qu'une des Bestioles était derrière elle...Elle se retourna, saisit son arme à feu à deux mains et tira à deux reprises, mais elle n'avait pas visé, donc la Bête esquiva les deux balles sans difficultés. En même temps, l'autre Créature était apparue derrière Joshua, mais celui-ci ne l'avait pas remarquée, la Bête sauta sur Joshua qui heurta violemment le sol, il se releva face à l'Animal qui s'apprêtait à bondir sur Lisa, qui était concentrée sur l'autre Bête, et lui sauta dessus le faisant rouler sur le côté. La Créature fonça alors sur Joshua, les griffes sorties et la gueule grande ouverte, elle lui planta les griffes dans l'épaule droite et lui lacera le torse avec l'autre patte. Joshua cria, des coups de feu retentirent et les deux Créatures tombèrent raides mortes. Lisa se précipita aux côtés de Joshua qui se tordait de douleur, elle évalua les dégâts, fouilla dans son sac et en ressortit une trousse de secours. Elle désinfecta les plaies, fit un pansement pour l'épaule, et enleva le tee-shirt de Joshua et se surprit un moment à regarder les muscles saillants du jeune homme avant de bander sa profonde blessure. Trois jours plus tard, durant lesquels Lisa s'occupa et resta au chevet de Joshua, ce dernier se réveilla enfin. Il entrouvrit les yeux et vit le visage doux, fin et rassurant de Lisa. Il se redressa brusquement:

« Doucement, doucement, tu as besoin de repos ! Le calma la jeune femme

- Depuis combien de temps je dors ? Questionna Joshua

- Trois jours...répondit Lisa avec un sourire rassurant

- Tu...Tu m'as sauvé la vie ! Se rendit compte le jeune homme

- Oui, mais c'est naturel ne t'inquiète pas. » Dit Lisa

Alors, Joshua fit quelque chose à laquelle Lisa ne s'attendait pas : il la prit dans ses bras et l'embrassa...

Elle ne le repoussa pas et après quelques secondes ils se séparèrent et Lisa dit :

« Bon il faut dormir maintenant, pour être en forme demain matin...

- Oui tu as raison. » Répondit Joshua et il s'endormit satisfait de son geste.

Lisa s'endormit vite et avec le sourire aux lèvres cette nuit là, mais ce quelle ne vit pas c'est que sur les quarante-six lumières dans le ciel, quinze s'étaient éteintes : il ne restait plus que 31 escaladeurs et escaladeuses...

Ils se réveillèrent au petit matin et continuèrent d'escalader l'Arbre, gardant l'espoir d'atteindre le bout sain et sauf pour qu'il y ait un sens à leur histoire...

et continuèrent d'escalader l'Arbre, gardant l'espoir d'atteindre le bout sain et sauf pour qu'il y ait un sens à leur histoire...

CÉLÉBRITÉ

 *Tristan BOUGRIER*

5ème, Collège Jean Zay à Cenon

« En l'an 2540 »

INCIPIT

Il ne comprenait pas ce qu'il se passait, il sentait la panique le gagner, peut-être que les hommes blancs étaient silencieux, ou alors leurs voix étaient couvertes par les sons extérieurs. Il essayait de bouger ses membres, mais son corps restait tétanisé et il suffoquait de plus en plus. Il sentit alors qu'il sombrait dans l'inconscience. Il ne le sut pas de suite, mais le trajet dura des semaines. Pendant tout ce temps, des visions régulières de l'immense arbre lui apparaissaient, associées à une sensation de fatigue, d'excitation mais aussi, à une profonde inquiétude. Tout à coup, il ressentit un grand choc et il sortit de sa torpeur. S'habituant peu à peu à la luminosité, il découvrit comme un grand laboratoire, une pièce blanche inondée de puissants lasers pointés sur lui et reliés à des machines clignotantes et bruyantes. On venait de le déposer là, toujours allongé. Il distinguait mieux les voix cette fois, et la langue de ces hommes lui paraissait familière.

Un grand homme parlait fort et de manière précipitée. Il lui donna à boire un liquide bleu. « Était-ce dangereux ? » Mais petit à petit, il retrouva l'usage de ses bras, de ses jambes et put tendre la tête. Une vingtaine de personnes en combinaisons blanches s'affairait autour de lui. Puisqu'il se sentait mieux, c'est qu'il pouvait faire confiance à ces hommes et surtout, cela finit de le rassurer : il comprenait enfin ce qu'ils se disaient ! Le grand homme brun et barbu s'exclama :

- Ainsi, vous l'avez trouvé !

Les hommes en tenue blanche avaient sorti leurs masques et ils souriaient.

- Ça fait tellement longtemps... ajouta l'homme.

Très ému, il s'approcha doucement du garçon et lui dit :

- Mon petit, mon cher petit.

Mais il ne put poursuivre, l'émotion était trop vive.

Un homme en blanc qui semblait être le plus âgé de tous prit la parole :

- Cela fait deux ans que nous te cherchons à travers les galaxies. Tu avais 10 ans la dernière fois que ton père te perdit de vue dans la forêt. Tu étais inconscient des dangers, et on ne sait comment, tu as atterri sur une belle planète qu'on appelle La Terre, mais sur laquelle tu ne pouvais vivre. Cela t'a plongé dans un étrange coma. Là-bas, les humains terriens ne sont pas constitués comme nous. Ils ont dû être tellement surpris de te voir ! Mais ils ont pris soin de toi et peut-être ont-ils découvert beaucoup de choses sur nous.

Le grand homme le coupa :

- Il est bien trop fatigué pour comprendre tout cela...

Et se penchant vers le garçon :

- L'important est que tu sois avec nous aujourd'hui.

Le garçon semblait perdu, il ne se rappelait pas de cet homme bienveillant, c'était terrifiant, car cet homme était certainement son père.

Quelques jours passèrent, le garçon avait repris des forces. Il se sentait bien physiquement, mais angoissait de ne pas connaître les visages attendris qui l'entouraient. Il était nécessaire qu'il se repose en dépit des sollicitations extérieures. Il était devenu une célébrité. Un jour, sur les conseils des médecins, il fut emmené dans la forêt car c'était le meilleur moyen selon eux pour retrouver la mémoire. Sa famille, mais aussi des scientifiques impatients, des hommes politiques malins et des journalistes curieux le suivirent. Malgré l'effervescence ambiante et une longue marche, le garçon retrouva le chemin de l'arbre sans aucune hésitation, comme guidé par une force extérieure. Rendu au pied de l'arbre, les frissons reprirent. Son rêve lui revenait, mais ce n'était pas un rêve, tout était parfaitement réel et clair à présent. Il se revoyait escalader difficilement l'arbre, rempli d'excitation, irrésistiblement attiré par son sommet. Il le savait, tout en haut, il découvrirait ce qu'il cherchait depuis toujours, ce que tous ici cherchaient... un passage vers d'autres mondes. Il ressentit de nouveau la puissante aspiration de la faille entraînant sa chute dans une fente sombre, et il s'entendit crier effrayé: « Papa ! ».

Il se jeta alors dans les bras de son père qui pleurait de joie et de soulagement.

Peu après, le garçon était agenouillé, épuisé. Il lui avait fallu beaucoup d'énergie pour se remémorer son aventure, puis la rapporter à la foule, fascinée.

Hélas, il n'avait aucun souvenir de ses années sur Terre, il était sorti de son état second le jour seulement où les hommes blancs l'avaient retrouvé. Peu importe, il avait fait une découverte fantastique pour son peuple d'extraterrestres. C'était désormais à eux, les grands scientifiques, de se charger de comprendre et d'exploiter ce voyage phénoménal. Lui-même avait grand besoin de retrouver les siens et de vivre sa vie d'adolescent.

LES MOLDUS

 **Maylis AUGARDE**

6ème, Collège Saint Joseph à Libourne

« A la recherche de la vérité perdue »

INCIPIT

Plus loin, il s'endormit de nouveau. Quand il se réveilla, ils étaient toujours dans la voiture. Le garçon voulut s'écrier : "Mais où m'emmenez-vous ?" Mais aucun son ne put sortir de sa bouche. Enfin, ils s'arrêtèrent. Le lieu était quasiment désert. Au loin, on distinguait une grande forêt touffue. Derrière eux, un immense bâtiment blanc, avec une porte dont le haut était vitré, et le bas, blanc. Des fenêtres situées environ tous les deux ou trois mètres, entourées d'un beige très doux, étaient placées cinquante centimètres en-dessous du toit. Manifestement, il n'y avait pas d'étage, simplement un rez-de-chaussée, et personne pour l'habiter. On ne voyait pas un chat. Les six personnes en combinaison le prirent délicatement et l'installèrent sur un lit en métal, dont le matelas était confortable, et la couverture, douce et chaude, dans une pièce du bâtiment. Il distinguait des appareils au-dessus de lui. Mais à quoi pouvaient-ils bien servir ? Autour de lui, du blanc. Rien que du blanc. Les murs étaient blancs. Le sol et le plafond aussi. La carpeste également. "Où suis-je, songea-t-il, dans une chambre d'hôpital ?" Les mystérieux adeptes de combinaison allumèrent les appareils et commencèrent à le déshabiller. Soudain, ils lui plaquèrent contre le nez un chiffon vert humide. Le garçon eut juste le temps d'entr'apercevoir une pendule qu'il n'avait pas encore vue. Elle indiquait clairement qu'il était une heure cinquante. Il se souvint être monté dans la voiture à minuit. Que venait-il faire dans ce trou perdu ? Il se réveilla une heure plus tard, dans la même pièce, mais cette fois, personne, non, personne n'y était. Il voulut s'enfuir, rejoindre l'arbre qui gardait l'objet de sa quête, l'arbre du rêve... Il vit la pendule, la toute petite pendule accrochée au mur blanc, qui tranchait avec le blanc, de sa couleur écarlate. Ses aiguilles dorées disaient toujours la vérité. Il était sûr de l'avoir déjà vue... Mais où ? Le garçon n'arrivait pas à s'en souvenir. Brusquement, une jeune femme en combinaison blanche entra. Ses traits étaient fatigués, ses yeux cernés, et son sourire forcé.

Elle n'avait pas de masque. Brune, les yeux noirs, le teint bronzé : sans doute espagnole. Jolie, mais sans plus. Sous son bras, une grande boîte noire, très noire. La femme la posa à terre, au milieu du tapis. Elle l'ouvrit. Le garçon n'arrivait pas à voir son contenu. La jeune personne lui sourit. C'était presque un sourire de... pitié. De compassion. De compréhension. C'était le sourire qu'on utilise généralement quand on voit une personne pour qui on ne peut rien, qui est condamnée à rester telle qu'elle est. Elle lui lança théâtralement : "Eh bien, Antoine, mon garçon, tu t'ennuies ? Sais-tu pourquoi nous t'avons amené ici ? Non ? Je vais te raconter. Nous t'avons vu grimper dans cet arbre. Tu es dangereux ! Quand tu es tombé - car tu es tombé, et de haut, en plus - nous t'avons installé dans une chambre du propriétaire de la maison la plus proche. Ensuite, tu t'es réveillé et nous t'avons amené ici. J'espère que ça te plaît. Si tu ne peux plus bouger, c'est à cause de ta chute. Elle serait mortelle pour certains, mais tu as eu de la chance. Tu n'es que paralysé. Je vais te laisser. Je dois travailler, et toi, tu as besoin de repos."

Antoine, de nouveau seul, songea : " Elle appelle ça de la chance, être paralysé ! Est-ce-que ça vaut la peine de vivre mais sans bouger, sans parler, sans s'exprimer, sans rien faire ? Ou est-ce préférable de mourir ? L'existence ne vaut rien si on ne peut pas la vivre entièrement ! Et je ne peux plus bouger pour aller chercher en haut de l'arbre..."

La pendule rouge sonna. Jusque-là, il ne l'avait encore jamais entendu. C'était une mélodie qui faisait rêver, qui emmenait dans un autre monde... Une mélodie légère, une musique douce, qui s'envolait, tel un oiseau, quand elle s'arrêtait. Une musique qui ne venait pas de la Terre...

Deux hommes en combinaison entrèrent dans la pièce immaculée, leur masque dans la main. Comme précédemment, ils allumèrent les engins. Mais cette fois, ils le laissèrent vêtu. Ils mirent leur masque et éteignirent la lumière de la chambre. Il dut à nouveau respirer dans le chiffon couleur émeraude.

Ses doigts. Sur la couverture. Ils n'étaient pas dans la même position qu'avant. Il essaya de les bouger. Il pensa que c'était perdu d'avance. Mais c'était le contraire ! Il plia, déplia et replia son pouce. Son poignet. Son bras. Son buste. Sa tête. Ses jambes. Ses pieds. Il s'assit. Il se mit debout. Il sortit dans le couloir. Il vit une porte, comme la sienne, puis une autre, et encore une et une multitude de portes identiques.

Il ouvrit la plus proche, celle de gauche. Une jeune fille blonde de son âge allait ouvrir la porte. Sa robe bleue claire était froissée, sa chevelure décoiffée. Elle semblait désespérée. Elle le prit par la main et l'emmena dans le couloir en lui criant : " Vite, partons ! Sais-tu où se trouve la pendule ? C'est une toute petite horloge rouge, avec des aiguilles d'or. Elle peut très facilement être transportée. "Ils" l'ont cachée dans une des chambres...

-Je sais où elle se trouve, répondit Antoine d'une voix grave, elle est dans ma chambre.

-Parfait, répondit la mystérieuse demoiselle, allons-la chercher.

-Attends, supplia son interlocuteur, comment t'appelles-tu ?

-Et toi ? répondit-elle en se retournant vivement, avant de repartir en courant.

-Tu ne sais même pas où est ma chambre !

-C'est vrai, accepta-t-elle, alors ?

-Très bien, soupira le garçon, suis-moi. Tu ne m'as pas répondu, comment t'appelles-tu ?

-Louisa. Toi non plus, tu ne m'as pas répondu.

-Antoine. Allons chercher l'horloge !"

Ils entrèrent dans la chambre d'Antoine. Louisa décrocha la pendule. Ensemble, ils coururent jusqu'à la sortie, puis s'enfuirent au-dehors du bâtiment. Le jour se levait. Louisa se tourna vers le garçon. Elle était magnifique dans l'aurore. Ses cheveux d'un blond si terne d'ordinaire semblaient d'or. Ses yeux bleus pouvaient facilement battre un saphir en éclat. Mais son air, grave et sérieux, inquiétait. Elle déclara : "Antoine, je ne veux pas t'entraîner dans tout ça. Libre à toi de retourner chez toi ou là-bas.

-Non, refusa le garçon, je reste avec toi. Premièrement parce que je n'ai pas de chez moi, ensuite je déteste ce... comment peut-on appeler cet endroit... Et puis zut ! Cet hôpital ! (En réalité, il n'a pas dit zut, mais un autre mot très grossier, par conséquent, vous comprendrez qu'il m'est impossible de l'écrire ici...)

-Ce n'est pas un hôpital, protesta Louisa, c'est une prison.

-Quel genre de prison ? demanda Antoine, curieux.

-Une poubelle d'ennemis, en langage familial. Où t'ont-ils capturé ?

-Je suis tombé d'un arbre et ils m'ont enlevé quand je me suis évanoui.

-Où étais-tu quand tu t'es réveillé ? Ici ?

-Non. J'étais dans une autre maison. Après ils m'ont emmené ici. J'étais paralysé.

-Paralysé ? murmura Louisa. Alors, tu es comme moi. Un sorcier.

-Un sorcier ? plaisanta Antoine. Le monde de Harry Potter existe ?

-Non, lui répondit doucement Louisa, il n'existe pas. Joanne Kathleen Rowling a pensé qu'écrire des romans fantastiques intéresserait le public mais ne nous connaissait pas. Notre monde est très différent de celui qu'elle a imaginé. Nous vivons parmi ceux qu'elle appelle des Moldus. Nous avons des baguettes, bien sûr. Nous avons aussi des formules magiques. Quand nous tombons d'un arbre, nous sommes paralysés. Mais nous nous remettons en place au bout de quelques heures. Nous sommes des caméléons humains. Nous ne connaissons pas notre véritable identité avant un certain temps. Tu m'as dit que tu étais monté dans un arbre. Puis-je te demander pourquoi ?

-Je cherchais un objet qui dit toujours la vérité..."

Qui dit toujours la vérité... Qui dit toujours la vérité... Qui dit toujours la vérité... C'était ça ! La pendule ! C'était la pendule ! Ses aiguilles dorées disaient toujours la vérité ! Il avoua soudainement : " Mon grand-père, avant de mourir, m'a ordonné de chercher la vérité qui se cachait dans un objet. Je n'ai jamais compris pourquoi.

-Les baguettes sortent de la vérité. Et puisque la vérité est immatérielle, elle se cache dans des objets. Je cherchais cette pendule pour avoir une baguette.

-Penses-tu que mon grand-père a toujours su que j'étais un sorcier ?

-Oui, sans la moindre hésitation. Et puis... il y a un grand sorcier qui a disparu. Nul ne sait ce qu'il est advenu de lui. Certains affirment qu'il est mort, d'autres pourraient jurer qu'il reviendra. Bon, assez parlé, il est temps de faire fabriquer deux baguettes."

Louisa posa la pendule à terre. Elle s'éloigna de trois pas bien comptés et se mit à chanter d'une voix claire. C'était une mélodie qui faisait rêver, qui emmenait dans un autre monde. Une mélodie légère, une musique douce, qui s'envolait, tel un oiseau, quand elle s'arrêtait. La musique de la pendule... Non, elle ne venait pas de la Terre, elle était immatérielle comme la vérité. Quand elle s'arrêta, rien n'avait changé. Elle souleva la pendule. Dessous, il y avait... deux baguettes ! Elle les prit et en donna une à Antoine. Elle le mit en garde : " Nous avons des baguettes jumelles, elles ne pourront jamais lancer un sort.

- Pourquoi aurais-je envie de te lancer un sort ? répliqua Antoine.
- C'est une simple mesure de précaution.
- Comment fait-on pour lancer un sort ? Y a-t-il une école de sorcellerie ?
- Il n'y a pas d'école de sorcellerie. Pour lancer un sort, il faut juste penser très fort à ce que tu veux faire. Tu vas le dire automatiquement, sans t'en rendre compte, et puis tu vas l'oublier tout de suite après.
- C'est facile ! s'écria Antoine. ”

Ils entendirent le moteur d'une voiture et aperçurent des points blancs se rapprocher dangereusement. Ils s'enfuirent dans la forêt en se tenant la main. Quand les nouveaux amis s'arrêtèrent, ils étaient au beau milieu de la forêt. Louisa annonça vivement qu'il faudrait continuer jusqu'à une ville, tandis qu'Antoine rouspétait, préférant rester dans la forêt. Finalement, Louisa trancha, déclarant que, de toute façon, cette forêt n'était pas habitée, donc il n'y aurait rien à manger, et que c'était stupide de se disputer. Antoine, vaincu, accepta la proposition de son amie. Ensemble, ils traversèrent la forêt, puis regagnèrent la route. Louisa et Antoine, à l'aide de leurs nouvelles baguettes, firent apparaître une bonne petite poignée d'argent pour chacun. Ils marchèrent jusqu'au premier village qu'ils rencontrèrent. L'horloge du clocher sonnait huit heures. Les petits commerces et certaines maisons, sûrement habitées par des lève-tôt, s'ouvraient. L'épicerie, par bonheur, l'était déjà. Ils entrèrent et commandèrent des produits faciles à cuire, à transporter, et qui se conservaient à température ambiante, ainsi qu'un sac pour tout transporter. Ils entrèrent dans la seule boutique de vêtements du village. Ils en ressortirent leur nouveau sac plein. Entièrement satisfaits de leurs achats, ils reprirent la route. Louisa se révéla être une bonne cuisinière, voir même excellente. Une semaine de ce mode de vie passa. Puis un jour... Ils achetaient du pain quand la catastrophe se produit. Des hommes et des femmes courraient partout en criant. Mais ils étaient si nombreux, et ils criaient tous si fort qu'on ne comprenait rien. Parfois, on captait quelque chose qui ressemblait à : “meurtre”, “horrible”, “sanglant”, “criminel” ou encore “enquête”. Un gros homme bien habillé tentait, en vain, de calmer la population surexcitée. Soudain, un personnage étrange fit son apparition. La foule, qui semblait rassurée de voir cet homme, se mit à s'écarter de façon à lui ouvrir le chemin. Il portait une veste de costume noire, très élégante, mais surtout très sale... On voyait même quelques petits trous. Il avait également un pantalon assorti et des chaussures sorties du placard après au minimum cinq ans d'achat. Grand, blond, l'air antipathique, tout ce qu'il y avait pour déplaire. Il déclara d'un ton austère : “ Où est la victime ?

-Là-bas, répondit le gros homme. Dans la maison du forgeron.

-Parfait, parfait, songea à haute voix le nouveau venu. Eh bien, monsieur le maire, il ne me reste plus qu'à vous demander la permission de voir le cadavre.

-Cet homme est donc le maire ? chuchota Antoine.

-Je n'en sais pas plus que toi, souffla Louisa.

-Allons-y, mon cher Plugge. Vous savez bien que je vous accorde tout ce que vous me demandez. Citoyens, dit-il en s'adressant à la foule, il va de soi que, qui que vous soyez, étrangers, habitants, touristes, vous devez rester ici pour que le détective Plugge vous interroge, afin de découvrir le coupable. Ceux qui n'ont pas de toit pour dormir seront logés à l'hôtel de ville.

-Oh non, murmura Antoine, nous allons devoir rester ici ! Louisa, tu n'aurais pas une idée pour filer en douce ? Nous sommes poursuivis !

-Ça ne servirait à rien, au lieu d'être poursuivis par un groupe de personnes, nous serons poursuivis par deux groupes de personnes. Pour les gens normaux, fuir est un aveu ! Restons ici pour le moment. De plus, nous serons logés et nourris gratuitement.

-Bon, d'accord."

Ils suivirent le détective en se faufilant à travers les autres personnes. Ladite victime n'était pas belle à voir. Apparemment, c'était un homme d'une trentaine d'années. Parmi la foule, la rumeur courait que c'était le dernier fils du doyen du village. L'homme s'appelaient Tonio Crescendo. Il était très grand, barbu, brun. Plugge s'approcha sans aucune crainte du défunt. Après une longue étude, il diagnostiqua que, pas de doute, le mort était bien assassiné et qu'il ne s'était pas suicidé. Il précisa que c'était avec une arme blanche, ou bien avec un silencieux, mais que, dans des cas comme celui-là, on ne pouvait pas tellement savoir, sauf si bien sûr on est l'assassin. Il déclara en guise de conclusion qu'il interrogerait personnellement chaque suspect car de son point de vue, et, faute de preuves du contraire, tout le monde était suspect, et que c'était au tour du médecin de venir s'occuper de l'homme. Louisa semblait sceptique. Elle chuchota à Antoine : " Tu as la pendule ?

-Oui, répondit celui-ci, pourquoi ?

-Ne me dis pas que tu crois à toutes les sornettes que ce Plugge a racontées !

-Ah ! C'étaient des sornettes...

-Bien sûr que c'en était, passe-moi la pendule, s'il te plaît."

Antoine donna la pendule à son amie, qui se mit de nouveau à chanter. Peu à peu, les aiguilles tournèrent et finirent par pointer Plugge et le maire. Les sorciers se regardèrent, affolés. Ils bondirent vers les deux hommes et Louisa s'écria : " Monsieur Plugge, vous êtes pris !

-Comment avez-vous deviné ? souria Plugge, alias Crescendo.

-Vous avez comploté avec le maire pour obtenir l'héritage de votre frère, continua Louisa, imperturbable. Qui d'ailleurs est votre frère ! Vous saviez que son héritage vous profitait ! Par conséquent, vous l'avez tué en utilisant vos statuts respectables pour ne pas vous faire soupçonner ! Vous êtes Enzo Crescendo, et le maire Rodrigo Crescendo !

-Ainsi, c'est vous, Enzo et Rodrigo, lança une forte femme."

Elle les attrapa par leurs cols de chemises et les emmena dans la petite prison du village sous les acclamations des habitants. Antoine et Louisa, eux, continuèrent leur chemin...

MALADIE MYSTÉRIEUSE

 Claire CHANCELLIER

5ème, Collège François Mitterrand à Créon

« Rosiane »

INCIPIT

Il était allongé sur une longue banquette arrière de voiture. Une drôle de sensation le dérangeait comme un sentiment d'impuissance dans ce grand monde. Aucun son de sa bouche ne sortait, aucun membre de son corps ne pouvait bouger, juste une vision lui apparut ... Il entendit une voix si douce comme le bruit des oiseaux au petit matin. Une jeune infirmière lui chantait une chanson. Il la regardait avec tant d'admiration. Il voulait lui parler mais ses lèvres si lourdes l'en empêchaient. Son corps était lourd comme une énorme pierre, cela provenait de ce médicament qu'on lui avait injecté. Il s'endormit. Une porte s'ouvrit, le grincement de celle-ci le réveilla. Une dame âgée le secoua délicatement et le regarda :

« Bonjour Stéphane, je m'appelle Maryse, je suis ta grande tante et c'est moi qui vais te loger jusqu' à ce que tu guérisses. »

Il était étonné de la rencontrer. Il avait quelques membres de son corps qui étaient toujours en phase de réveil. Ses yeux petits et marron montraient une grande fatigue. Sa tante sans attendre le conduisit dans sa nouvelle chambre à coucher pour qu'il se repose. De la vieille voiture jusqu' à la chambre, il n'avait sorti aucun mot de sa bouche. Le jeune garçon était sage comme une image. Il s'allongea sur le lit et s'endormit à nouveau. Vers la fin de l'après-midi il se réveilla, sortit de la chambre, descendit les escaliers et alla voir sa grande tante dans la cuisine pour lui parler de son aventure.

« Cela fait maintenant plus d'un an, depuis mes 11 ans, que je souffre de la même maladie génétique que mon père et dont on ne connaît pas le nom. Elle donne de grosses douleurs abdominales et des hallucinations étranges quand le malade est en manque de médicament. Moi, cela m'est arrivé plusieurs fois quand ma mère n'avait plus de médicament pour calmer la douleur.

La plus grosse hallucination que j'ai faite ce fut après avoir fait ce rêve étrange celui où je sauve ma sœur coincée dans un immense arbre. Quand je me suis réveillé, j'ai commencé à croire qu'il y avait un immense arbre dans mon jardin, je le regardais attentivement mais ce n'était rien qu'une illusion comme les autres. Mon très cher père en est mort il y a maintenant trois ans. Ma mère m'a envoyé chez vous pour me faire soigner par le meilleur médecin de la région. Les personnes que vous avez vues en blouses blanches sont des habitants de mon village qui ont aidé le médecin de notre campagne à me transporter. Ma famille me manque, il faut absolument que je guérisse pour rentrer chez moi. La dernière fois que j'ai vu ma mère et mes deux sœurs c'était quand elles étaient allongées au-dessus de mon lit et c'est là que je me suis souvenu de ce rêve et de cette vision étrange. »

Sa tante était sans voix elle ne savait pas quoi dire ni quoi faire : elle me mentionna juste que ce soir on mangerait du lapin de la ferme et du chou. Une sensation bizarre le chagrinait, il pensait à ce rêve où il jouait avec ses sœurs dehors dans cet arbre immense et magnifique. L'arbre qu'il avait vu était-il réel ou était ce juste une illusion il se posait la question ?

À l'heure du souper, assis sur une chaise à côté de la table, il regardait les armes de son oncle Jean. Elles étaient accrochées sur un mur du salon, cela lui donna la chair de poule. Puis il se retourna et sursauta quand il vit un renard empaillé sur une étagère. Quand le repas fut servi, il le regarda avec de gros yeux. Il se demandait si c'était bien mangeable ou juste une mauvaise blague ! Dans son assiette il y avait des pattes de lapin pas très cuites à son goût et du chou trop mou. Le repas n'avait rien d'alléchant ! C'était l'heure de se coucher, il s'allongea sur son lit, le ventre pas très rempli et l'esprit pas très serein. Il pensait à sa mère et à ses sœurs. Il se posait beaucoup de questions : allaient-elles bien ? Que se passait-il à la maison ? Comment faisait sa mère sans lui pour s'en sortir ?

Il s'endormit avec la boule au ventre.

Le lendemain il se réveilla et partit voir son oncle et sa tante.

- « Bonjour

- Bonjour Stéphane, as-tu bien dormi ? lui demanda sa tante.

- Oui très bien.

-As-tu toujours mal au ventre ?

- Oui, autant qu'hier.

-Alors ce matin, nous allons rencontrer le nouveau médecin en ville. Peux-tu te dépêcher à t'habiller : nous partons de suite après».

Stéphane s'activa. Il avait moins mal qu'hier. Ces douleurs étaient un prétexte pour sortir de cette maison et rencontrer le médecin de la ville qu'il n'avait jamais vu et surtout découvrir Bordeaux. Il se dépêcha de monter dans la vieille voiture un peu trop rouillée. Sa tante était vêtue d'une grande jupe marron foncé et d'une jolie chemise blanche qui faisait ressortir ses belles boucles brunes comme celles de Stéphane.

Assis devant à côté de sa tante il regardait à travers la fenêtre les magnifiques paysages de vignes, des champs entiers de céréales et des forêts gigantesques. Ces paysages représentaient bien le Sud-Ouest. Son oncle et sa tante vivaient en Dordogne il y avait un long chemin jusqu' à Bordeaux.

Arrivés au cabinet du médecin, ils constatèrent qu'il y avait énormément de monde, signe que ce médecin était vraiment reconnu. Les gens, attendaient bien patiemment assis sur leur chaise. Nous fîmes de même. Plus de deux heures passèrent, ses douleurs avaient repris, ce fut finalement son tour, le médecin vint les chercher dans la salle d'attente.

« Alors bonhomme qu'est-ce qui t'arrive ? »

Stéphane ne sortit aucun mots de sa bouche. Alors sa tante parla à sa place.

« Stéphane souffre d'une maladie inconnue ; sa mère ma sœur me l'a envoyé afin que vous le soigniez. Elle habite à la frontière allemande. Chez elle ils n'ont pas de médecin aussi doué que vous. C'est pour cette raison que je compte sur vous pour le guérir. Elle a déjà perdu son mari de cette maladie très étrange. Si elle perd son seul fils elle ne s'en remettra pas. »

Pierre, le médecin, fut très touché de ce récit, il voulait absolument sauver Stéphane pour qu'il puisse rentrer chez lui. Alors il décida de leur prescrire un traitement antibiotique assez fort, de trois mois afin de leur épargner cette longue route trop souvent. Avant qu'ils ne rentèrent chez eux le médecin ausculta Stéphane avec attention. Il regarda ses dents puis oreilles, ses yeux avec une lampe bizarre toute petite, prit sa température et écouta ses battements de cœur. Quand il eut tout vérifié, il les autorisa à partir.

Stéphane n'avait pas pu admirer cette belle ville. Il demanda à sa tante s'il pouvait aller manger dans un petit bar ou restaurant. Il voulait surtout voir quelles habitudes avaient les habitants de cette grande ville, de voir leur mode de vie et de goûter leur cuisine. Sa tante accepta sa proposition.

Stéphane, ravi, voulait goûter les bons plats cuisinés et avait hâte de rencontrer d'autres personnes que sa tante, son oncle et son nouveau médecin Pierre.

Alors comme prévu sa tante et lui allèrent dans un petit restaurant de la ville. Arrivé au restaurant, ils virent une pancarte où était inscrit LA TABLE DES GROS POILUS. De l'extérieur cela donnait pas vraiment envie mais dès qu'ils eurent pénétré dans l'entrée, une odeur envahit leurs narines. C'était du poulet rôti et des pommes de terre au jus. Stéphane en avait l'eau à la bouche, sa tante heureuse de le voir souriant commanda donc au serveur deux plats du jour.

Après quelques minutes d'attente les plats arrivèrent, Stéphane qui avait fini tellement vite son assiette avait mal au ventre. Maryse, elle, prenait tout son temps. Elle savourait son repas. Après avoir bien mangé, Stéphane et sa tante rentrèrent chez eux. Deux heures après quitté la ville, ils arrivèrent chez eux en Dordogne.

Il était dix sept heures, ils venaient juste de rentrer. Stéphane ne savait pas trop quoi faire alors il demanda une feuille pour écrire une lettre à sa mère Monique et à ses sœurs Martine et Louise.

« Bonjour Maman,

Vous me manquez énormément j'espère que vous allez bien. Chez tante Maryse tout se passe bien. Aujourd'hui, nous sommes allés voir le nouveau médecin de Bordeaux, il est très gentil, il m'a prescrit un traitement pour trois mois afin d'éviter à tante Maryse de faire ce long chemin trop souvent. Tante Maryse s'occupe bien de moi, tu n'as pas de soucis à te faire. Par contre le premier jour où je suis arrivé, elle avait préparé du lapin avec du chou ; je n'ai rien mangé ! J'ai juste une question : est-ce que de ma chambre on voit un gigantesque arbre ? Je vous aime Stéphane »

Stéphane donna la lettre à sa tante et lui demanda de la poster dès qu'elle le pourrait.

Il était maintenant dix-neuf heures et on allait pas tarder à aller souper .

-« A table, lui dit sa tante

-« Oui j'arrive »

Il descendit les escaliers à grande vitesse. Puis il arriva à la table, il engloutit son repas, il n'avait plus faim. Sa tante lui passa son traitement ; il devait le prendre tous les soirs avant d'aller se coucher. En montant les escaliers pour retourner dans sa chambre, il sentit une chaleur l'envahir, ses jambes tremblèrent, il s'évanouit !

Il se retrouvait en train de jouer avec ses deux sœurs dans une forêt près d'un lac bleu ciel. Martine et Louise couraient dans tous les sens, il était le loup qui devait les attraper. Ils s'amusaient tellement, ils riaient et criaient pourtant personne ne pouvait les entendre . Il continuait à courir derrière ses sœurs quand d'un coup un arbre gigantesque essayait de les attraper avec ses branches et ses lianes. Pour échapper à cette attaque ses deux sœurs sautèrent dans le lac bleu et disparurent petit à petit dans l'eau !

Il se réveilla en sursaut et tout en sueur !

- « Stéphane, Stéphane ouvre les yeux serre moi la main si tu m'entends ? »

Il entendait très bien tout ce que les personnes disaient et réagissait très bien aux examens qu'ils lui faisaient, il regarda autour de lui et constata que presque toute sa famille était réunie.

-Ou suis-je?

- Tu es à l'hôpital lui répondit sa mère

- Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

- Tu t'es évanoui dans les escaliers, ton oncle et ta tante t'ont amené à l'hôpital. Tu es resté plusieurs jours dans le coma. Pendant ton sommeil tu étais très agité. Le médecin a trouvé ta maladie comme celle de ton père vous êtes atteints de la Rosiane une maladie très peu connue. Le traitement que le médecin de Bordeaux t'avait donné était beaucoup trop fort, c'est pour cette raison que tu as fait un malaise et que tu as toutes ses hallucinations depuis un an. Durant ton séjour à l'hôpital, les médecins ont essayé un traitement expérimental et cela a fonctionné : tu es maintenant guéri. Tu vas pouvoir les remercier car tous les médecins n'ont pas été confrontés à cette maladie rare, c'est leur réactivité qui t'a sauvé.

Maintenant tu vas pouvoir rentrer chez toi et reprendre une vie normale », En fait, tous les rêves avec l'arbre n'étaient pas réels, ils étaient seulement le fruit de son imagination !

AVENGERS

 *Macsven DONATO-DEROUEN*

4ème, Collège Mauriac à Saint-Symphorien

« Le flash »

INCIPIIT

Ils roulèrent pendant dix minutes puis Maxime se rendormit... Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour. Le véhicule était arrêté. Maxime reconnut l'endroit où ils étaient, c'était un parc qui se trouvait à trois heures de route de sa maison. Les six personnes, toujours masquées, y avaient installé un campement. Le garçon essaya de se lever mais il n'arriva qu'à s'asseoir. Il regarda autour de lui et vit une septième personne qui arrivait en courant et qui semblait appeler les autres. Mais Maxime n'entendait presque rien. « C'est bon... le signal... Il faut y aller... »

Un signal? pensa-t-il. Quel signal? Et pourquoi?

Maxime entendit à nouveau les voix mais il n'arriva pas à comprendre ce qu'elles disaient. Les sept personnes retournèrent dans le van en emmenant le garçon et roulèrent pendant une vingtaine de minutes avant de s'arrêter de nouveau. Maxime pouvait maintenant bouger quasi-normalement. Il pouvait également entendre normalement ce que les gens disaient. C'est à ce moment là que les sept personnes se rendirent compte que le garçon était éveillé.

«Sali-salut! fit l'un d'eux. »

Ou plutôt l'une car Maxime crut reconnaître la voix d'une femme.

« J'imagine que tu sais pourquoi tu es là n'est-ce pas? demanda cette fois un homme.

-N...Non. Balbutia le garçon.

-Non? Repris l'homme. Comment ça non?

-Peut-être devrions-nous nous présenter? Suggéra une troisième personne.

Nous sommes l'escadron Genesis. On est neuf à l'origine mais deux ont été blessés.

-Tu ne le sais peut-être pas mais tu possèdes un pouvoir qui nous intéresse nous et notre boss et on aimerait que tu te joignes à nous.

- Et si je refuse?

- Nous avons reçu l'ordre de te tuer si tu refuses... Mais tu vas accepter n'est-ce pas? »

Il y eut un long silence. Maxime paraissait calme et ne semblait pas craindre quoi que ce soit. Pourtant, il crut au début qu'il rêvait. Comment savaient-ils qu'il avait un pouvoir alors que lui même en ignorait l'existence? Non, ce n'est pas ça, ils ont dû se tromper.

«Alors?

-Vous devez vous tromper. répondit calmement Maxime.

Je ne suis pas la bonne personne. Laissez-moi partir. Je ne veux pas vous aider...

-Ah là là! Mauvaise réponse. Fit l'un d'eux.

La suite se passa à une vitesse déconcertante. Les membres du groupe enlevèrent leur masque. Chacun semblait posséder un pouvoir, l'un d'eux produisit des flammes bleues, un autre des clones de lui-même tandis que trois autres sortirent de simples armes.

Tous prêts à accomplir leur devoir de criminel, le groupe se jeta sur Maxime. Il le savait, c'était la fin, il n'y survivrait pas. Le garçon ferma les yeux, attendant son sort, quand soudain, au plus profond de lui, une lueur apparut. Elle grandit, grandit, grandit.

Bientôt, elle explosa en un flash aveuglant et des cris retentirent...

Lorsque Maxime rouvrit les yeux, il vit les corps gisants de ses agresseurs. Ce flash, ce pouvoir, son pouvoir, venait de lui sauver la vie.

LA CLÉ

 Agathe GERBAULT

6ème, Collège Victor Louis à Talence

« Le pays des rêves »

INCIPIT

Le garçon n'en pouvait plus. Il se sentait mort. Oui, mort. Mais, comment serait-ce possible? Etait-il dans un autre monde ? Ou était-il en cas d'amnésie totale ? Difficile de savoir : il ne se rappelait même plus de son nom. Peut-être, était-il tout simplement en train de rêver? Oui, ça devait être ça, il était en train de rêver, profondément, dans son lit douillet. Bientôt, une voix familière viendrait lui murmurer des mots doux à l'oreille, en lui caressant le visage d'une main douce, lui disant qu'il était l'heure de se lever, d'aller à l'école...Le garçon attendit...Mais rien ne se passa. Soudain, la fatigue le prit. Ses paupières se fermèrent, progressivement.

Quand il se réveilla, il n'était plus dans le véhicule, mais dans une sorte de hangar aménagé. Dans la pièce, il n'y avait absolument rien. Pas un meuble, pas une fenêtre, rien. Juste une lampe qui grésillait au point de s'éteindre et le lit sur lequel le garçon s'était endormi. Il se sentait comme avant : éreinté, amnésique... hormis le fait qu'il parvenait à articuler ses doigts. Oui, il sentait le fourmillement envahir ses bras... ses jambes... ses hanches... puis, tout son corps entier... Qu'allait-il faire maintenant ? Se lever ? Il le fit ! Sortir du hangar ? Il n'y manqua pas ! Le garçon se retrouva alors nez à nez avec les hommes masqués qui n'avaient pas le moins du monde l'air étonné qu'il arrive déjà à se déplacer convenablement. L'un des hommes prit la parole :

« Bonjour, je suppose que tu te demandes ce que tu fais là, n'est-ce pas ?

- C'est exact, répondit le garçon. (Incroyable ! Il parvenait également à parler !)

- Bon, reprit l'homme, c'est difficile à croire, mais, quand tu t'es endormi, la nuit dernière, tu as rêvé que tu grimpais à un arbre, puis tu en es tombé, n'est-ce pas ? Eh bien, sans le faire exprès, tu es resté coincé dans le pays des rêves ! Le problème, c'est que si tu restes ici après le lever du soleil, cela va créer un paradoxe, et ni les rêves (ni les cauchemars) n'existeront ! Ce serait dommage, n'est-ce pas ?

Heureusement, il y a une solution ! Il faut que tu retournes dans ton rêve, là-bas, tu grimperas à l'arbre. Dans ton rêve, tu devais trouver une clef, n'est-ce pas ? Cette clé appartient à la porte qui relie ton monde au nôtre. Pour que tu puisses dormir, je te donne un somnifère d'un quart d'heure, ce qui n'est pas très long, n'est-ce pas ? Mais l'aube débute dans une demi-heure. Tu auras donc un quart d'heure pour faire tout ça.

Le garçon était béat. L'homme masqué avait dit tout ça d'une traite, comme s'il avait appris son texte par cœur ! Comment pouvait-on croire à ça ? Mais il sentait qu'il ne fallait pas broncher et, d'une main tremblante, avala le petit cachet de somnifère que l'homme lui tendait. Il sentit alors ses paupières se fermer. Il se retrouva dans son rêve.

Il était au pied d'un arbre qu'il fallait grimper. Sans hésiter, il empoigna la première branche, puis la deuxième, puis une troisième... et ainsi de suite...

Le garçon était déjà haut. Des minutes avaient passé. Des minutes ? Aux yeux du garçon, cela paraissait être des heures... En pensant au temps qu'il lui restait, le garçon accéléra le pas. Il fallait faire vite ! Où était donc cette maudite clé ? La fatigue commençait déjà à le gagner. À bout de souffle, le garçon tenta de regarder en dessous de lui. C'était si vertigineux ! Ça y est, il était prêt à lâcher ! Soudain, une voix grave retentit :

« - Holà, jeune homme ! Tu te fatigues pour rien !

- Qu...qui êtes vous ? Haleta le Garçon.

- C'est l'arbre qui te parle, continua la voix, tu es au pays des rêves, n'oublies pas : tout est possible ! La clé est dans ta poche ! »

Trop épuisé pour s'étonner, le garçon lâcha une branche pour chercher la clef : elle était bel et bien dans sa poche !

Le garçon se réveilla. Les hommes étaient là.

« Tu as réussi, n'est-ce pas ? Tu as la clé ? Dit l'un d'eux.

- Oui, je l'ai, articula le garçon. »

Devant lui, alors, une porte apparut et s'ouvrit. Ce dernier se leva, et sans un mot franchit la porte. Il se réveilla en sueur, dans la chambre où il était la dernière fois... Ça y est ! Il se rappelait de tout, maintenant. Son nom, sa famille... Mais ce rêve... l'avait-il vraiment vécu, ou était-ce un simple rêve, comme tous les autres ? Mystère...

ENTRE DEUX RIVES

 Solène BRILLET

3ème, Collège Marcellin Berthelot à Bègles

« L'oiseau suspendu »

INCIPIT

Le garçon s'était endormi pendant le trajet. Lorsqu'il se réveilla, il s'aperçut qu'il se trouvait dans une petite maison faite de bois. Il vit une vieille dame avec de grands yeux pétillants et un petit sourire l'observer. Elle rompit le silence :

« Bonjour jeune homme, je suis heureuse de faire ta connaissance ! ».

Elle marqua une pause et reprit, nostalgique :

« J'ai, moi aussi, quand j'étais jeune, trouvé le passage entre nos deux mondes... ».

Le garçon ne comprenait pas ce que disait la vieille dame mais continuait à l'écouter pour en apprendre davantage sur ces « deux mondes ».

« J'avais à peu près ton âge quand j'ai vu que la plus haute des branches penchait sous le poids de quelque chose, reprit la dame âgée, lorsque le vent soufflait sur les branches de l'arbre, la plus haute était plus lente que toutes, c'était la dernière à bouger car elle était plus lourde que toutes les autres. C'était ce fruit qui faisait toute la différence, ce fruit invisible, ce passage entre nos deux monde. »

Plus la femme parlait plus le garçon se souvenait ! Il se rappelait passer des heures devant la fenêtre en attendant que ses parents rentrent de travail. Il se rappelait la fois étrange où un oiseau ne s'était posé sur rien, mais ne tombait pas pour autant, ou encore, lorsqu'une feuille avait dévié de sa trajectoire à cause d'un obstacle invisible pour tous. L'enfant se rappelait avoir vu une ombre ovale sur un sol d'hiver alors que l'arbre ne possédait plus que ses branches.

Au fur et à mesure que le garçon se souvenait, ses yeux s'écarquillaient et il comprenait qu'il vivait quelque chose d'extraordinaire. Les questions se bousculaient dans sa tête, heureusement, après un léger rire d'amusement, la femme expliqua : « Nous sommes sur Galëa, c'est une planète dans un autre système solaire que celui que tu connais. Ici, c'est la réplique parfaite de la Terre, à l'exception près que les habitants n'ont pas les mêmes poumons que nous ; sans leur combinaison blanche, ils ont plus de mal à respirer et leur durée de vie n'est plus que de quelques jours. Ils t'ont donc amené chez moi lorsqu'ils t'ont trouvé étendu par terre sans combinaison. »

DERNIÈRE DANSE

 *Hélène RAMBEAUT-MILLET*

5ème, Collège Michel Montaigne à Lormont

« La danse du cœur »

INCIPIT

Le lendemain, quand il se réveilla, le jeune adolescent voyait flou. Il portait un masque à oxygène. Sans la moindre force, il tenta de le retirer, en vain. Sa main refusa de bouger.

« Ray !, une silhouette familière était à ses côtés, Ray ? »

Il se redressa en sursaut. Un cri de douleur lui échappa.

« Je t'en supplie, ne bouge pas ! L'adolescent reconnut aussitôt cette voix masculine, mais sa mémoire ne lui redonnait pas tous ses souvenirs.

- Attends, je vais chercher ta mère !

- Ma mère ? »

Sa vue était toujours trouble. Mitsuki, son cousin, venait de sortir de la pièce. Soudain une porte s'ouvrit, et tous ses souvenirs revinrent. Sa famille, sa maladie, sa vie mais surtout la fille qui se tenait droite derrière sa mère. Cette fille était celle qui l'avait aidé, celle qu'il connaissait depuis plus de dix ans, et surtout celle qu'il aimait. Un infirmier lui retira le masque.

« He... Hely..., Maman...

- Comment tu te sens ? Demandèrent- elles les yeux rougis par les pleurs.

- Un petit peu mieux, dit-il difficilement, je voulais vraiment...

- Je suis vraiment désolée, lui chuchota sa mère.

- Où est Yuko ? demanda Ray.

- Dans la salle où tu as laissé tes affaires qu'elle est partie chercher.»

La salle, c'était une salle où tous les jours il s'entraînait avec son groupe, pour participer à un concours de danse auquel il rêvait de participer.

Le concours devait se dérouler à Los Angeles. Chaque groupe devait être composé de trois membres ou plus et devait créer une chorégraphie originale sur une chanson de leur choix de plus de deux minutes trente.

Mais ce rêve, était-il toujours accessible ? Pourrait-t-il seulement se relever un jour ?

Ray se souvenait à présent que son médecin lui avait interdit d'aller danser à cause de sa foutue maladie. Il se souvenait d'avoir fugué de la maison, des jours et des jours d'entraînement, de sa mère le retrouvant extenué et le ramenant à la maison. Ensuite, plus rien. Il ne se souvenait plus. Voilà comment Ray s'était retrouvé à l'hôpital.

Hely s'assit à côté de Ray et lui chuchota :

« On est accepté au concours... »

Dépourvu de force, le jeune homme était pris d'une puissante joie, lui qui avait tellement dansé, tellement travaillé pendant si longtemps... Mais il n'avait pas été accepté seul : Hely, sa sœur Yuko, Mitsuki leur cousin, le reste du groupe. Tous avaient coopéré. C'était une victoire collective !

Des médecins firent encore des examens et après quelques jours, interminables, il put rentrer chez lui.

Sa mère attendait maintenant les résultats des examens, morte de peur. Son fils était dans sa chambre, avec sa sœur. Elle faisait les cent pas autour de la grande table grise du salon. La sonnerie du téléphone la fit sursauter quand elle retentit dans toute la maison. Après de brèves salutations, une secrétaire lui donna rendez -vous à la clinique l'après-midi même. Elle s'y rendit seule. La peur lui rongea l'esprit. Le médecin l'accueillit et l'invita à s'asseoir sur une chaise verte. Il engagea la conversation :

« Je suis désolé, Mme Asuka, mais la tumeur cardiaque de votre fils s'est aggravée. Elle est maintenant hors de contrôle.

- Ça veut dire qu'il va ... », dit elle en éclatant en sanglot.

Son fils, pourquoi SON fils ? Elle ne pensait plus, elle ne vivait plus. C'était la fin.

« Je me sens si coupable, c'est ... affreux !

- Vous n'avez rien à vous reprocher Madame, vous êtes une mère formidable. »

Le médecin lui montra des radios, des fiches, des images mais la mère s'en moquait. Une question lui trottait dans la tête.

« Combien de temps lui reste-t-il ?, demanda-t-elle toujours en sanglots.

- D'après les examens, trois mois maximum. »

Madame Asuka s'écroula.

Trois mois ! Son sang, son âme. Une partie d'elle allait disparaître... Elle resta un long moment sur sa chaise. L'homme devant celle-ci parlait. Elle ne l'entendait plus. Peu après, on la raccompagna chez elle. La mère de Ray n'allait rien dire à ses deux enfants.

La jeune femme se tenait devant la porte de sa maison, sans oser l'ouvrir. Elle essuya ses yeux puis entra. Elle vit Yuko et Ray, son regard croisa le sien et, immédiatement, ses larmes coulèrent. Ray comprit que c'était bientôt la fin. Sa sœur aussi pleurerait mais lui était paralysé. Qu'est ce que la mort au fond ? Sa mère et sa sœur jumelle le prirent dans leur bras. Il dit :

« Je veux faire le concours

- Ray... Tu ne peux pas, lui dit Yuko.

- Si tu veux, déclara sa mère, à condition que je vienne.

- Bi... bien sûr ! »

Ses mots arrivaient à peine à sortir de sa bouche. Il avait peur. Peur de sa fin. Peur de sa mort. Tout le monde était anéanti, mais il préférait vivre une fin heureuse.

Le concours était dans un mois et demi. Yuko appela le groupe pour organiser le départ prévu la semaine suivante. Direction Los Angeles !

Quinze jours plus tard, tous étaient dans l'avion. Le jeune garçon était heureux d'avoir une place à côté d'Hely. Le ciel était magnifique. Ray allait vivre son rêve le plus cher. Après des blagues, Hely et son voisin jouèrent au jeu des échelles, son jeu préféré, Ray perdait à chaque fois.

Après plus de quinze heures de vol, l'avion atterrit. Ray était content d'avoir quitté Tokyo, la ville où il était né et où il avait eu quinze ans, comme sa sœur, cette année.

Un mois de bonheur passé, avec des balades, des visites de la ville, et beaucoup d'entraînements (doux pour Ray), de belles journées, et bientôt un rêve qui allait se réaliser.

Mardi 4 décembre 15h38. Les voilà sur scène. La musique est lancée. Dans la salle, il y a au moins trois cents personnes. Hely et Yuko commencent, c'est parti ! Le jeune garçon est heureux. On peut apercevoir sur son visage un sourire radieux. Ses mouvements sont précis, il ne pense plus à la vie ou à la mort. Ray croise le regard d'Hely qui est tout aussi joyeuse que lui. Les spectateurs n'existent plus. La salle a disparu. Ray tourne, il danse.

Quand la musique s'arrêta, tout réapparut autour de lui. Des applaudissements fusèrent dans toute la salle. Sa mère lui fit un signe de la main.

Un mois plus tard, après avoir gagné le concours, Ray, allongé à nouveau dans un lit d'hôpital, savait que c'était bientôt la fin. Tout le monde était autour de lui, sa mère, sa sœur, Hely. De grandes machines faisaient du bruit. Tous ces merveilleux moments, enfouis dans le cœur malade de Ray, l'accompagnaient aussi. Soudain tout devint flou, le monde devint beau, un grand arbre vert se tenait devant lui. Il se mit à faire ce qu'il aimait le plus : danser.

Il se retrouva devant une pierre sur laquelle étaient accrochés des fleurs bleues. Le garçon s'approcha. Sur cette pierre était écrit Ray. Le vent souffla et il se mit à danser vers sa nouvelle vie pleine de mystère.

L'ÉPREUVE

 Arthur BARRIERE

3ème, Collège François Mauriac à Saint-Médard-en-Jalles

« S'échapper toujours plus haut »

INCIPIT

Il eut un dernier regard pour l'arbre qui se balançait sur le trottoir puis le véhicule démarra.

V. savait que ce qui se passait était important mais quelque chose lui échappait. Dans le van, il avait tout le temps de réfléchir à son rêve.

Il savait que c'était important, que quelque chose se trouvait en haut de l'arbre, que c'était essentiel. Dans le rêve, il avait mis des mots sur ce quelque chose, il savait pourquoi il grimpait si vite. Tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'il devait atteindre la cime avant quelqu'un. Mais qui ?

Les gens en blanc ouvrirent les portes. Le garçon ne pouvait toujours pas bouger. Il aurait voulu fermer les paupières mais il en était incapable. On lui versa des larmes de caïman dans les yeux à en juger l'étiquette sur le flacon. V. vit défiler des néons aveuglants accrochés aux plafonds d'un bâtiment. La lumière le brûlait mais ses paupières ne voulaient toujours pas bouger et les blouses blanches ne semblaient pas disposées à le sortir du lit. Ils entrèrent dans ce que V. supposait être une pièce et le matelas s'immobilisa.

La pièce était moins éclairée, le plafond et les murs plus foncés que ceux du couloir. V. eut juste le temps de voir un visage se pencher au-dessus de sa tête avant de sentir une piqûre dans son avant-bras gauche. Il s'évanouit et sombra dans un profond sommeil.

Dring ! Dring ! Le directeur général se leva, écrasa son mégot dans le cendrier et décrocha.

« - Allô ?

- Ici le président. Avez-vous le gamin ?

- Oui, les équipes spéciales s'en sont chargées. Il est en sûreté. Il avait déjà terminé la phase 0 et entamé la première. Nous prenons le relai afin de lui garantir plus de sécurité.

- Parfait. La fin de la guerre repose sur lui, c'est l'espoir de notre nation. Soyez très vigilants car j'ai appris que le van avait été attaqué par des assassins américains envoyés pour l'occasion. Ils n'hésiteront pas à l'enlever ou à le tuer. Ils ne veulent qu'une seule chose : nous voir échouer.

- Je comprends, jusqu'à la fin du programme, une dizaine de gardes seront à côté de lui pour le protéger en cas d'attaque. Nous sommes plus vigilants que jamais et comprenons l'enjeu que représente cet enfant.

- Très bien, au revoir.

- Au revoir, les couleurs vous saluent. »

Le garçon se réveille. Dans l'immédiat, il ne voit pas la fenêtre derrière lui, seulement les lumières blanches et aveuglantes. Deux personnes entrent, il fait semblant de dormir.

« - J'espère qu'il arrivera en haut rapidement, dit une première voix qui semble robotisée.

- Il nous faut la pierre avant les américains.

- S'il ne grimpe pas assez vite, il faudra aller en chercher un autre.

- Ne te fais pas de bile. Cette fois, je pense que c'est le bon. Regarde, d'après la courbe, il a déjà grimpé la moitié. »

À nouveau, il sent une piqure. Tout devient noir.

Il grimpait à nouveau, cerné par les feuilles et les branches. Il ne voyait pas encore le ciel. Dans son rêve, le soleil éclairait le feuillage et l'Arbre tout entier. L'ombre du petit homme était projetée sur le tronc. Plus il grimpait, plus il lui semblait que ce dernier prenait une teinte inhabituelle. Ni noir, ni blanc, ni gris, ni entre les deux. Étrange fût le premier mot qui lui vint à l'esprit.

Peu après, les feuilles, elles aussi, prirent une teinte mystérieuse. C'était proche du gris mais les nervures étaient un peu plus foncées, se rapprochant plus du noir.

Il grimpait de plus en plus et les branches se raréfiaient petit à petit tout en prenant des tons inhabituels. Alors un mot s'imposa à V. Couleur. V. n'avait jamais vu de « couleur » auparavant. Le ciel apparût soudain, sans nuages, sans oiseaux entre deux branches, sans rien, juste le ciel éblouissant et magnifique. Les rayons du soleil se posaient délicatement sur les feuilles, éclairaient doucement le paysage et réchauffaient l'air ambiant.

Il était teinté d'une couleur différente de celle du tronc et des feuilles. Bleu. Ce mot s'imposa dans son esprit. Le ciel était bleu. Celui-là d'un bleu parfait, se dégradant très légèrement. V. continua de monter toujours plus haut vers le ciel en le fixant le plus qu'il le pouvait.

Le rêve prend soudainement fin et V. se retrouve encore une fois dans la pièce blanche, sans couleurs, juste avec la lumière qui commence à lui piquer les yeux. Il remarque qu'il peut battre des paupières, tourner la tête et bouger les bras. Le reste de son corps ne lui appartient pas encore. Il lève la tête et entreprend d'étudier la pièce après avoir vérifié qu'il est seul. Seul avec le silence.

La pièce a des murs blancs et il n'y a que son lit, un bureau surmonté d'un ordinateur, une table avec un liquide transparent et un jeu d'aiguilles. En outre, il y a une fenêtre derrière sa tête. V. pense qu'une fois la pierre à la disposition de ses ravisseurs, il pourra retourner chez lui, voir sa mère, son père, son frère. Ils commencent à lui manquer de plus en plus.

Il décide de se rendormir pour continuer à rêver mais le sommeil ne vient pas. Des bruits de pas se font entendre et des infirmiers en blouse blanche entrent. V. ferme les yeux mais on les lui ouvre puis on le redresse, on lui ouvre la bouche et on y fait glisser un liquide tiède et sucré qu'il déglutit avec difficulté. On lui remet des larmes dans les yeux et il reçoit, une poignée de secondes plus tard, une piqûre au même endroit que les précédentes.

En arrivant à une fourche dans l'arbre, V. sentit qu'il ne reviendrait plus ici. Il fit ce qu'il faisait depuis le début, il grimpa. Quelques mètres plus haut, il entendit un cri venu d'en bas. La voix semblait tomber. V. était déterminé. Il n'était plus seul et il savait que la personne qui avait crié était là pour le tuer.

Il grimpa de plus en plus vite. Les branches devenaient de plus en plus fines mais il continuait de grimper. Puis soudain, sur les plus longues et grosses branches que V. n'ait jamais vu, était posé un nid. Un nid immense au-dessus duquel tournoyaient des oiseaux noirs et gigantesques à perte de vue.

Au centre du nid, au milieu d'œufs énormes, quelque chose brilla. V. sentit qu'il devait aller voir ce que c'était. Mais s'il y allait, les oiseaux fondraient sur lui, il en était sûr et ils n'auraient aucune pitié.

Mais son instinct lui disait que, s'il voulait rentrer chez lui, il devait y aller. Un autre cri humain, plus bas dans l'Arbre, acheva de convaincre V. Il courut alors jusqu'au centre pour attraper un simple médaillon gravé. À peine eut-il le temps de l'ouvrir qu'un oiseau l'attrapa dans ses serres et l'emmena au loin. V. vit alors une pierre tomber alors que lui s'envolait.

L'oiseau le lâcha dès qu'il fut hors de portée du nid. V. savait que la pierre était la clé pour rentrer chez lui. Il essaya de l'atteindre et la toucha furtivement du bout des orteils à quelques mètres du sol.

Il se sentit alors déchiré, vidé de l'intérieur. Il eut l'impression de flotter dans le vide.

Bleu comme le ciel, Vert comme les feuilles, Marron comme les troncs, Jaune comme le blé, Rouge comme les coquelicots, Violet comme les prunes, Orange comme les pamplemousses, Multicolore comme un arc en ciel. Son esprit est assailli de mille pensées.

V. est de nouveau dans la salle blanche mais teintée de mille nuances, comme dans le rêve. Son rêve est devenu réalité. Autour de lui, c'est l'effervescence, les gens bougent de partout et admirent la pierre posée sur un coussin de velours pendant que le garçon serre au creux de son poing un médaillon. Les gens finissent par partir et le laissent seul regarder les lettres gravées : Nicolas Flamel. V. sait qu'il n'a maintenant plus beaucoup de temps s'il veut s'enfuir et retrouver sa famille. Tout va très vite. Il se lève, titube vers la fenêtre ouverte, l'enjambe et court à travers l'herbe, vers la clôture qui le sépare de la liberté. Il repère une porte, la traverse et ne voit qu'au dernier moment les deux balles qui foncent vers ses jambes. Il saute mais retombe rapidement en entendant des voix se précipiter et des balles fuser, laissant la douleur immerger son corps.

Bip bip bip

Tout va bien mon ange, je suis là. Tout va bien.

Il croit rêver mais c'est bien la voix de sa mère qu'il entend. Il ouvre les paupières sur son joli visage.

Nous te croyions trop jeune mais nous avons tort. Tu as réussi.

V. se rendort rassuré...

